NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582212 6

Digitized by Google

Digitized by Google

NKT
Institutet

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Bornet del Adam Sc

Antiphon me présente à sa femme, Voici, lui dit-il, un jeune homme de bonne mine, qui sera votre époux pour cette nuit.

Digitized by Google

VOYAGES
D'ANTENOR
EN GRÈCE ET EN ASIE,

AVEC

DES NOTIONS SUR L'ÉGYPTE;

MANUSCRIT GREC TROUVÉ A HERCULANUM,

TRADUIT PAR M. DE LANTIER,
Ancien Chevalier de Saint-Louis.

DIXIÈME ÉDITION,

AVEC CINQ JOLIES GRAVURES.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, n° 23,
Acquéreur du Fonds de M. Buisson.

1809.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
293560B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1944 L

Digitized by Google

VOYAGES
D'ANTÉNOR
EN GRÈCE ET EN ASIE.

CHAPITRE PREMIER.

PROMENADE SUR LE LAC. PÊCHE. CONVERSATION.

Nous nous promenâmes d'abord autour du lac pour le reconnoître ; nous contemplions ses bords rians de verdure, ombragés de hauts peupliers, de saules et de quantité d'arbustes. « Cette décoration, nous disoit Bion, est mon ouvrage. Il y a quarante ans que j'ai planté ces arbres. J'ai toujours aimé la campagne et sa douce tranquillité. Lorsque je fis cette acquisition, je m'y retirai pour l'embellir et y couler en paix, au sein des Muses, la plus grande partie de mes jours. J'exécutai le premier projet. Je plantai, je bâtis, je renversai, je travaillai moi-même avec ardeur; mais ma tête ni mon cœur n'étoient pas encore assez

Digitized by Google

mûrs pour supporter les loisirs de la retraite : pour s'y plaire, il faut avoir cette philosophie de l'ame, supérieure à celle de l'esprit ; il faut savoir vivre avec soi-même. L'ambition, l'inquiétude, l'amour des plaisirs m'en exilèrent. Je venois parfois m'y recueillir, reposer mon ame ; mais j'y séjournai peu, je n'avois pas la force de briser mes chaînes. Enfin, après trente-huit ans d'erreurs et d'agitation, j'ai appris à jouir de mes bois, de leur ombre amicale, et du repos, plus précieux encore. Je suis à l'époque la plus fortunée de ma course. Qui le croiroit ! à soixante-dix ans ! Le printemps de la vie n'est pas la saison du bonheur ; trop de passions, trop de besoins l'assiègent : les jouissances, il est vrai, sont plus vives, mieux senties ; mais elles sont achetées par les soucis cuisans, souvent par le repentir. Un vieillard sage et éclairé, qui est investi d'une bonne réputation, dont la santé et la force ne sont qu'affoiblies et non détruites, se crée des plaisirs purs, tranquilles et mesurés à ses besoins : il a tout pesé, tout apprécié. La vanité, les faux plaisirs, les préjugés qui trompent et tourmentent les hommes, n'altèrent plus la paix et la sérénité de son ame. Vous m'objecterez qu'un vieillard est plus près du terme, et

Digitized by Google

que cette perspective doit contrister son ame et altérer ses plaisirs. Je répondrai par l'anecdote d'un de nos sages. Il revenoit de voyage, plein de vigueur et de santé; il n'étoit plus qu'à quelques stades de chez lui, lorsqu'il se rappela un article oublié dans son testament. Il descendit aussitôt de cheval, et écrivit sa volonté sur ses tablettes (1). Ce sage craignoit que la mort ne le surprît avant son arrivée. J'en conclus que la crainte de la mort doit être à peu près la même pour tous les âges, ou plutôt qu'il faut l'attendre et l'envisager d'un œil calme et indifférent. »

En devisant ainsi, nous étions parvenus au milieu du lac, qui a seize stades de circuit, et douze environ de largeur. Bion fit cesser de ramer, et nous dit : « Je veux vous réjouir d'un spectacle nouveau. » Alors il pria Théophanie de jouer de sa cythare. Nous vîmes soudain, avec une surprise agréable, les poissons accourir, se ranger autour du bateau, et s'animer aux accords harmonieux de cet instrument. Nous n'oubliâmes pas de comparer cette beauté au célèbre Arion, dont les sons ravissans attiroient les dauphins autour de son vaisseau; mais nous ne lui conseillâmes pas de l'imiter et de se précipiter dans le lac, attendu

Digitized by Google

qu'il n'y avoit pas de poissons assez gros pour la transporter au rivage. Théophanie ne voulut point permettre qu'on jetât les filets dans ce moment. « Ce seroit, disoit-elle, une lâche trahison : donner une fête à ces pauvres animaux, les attirer par l'attrait du plaisir pour les immoler à nos jeux ! » Nous continuâmes notre navigation : nous passâmes devant une petite île. « Voilà, nous dit Bion, l'île de l'Amitié. Cette grande cabane, irrégulièrement construite, basse et couverte de chaume, sera aujourd'hui notre salle à manger; vous la trouverez sans doute un peu trop rustique, mais je dois de temps en temps me rappeler que je ne suis qu'un simple berger. »

Nous priâmes alors ce poète philosophe de nous réciter quelques-unes de ses idylles, et d'ajouter au charme de la promenade le plaisir plus piquant d'entendre ses aimables productions. — « Je vous satisferai, répondit-il, d'autant plus aisément, que ce n'est pas mon ouvrage que vous entendrez, mais ceux d'Anacréon et de Théocrite, fondus ensemble. Tous deux ont traité le même sujet, *l'Amour piqué par une abeille :* tous deux ont des traits heureux qui manquent à l'autre. Je me suis amusé à les réunir dans un même cadre. Cependant

Digitized by Google

nous voguerons sans bruit, aussi légérement, s'il est possible, que vogue la conque de la belle Amphitrite, lorsqu'elle sillonne la surface de son empire. »

« Un jour une abeille méchante piqua l'Amour qui » enlevoit le miel de ses cellules : blessé au doigt, le » petit dieu, dans sa douleur, souffle sur sa main, du » pied frappe la terre; et s'envolant vers la belle Cy- » thérée : Ma mère, s'écria-t-il, ma mère, c'est fait de » moi ! je me meurs ! Un petit serpent ailé, que les la- » boureurs nomment *abeille*, m'a frappé de son dard. » Vénus sourit et lui dit : Ne ressemblez-vous pas à » l'abeille ? Combien vous êtes petit ! combien sont » grandes les blessures que vous faites ! ».

Nous fûmes si enchantés de cette idylle, que nous priâmes Bion de la répéter. Les rameurs cessèrent d'agiter leurs rames, et l'écoutèrent aussi attentivement que nous. Lorsque Bion eut fini, nous lui dîmes : « Vous nous avez donné des fruits délicieux, mais ils ne sont pas de votre jardin ; nous savons qu'il en porte d'aussi doux, d'aussi délicats, et nous en sommes très-friands. — Vous avez beau me louer, je sens combien je suis loin de la grâce et du naturel de ces deux poètes, vrais enfans d'Apollon ; mais produire mes vers après les leurs, c'est vous prouver ma modestie et mon zèle. Je

vais vous choisir la plus agréable de mes idylles; car il faut traiter ses hôtes le mieux que l'on peut. »

IDYLLE.

ACHILLE ET DÉIDAMIE.

MYRSON.

Veux-tu chanter, ô Lycidas! un air doux, tendre, harmonieux, digne d'être écouté par Apollon, ou par l'aimable Galathée?

LYCIDAS.

Volontiers: quel sujet te paroît agréable?

MYRSON.

Dis-nous la chanson de Scyros; conte-nous l'ardent amour du fils de Pélée; ses craintes, ses plaisirs, ses caresses furtives, lorsque, sous les vêtemens d'une jeune fille, il étoit à la cour de Lycomède. Dis comment la belle Déidamie avoit enflammé ce jeune héros, et lui faisoit couler dans l'obscurité, des jours sans gloire.

LYCIDAS.

Un berger enleva autrefois Hélène, et la conduisit sur le mont Ida. Sparte, irritée de cet affront, appelle à sa vengeance tous les peuples de l'Achaïe. Les habitans de Mycène, de l'Elide, de la Laconie, courent aux armes,

Digitized by Google

et font marcher devant eux le ravage, l'incendie et la mort. Cependant Achille, caché au fond du palais de Lycomède, armé d'une quenouille, confondu avec de jeunes princesses, apprenoit à filer la laine. Les fleurs de la jeunesse et de la beauté éclatoient sur son visage; un léger réseau enveloppoit ses beaux cheveux: il avoit la démarche, l'air de molesse et de langueur d'une nymphe de la cour de Vénus; mais il portoit dans son cœur le courage de Mars et l'amour d'un héros. Il adoroit Déidamie: l'aurore le trouvoit à ses genoux; la nuit souvent l'y retrouvoit encore. Il imprimoit des baisers de feu sur sa main d'albâtre, et y laissoit couler des larmes de volupté. Déidamie, du coin de son voile, essuyoit les beaux yeux de son amant: s'ils se quittoient ils juroient de revenir bientôt; et lorsqu'ils se retrouvoient, ils juroient de ne plus se quitter. Souvent il la pressoit légérement dans ses bras, serroit son sein contre le sien: alors tous les feux de l'amour coloroient son visage et brilloient dans ses regards; et Déidamie, trompée par l'instinct de la nature, croyant respirer les charmes d'une douce amitié, rougissoit, mais s'abandonnoit sans méfiance. L'heureux Achille obtenoit des faveurs, et peut-être son amante doutoit encore.

Ravis de cette idylle, nous la louions tous à l'envi. Bion, peu amateur d'éloges et d'encens, fit jeter les filets, et la pêche fut très-heureuse: elle nous fit oublier les heures. Mais le vigilant Bion nous avertit du déclin du soleil et du dîner qui nous attendoit. Cette nouvelle fit grand plaisir. Il nous proposa de prendre

Digitized by Google

le bain sur les bords du lac. « Vous trouverez, ajouta-t-il, des asiles agréables. » Nous acceptâmes, et les rameurs nous y conduisirent.

On avoit pratiqué ces bains dans les différentes anses ou petites baies que formoit la sinuosité du rivage : les parois, le fond, étoient revêtus de marbre ; une voûte épaisse d'arbres et d'arbustes donnoit une ombre impénétrable. La chaste Diane auroit pu s'y dépouiller sans rougir, et sans craindre les regards d'Actéon. Chacun de nous se réfugia sous ces berceaux voluptueux. Tandis que j'étois mollement couché dans l'onde transparente, mille oiseaux m'égayoient de leurs concerts.

Je quittai à regret ce lieu de délices ; mais un esclave m'apporta de l'huile, des essences et une robe éclatante de blancheur. Bion et Lacyde vinrent me prendre dans le bateau. Nous reçûmes, en passant, Phanor, ensuite Théophanie, et nous voguâmes à l'île de l'Amitié.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

DESCRIPTION DE L'ILE DE L'AMITIÉ, DE LA SALLE A MANGER, DES TROIS STATUES QUI Y SONT.

Cette île étoit inculte et agreste ; on n'y voyoit que des plantes spontanées et sauvages, quelques pins qui s'élevoient à travers des rochers, des chèvres qui paissoient une herbe rare, mais savoureuse. Des oies et des canards se promenoient sur les bords. Une cabane occupoit le centre, adossée à un vaste rocher. — « Je vois, nous dit Bion, que vous n'êtes pas séduits par l'aménité du lieu; mais il faut des contrastes, des oppositions dans les plaisirs, comme dans les sites, dans les tableaux et les ouvrages d'esprit. Demain vous trouverez mes jardins et mes bois plus agréables; pour aujourd'hui veuillez vous contenter d'un repas champêtre dans cette chétive cabane. » J'y entrai le premier. Bion suivoit avec Phanor. Nous restâmes un moment dans l'obscurité; mais des esclaves, renfermés dans cette enceinte, sur un signal de leur maître, ouvrirent tout-à-coup des volets, et nous nous trouvâmes trans-

Digitized by Google

portés dans un salon riant et magnifique : un jour doux l'éclairoit; on y respiroit des odeurs suaves, une fraîcheur délicieuse. Dans mon étonnement, mes paroles restèrent sur mes lèvres. Bion jouissoit de notre surprise. Je lui dis enfin : « Par quelle magie renouvelez-vous ici le miracle de Philémon et de Baucis, et transformez-vous une misérable chaumière en un temple superbe? car c'est ici sans doute le temple de l'Amitié. — Ce prodige, comme tant d'autres, s'exécute par des moyens bien simples : des volets, ouverts à propos, ont opéré cette métamorphose. »

Ce salon étoit coupé en deux parties inégales; le haut, appuyé au rocher, formoit un parallélogramme; l'autre partie, beaucoup plus grande, étoit de forme elliptique : trois statues d'albâtre, de cinq pieds, posées sur des socles, occupoient le fond du carré, rempli de vases, de caisses de fleurs, rangés sur des gradins : une balustrade de fer doré, à hauteur d'appui, séparoit ces deux parties : la seconde étoit entourée de colonnes alternativement de marbre blanc et de marbre vert; des jalousies mobiles remplissoient l'intervalle des colonnes. Le plafond offroit un tableau charmant; c'étoit Théophanie, sous les traits de l'Aurore, parée d'une

Digitized by Google

guirlande de roses et de jasmin, conduisant son char dans les airs colorés : son visage, brillant de fraîcheur et de gaîté, annonçoit aux mortels la plus belle journée. Les Heures, ayant des ailes de pourpre et d'azur, et des corbeilles pleines de fleurs qu'elles répandoient, environnoient son char : quantité d'oiseaux de différens plumages voltigeoient à l'entour, le suivoient, le précédoient ; on croyoit entendre leur chant d'amour et d'alégresse, et l'on partageoit leur bonheur.

Le festin répondoit à l'élégance du lieu. On avoit entremêlé, parmi les plats, des vases de cristal remplis de fleurs. On nous servit les coquillages, les oiseaux, les poissons les plus rares. Nous eûmes à profusion des vins de Chypre, de Lesbos et de Chio : on n'en buvoit pas de meilleur aux festins des satrapes de la molle Ionie.

Après le premier service, je priai Bion de me nommer les personnages que représentoient les trois statues. « Hélas! répondit-il en soupirant, vous voyez les portraits de trois amis intimes, que j'ai eu le malheur de perdre. Qui vit long-temps voit tout périr autour de lui, et reste isolé sur la terre ! Heureusement, Théophanie, comme un doux soleil, ranime

Digitized by Google

et embellit les jours languissans de la dernière saison de ma vie.

» La statue de la droite, qui d'une main tient une lyre, et de l'autre soutient un jeune Amour qui paroît en jouer, est celle du poète de Téos, du sage et voluptueux Anacréon, mon maître et mon ami, quoique plus âgé que moi de vingt ans; c'est lui qui m'a appris à moduler des vers, à cacher le travail sous la facilité, à couvrir la négligence du charme du sentiment. Heureux, si j'avois pu imiter sa facilité et ses grâces! Ses chansons immortelles, filles du plaisir et de l'imagination, respirent la molesse et l'enjouement. La statue de la gauche, qui a une flûte à la main et un agneau à ses pieds, est celle d'Ibicus, poète bucolique, auteur charmant. Notre union fut intime: jeunes alors, et liés par les mêmes goûts, nous vivions au sein de l'incurie, plus avides de plaisirs et d'instructions que de richesses. La statue du milieu, qui médite en souriant, est Appollonides de Cos. Hélas! il a péri, ainsi qu'Ibicus, d'une manière tragique; leur mort funeste a couvert, pendant long-temps, ma vie de tristesse et de deuil. Le temps enfin m'a apporté quelque consolation; mais leur aspect, leur souvenir oppressent encore mon ame de

Digitized by Google

regrets amers. Je vais vous raconter leur histoire ; j'aime encore à parler, à m'occuper d'eux. Commençons par Anacréon, dont la fin tranquille ne fut qu'un passage de l'existence au sommeil. »

CHAPITRE III.

HISTOIRE D'ANACRÉON.

« Vous savez qu'Anacréon passoit sa vie entre le vin et les amours; il joignoit à une fortune médiocre beaucoup de désintéressement, deux grands moyens de bonheur. Il vécut longtemps à Samos, chez Polycrate, protecteur éclairé des arts ; ce prince lui fit présent de cinq talens. Anacréon, qui n'avoit jamais possédé une telle somme, en perdit le sommeil pendant deux jours, ce qui le décida à la rendre bien vîte à Polycrate, en lui disant : « Je hais les présens qui troublent mon repos. »

» A l'âge de quarante-quatre ans, il quitta Athènes pour se retirer dans un asile champêtre, aux portes de sa patrie. Sa maison étoit dans une situation charmante ; elle dominoit la mer Egée et les îles éparses à l'entour. C'est

Digitized by Google

là que, dans un calme délicieux, ce poète philosophe goûtoit les charmes toujours renaissans de la nature. Il s'exerçoit aux travaux de la campagne. Couronné de pampres, il présidoit aux vendanges. « La retraite, disoit-il, ramène l'homme à lui-même, aux plaisirs faciles de la nature. Dans le sein de la société, les préjugés, les devoirs fatiguent ; les inquiétudes, l'ambition vous agitent et vous pressent en tous sens ; dans la solitude, l'ame respire, se repose, jouit du sentiment intime de son existence ; elle dépose, pour ainsi dire, les soins étrangers, les vaines illusions, comme l'eau dépose, au fond d'un vase tranquille, le sédiment qui la troubloit. »

» On raconte qu'un jour, ce favori des Muses et des Grâces partit pour Téos, suivi d'un petit chien et d'un domestique portant un sac qui contenoit de l'argent. Cet homme s'arrêta auprès d'un buisson et oublia le sac. Ni lui ni le maître ne s'aperçurent que le petit chien ne suivoit pas. Anacréon resta plusieurs jours à Téos, consolé aisément de la perte de son argent, mais regrettant beaucoup son chien ; enfin, il reprit le chemin de sa maison. Il passoit devant le buisson où le domestique s'étoit arrêté, lorsque tout-à-coup il vit

Digitized by Google

paroître le petit chien qui accouroit au-devant de lui, et qui tâchoit, par ses signes, de l'attirer vers le buisson. Il trouva son sac que ce malheureux animal avoit fidèlement gardé; mais le chien, privé de nourriture depuis plusieurs jours, expira aussitôt d'inanition.

» Cet aimable poète avoit une physionomie où respiroient la candeur, la finesse, un calme heureux et une teinte de gravité. Ses yeux pleins de feu déceloient la délicatesse de son esprit, et son penchant à l'amour et à la volupté. Son ame étoit noble et élevée, son caractère enjoué et charmant, son imagination riche et fleurie. Modéré dans ses plaisirs, il chantoit Bacchus et l'Amour, sans s'abandonner à leur ivresse. Sa dernière maîtresse, nommée Céa, étoit encore au berceau, lorsqu'échauffé de vin, en passant auprès d'elle, il la choqua rudement et l'outragea de paroles; la nourrice, irritée, souhaita dans ses imprécations, que Céa eût un jour la beauté d'Hélène, et qu'Anacréon, éperdu d'amour pour elle, fût plus malheureux que Ménélas. Une partie de cette imprécation s'accomplit. Anacréon, octogénaire, soupira pour la belle Céa; et par une protection spéciale de Vénus ou de l'Amour, il sut plaire et fut écouté.

Digitized by Google

» Depuis cinq ans il achevoit doucement sa vie auprès d'elle : ils soupoient avec quelques amis : le poète de Téos chanta, d'une voix encore ferme, sa scholie favorite :

« La vie court comme un char rapide; dans peu nous
» ne serons plus qu'un peu de poussière: pourquoi donc
» répandre de vaines libations? Parfumez-moi plutôt
» pendant que je vis encore; couronnez-moi de roses.
» Céa, ma chère Céa, donne-moi deux baisers. »

» Sa chanson finie, il mangea quelques raisins secs ; il usoit de cet aliment pour soutenir la langueur de sa vieillesse ; malheureusement un pépin s'arrêta dans son gosier, et l'étouffa (*a*). Une mort si prompte et si douce, après une vie longue et pleine de voluptés, est regardée comme une faveur particulière des dieux. Mais la fin tragique d'Ibicus semble accuser ces mêmes dieux, et faire un problème insoluble de leurs prédilections et de leurs préférences dans la distribution des biens et des maux.

(*a*) Ce pépin sans doute lui causa une toux violente.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

HISTOIRE D'IBICUS.

« IBICUS étoit de Rhégium, ville de la grande Grèce : les Muses, sans doute, lui avoient prêté leur lyre ; mais il est un exemple de ces êtres prédestinés, devant qui le bonheur s'enfuit, quand ils croient l'atteindre, comme un songe au moment du réveil. Après avoir lutté long-temps contre l'infortune, l'amour l'enflamma pour Néréis, jeune Athénienne, ornée de tous les dons de l'esprit et de la figure, et de plus, riche héritière. Il eut le bonheur de plaire et de se faire aimer ; mais le père de Néréis étoit un vrai Midas, plus sensible au son de l'or qu'aux charmes de la poésie : ni les pleurs, ni la tristesse, ni les prières, ni le dépérissement de sa fille ne purent fléchir son avarice ; il la renferma dans son gynécée (2), lui présenta ensuite le riche Euphorion, polémarque d'Athènes. Néréis, pour jouir d'un peu plus de liberté, et quelquefois de la vue de son amant, feignit d'accepter cet hymen ; mais elle trouvoit toujours quelqu'évasion pour re-

Digitized by Google

culer la fête. Tantôt elle avoit aperçu une belette sur son chemin, et avoit oublié d'y jeter trois pierres avant d'y passer ; tantôt on avoit éternué à sa gauche, prononcé des paroles de mauvais augure ; une autre fois son petit doigt s'étoit engourdi, ou elle avoit senti des tintemens d'oreilles. Un jour elle avoit rencontré un mort, et quoiqu'elle eût craché promptement, elle n'étoit pas moins effrayée. Cette fois-ci un mauvais rêve l'épouvantoit ; ensuite elle avoit offert une victime à Junon, et les prêtres avoient déclaré les entrailles mal-saines et livides. Son père, quoique superstitieux comme tout Athénien (3), s'impatienta de tant de présages sinistres, et signifia à sa fille qu'elle épouseroit Euphorion dans huit jours. Nos amans étoient désespérés. Heureusement un violent accès de colère contre un esclave, pour un vase cassé, sépara à jamais cet avare des vivans et de ses chers trésors. Ibicus vit naître un jour plus doux ; l'horizon s'embellissoit autour de lui ; il alloit posséder sa maîtresse et sa fortune.

» Quelques jours avant la noce, Néréis exigea de lui qu'il allât à Orope consulter Amphiaraüs, le dieu des songes, sur leur hymen, et chercher la guérison d'un mal d'yeux qui lui

Digitized by Google

étoit survenu : il s'y rendit. Le temple de ce dieu est à douze stades d'Orope, dans l'endroit même où l'on dit que la terre s'étoit ouverte sous ses pas, et l'avoit englouti avec son char, lorsqu'il fuyoit de Thèbes. Auprès du temple est une fontaine nommée aussi Amphiaraüs, dont l'eau ne sert ni aux sacrifices, ni aux lustrations ; il est défendu même de s'y laver les mains; elle est destinée aux guérisons. Ibicus s'en frotta les yeux, et y jeta quelqu'argent, comme il est ordonné. Il entra ensuite dans le temple, se purifia, immola un bélier, étendit sa peau sur le plancher, se coucha dessus pour s'endormir et avoir un songe. En effet, il en eut un que les prêtres, interprètes des songes, lui déclarèrent n'être pas favorable. Il méprisa cette interprétation sinistre, et partit pour revenir à Athènes.

» Il alloit, selon sa coutume, à pied, tout seul, en composant l'épithalame de son mariage. L'enthousiasme poétique s'empara tellement de son esprit, qu'il s'oublia, s'égara et vagua tout le jour dans les champs, hors de lui-même, ivre de poésie et d'amour. Au coucher du soleil, il s'aperçut de son erreur; il regarde autour de lui, semblable à un homme qui revient d'un évanouissement, ou

Digitized by Google

d'un sommeil profond. Il cherche dans sa pensée ce qu'il fait, ce qu'il veut, dans quels lieux il habite, il se rappelle enfin qu'il veut aller à Athènes, ne reconnoît plus sa route, et comprend qu'il est égaré. Il aperçoit une espèce de pâtre; il court à lui, et lui demande le chemin de la ville. — « Vous en êtes un peu éloigné; mais si vous le desirez, je vous mettrai sur la route. » Ibicus accepte, et promet un salaire. Son guide le mène à travers les montagnes. La nuit se lève, l'ombre s'étend; déjà ils ne marchoient qu'à la lueur du crépuscule. — « Eh bien, avançons-nous? demande Ibicus. — Oui, nous approchons. Mais j'aperçois deux hommes qui m'inquiètent; ils ont mauvaise mine. — Qu'importe leur mine; ne sommes-nous pas deux aussi? — Puisque vous êtes si brave, préparez-vous au combat, car ils viennent à nous. » Mon malheureux ami, vaillant comme Thésée, s'arme de son bâton et attend fièrement ses assassins : son conducteur se place derrière lui, et le frappe d'un poignard. Ibicus se retourne furieux, et d'un coup de bâton l'étend par terre. Soudain les deux autres scélérats l'assaillent l'épée à la main. Il se défendit long-temps avec une bravoure extrême; il cassa le bras à l'un d'eux,

Digitized by Google

mais l'autre à l'instant le perce d'un coup d'épée. Le brave Ibicus tombe, et, avant d'expirer, prend à témoin de sa mort une troupe de grues qui passoient sur sa tête. Qui croiroit que ce ne fut pas en vain ? Mais la punition des crimes est le devoir des dieux.

»Six mois s'écoulèrent ; et malgré les plus grandes perquisitions, les assassins, enveloppés dans leur secret, bravoient la vindicte publique. Mais un jour, dans le marché d'Athènes, ils aperçurent des grues ; l'un d'eux dit en riant à ses camarades : « Voilà les témoins du poète Ibicus. » Comme sa mort avoit fait beaucoup de bruit, une jeune fille de quatorze ans, ayant ouï le propos, prévenue d'ailleurs par la mauvaise mine des trois personnages, courut le répéter à un archonte. Sur ce foible indice, ils furent arrêtés : leur trouble, l'ambiguité de leurs réponses, confirment les soupçons : on les met dans une machine de bois à cinq trous, qui entravoit leurs jambes, leurs bras et leurs têtes ; on leur donna ensuite la question sur une roue qui tournoit avec une rapidité extrême. La force des tourmens leur arracha l'aveu de leurs crimes : ils furent condamnés à être précipités dans le Barathre (4). »

Digitized by Google

Nous admirâmes la justice des dieux dans le châtiment de ces scélérats. « Mais, s'écria Bion, qui me rendra mon cher Ibicus ? Poète aimable, quel autre que toi fera résonner ta flûte, quel mortel audacieux osera jamais appliquer ses lèvres à tes chalumeaux ? Ces organes de tes chants se souviennent encore du souffle qui les animoit ! »

Pour interrompre ces tristes réflexions, nous lui demandâmes l'histoire d'Apollonides. « Je vous la dirai. Mais les rayons du soleil mourant blanchissent à peine les bords de l'horizon ; faisons circuler cette coupe de vin de Lesbos en l'honneur de Comus ; pendant ce temps-là, on éclairera notre chaumière. Vesper, s'écria-t-il, tu ramènes avec toi le repos et les plaisirs ; tu nous annonces l'heure où nos coupes vont se remplir. A ton lever, les troupeaux rentrent dans la bergerie ; la jeune bergère revient auprès de sa mère, l'embrasse et lui rend compte du troupeau. O Vesper ! tu rassembles tous les êtres que l'Aurore avoit dispersés. » Cependant des esclaves allumèrent un nombre infini de flambeaux ; on abattit les jalousies, et nous nous trouvâmes dans un péristile ouvert de toute part, excepté du côté du rocher. Nous jouîmes alors de la vue

Digitized by Google

du lac, de ses legères ondulations, de la fraîcheur de l'air et du reflet de la lune sur la face des eaux. Les esclaves retirés, Bion nous fit l'histoire d'Apollonides.

CHAPITRE V.

HISTOIRE D'APOLLONIDES.

« Je vous raconterai d'abord comment notre amitié s'est formée. A l'âge de vingt-cinq ans, j'étois à Mégare, retenu dans les liens de la courtisane Nicarette, femme de beaucoup d'esprit, qui avoit reçu des leçons de philosophie à l'école de Platon. Je fus obligé de faire un voyage à Thèbes; mais le fils de Vénus hâta mon retour. Quinze jours parurent une année à ma tendre impatience. En arrivant, je vole chez ma déesse: elle me reçoit d'un air calme et modeste. Je veux jouir de ses bontés, et presser mon bonheur: elle me repousse avec dignité. Etonné d'un tel accueil, je lui en fais des reproches. « Calmez-vous, me dit-elle, et daignez m'écouter. Vous êtes aimable, et je vous ai aimé pendant près de six mois. — Le terme est prodigieux. — Oui et non; tout est

Digitized by Google

relatif. Pendant votre absence, j'ai fait usage de l'une de vos maximes ; vous me l'avez prêchée souvent : *Que le plaisir doit être notre oracle.* Je l'ai consulté cet oracle, et il m'a répondu qu'étant plus heureuse avec un autre, je devois le préférer. » A cet aveu, je m'emportai ; je la traitai d'ingrate, de perfide. «Ah ! s'écria-t-elle ; voilà nos philosophes modernes ; admirables en théorie, exigus et pusillanimes dans la conduite ! Convenez que c'est l'amour-propre, et non l'amour qui allume votre colère ? — Pour vous assurément, ce n'est pas l'amour-propre qui vous entraîne à l'inconstance ; car, selon l'usage de votre sexe, vous me sacrifiez à quelque sot. — Sur ce point, ma justification est facile. Si vous êtes capable de raison et de tranquillité, je vous donnerai à souper ce soir avec votre rival, et vous verrez s'il est digne de l'être. Vous ne vous connoissez ni l'un ni l'autre ; il n'est ici que depuis sept jours. — Ses progrès ont été rapides : cet homme doit être bien séduisant ? — Vous le jugerez. — Comment se nomme-t-il ? — Apollonides. Il est de Cos, île moins célèbre encore par ses bons vins que par la naissance d'Appelle et d'Hippocrate : il exerce la médecine avec succès, quoiqu'il n'ait qu'un an de plus

Digitized by Google

que vous. » Après quelques momens de bouderie, j'acceptai la proposition ; je soupai avec Apollonides. Par une pente naturelle de son esprit, il chercha à me plaire ; me dit des choses flatteuses sur mes talens, sur ma réputation : il sollicita mon amitié avec cet empressement, cette grâce qui prévient la réflexion et entraîne le cœur. Depuis ce jour, notre union fut intime : et vous verrez, par son portrait, s'il étoit fait pour l'amour et l'amitié.

» Apollonides avoit l'imagination brillante, une grande perspicacité, et cette justesse d'entendement qui voit, saisit les vrais rapports, et constitue le véritable esprit. Le sien étoit facile et naturel ; il ne se cachoit point, il ne se montroit point : sa mémoire étoit heureuse. Savant en botanique, en physiologie, en médecine, il embellissoit la science par l'aménité et l'enjouement de son caractère, par le goût de la musique et de la poésie, talens aimables qu'il cultivoit avec succès. Amoureux de la gloire, avide de plaisir, épris des richesses, mais pour les prodiguer, il sacrifioit sa vie à ses passions ; il étudioit le jour, passoit la nuit dans les festins, et ne dormoit que deux ou trois heures. Quand je lui représentois le peu

Digitized by Google

de temps qu'il donnoit au sommeil, il me répondoit par un vers de tragédie :

Ce que j'ôte à mes nuits, je l'ajoute à mes jours (5).

» Ses principes en médecine lui donnèrent de la célébrité. Il condamnoit les remèdes violens, disant qu'un médecin doit traiter ses malades agréablement. Ses remèdes étoient doux : il ordonnoit l'abstinence des viandes, du vin, en certaines occasions, et la promenade. Il inventoit tous les jours quelque chose de particulier pour récréer ses malades. Il imagina cent sortes de bains, entr'autres des bains suspendus. Il désapprouvoit la saignée, usoit rarement de purgatifs, et disoit en riant, qu'il falloit laisser aux teinturiers l'examen des urines. Il ne cherchoit pas à accélérer les guérisons, prétendant qu'il se contentoit d'en partager la gloire avec la nature. Il avouoit, en voyant tant de mauvais médecins, que la société auroit gagné, si on avoit interdit cette profession.

» Pour plaire aux femmes, il avoit étudié la nature des cosmétiques, et inventé, pour les embellir, plusieurs sortes de fards, des compositions pour teindre les cheveux et la barbe. Il s'étoit attaché à guérir la mélancolie,

Digitized by Google

produite, disoit-il, par une bile noire qui jette dans le délire : ceux qui sont attaqués de cette maladie ont une tristesse profonde, un penchant irrésistible pour la solitude : ils se croient changés en rois, en dieux, en loups, en chiens, en lapins : nous les appelons *lycantropes*. Il racontoit qu'une femme tenoit toujours le doigt levé pour soutenir le monde. Un peintre s'imaginoit avoir tous les os ramollis comme de la cire, et n'osoit faire un seul pas. Apollonides lui promit des remèdes infaillibles, mais il lui défendit de marcher pendant six jours. Le mélancolique obéit ponctuellement ; après quoi il marcha et se promena avec facilité et sans crainte. Un certain Leucippe d'Argos s'étoit figuré qu'il étoit lapin : sur tout autre article, il raisonnoit en homme sensé ; mais à la vue d'un chien, il frémissoit, et couroit se cacher. Mon ami le guérit par des bals, des spectacles, et sur-tout par la musique. Si les détails de médecine n'étoient pas fastidieux, je vous dirois quels étoient ses principes. » Nous l'assurâmes que nous l'écouterions avec un très-grand plaisir. « Il faut auparavant que je vous raconte le dénouement de ses amours avec Nicarette. Il apprit bientôt que j'avois été son rival, et rival expulsé par lui : il vint, plein

Digitized by Google

de regrets, me prier de reprendre cette beauté. Je refusai obstinément : là-dessus grands débats. Pour les terminer, il me proposa de tirer au sort à qui l'auroit. Je trouvai l'idée plaisante. Nous jetâmes trois dez ; il amena le coup de Vénus (*a*). Je lui dis alors : « La fortune et Cypris vous donnent Nicarette, ainsi, gardez-la. » Cet arrangement comique parvint à ses oreilles : son amour-propre, beaucoup plus irascible que le mien, s'en irrita vivement, et mon vainqueur fut congédié sans pitié. Passons maintenant à ses aphorismes.

» Il conseille à tout homme d'une bonne constitution, de ne s'assujétir à aucun régime, de ne consulter aucun médecin, de demeurer plus souvent à la campagne qu'à la ville. Il recommande beaucoup l'exercice ; car le repos énerve, et le travail fortifie : l'un hâte la vieillesse, et l'autre prolonge la jeunesse. Il prescrit aussi de manger tantôt plus, tantôt moins, de faire plutôt deux repas qu'un seul. Voici sa doctrine sur le commerce avec les femmes. Il conseille aux époux d'attendre le retour de l'aurore pour cueillir les fruits d'amour. Après un doux sommeil, dit-il, le corps est plus lé-

(*a*) Les Grecs appeloient *le coup de Vénus*, celui où l'on amenoit tous les six.

Digitized by Google

ger et dispos. Il citoit l'exemple des paysans, qui s'endorment dès qu'ils sont au lit, ne remplissent que le matin les devoirs d'époux, et donnent cependant des enfans robustes. « Les oiseaux, ajoutoit-il, guidés par la nature, choisissent presque tous pour le temps de leur hymen, le lever de l'aurore, et leur chant est l'expression de leurs plaisirs. » Bion nous demanda notre avis sur ce principe d'Apollonides. « Mon avis, s'écria Phanor, est que les oiseaux ne sont que des bêtes, et qu'il faut faire l'amour le soir et le matin. » Ce jugement fit rire, et on convint qu'il ne falloit pas en appeler.

» Présentement, continua Bion, je vais entrer dans le récit de la catastrophe cruelle qui m'a privé du plus aimable des amis. O mon cher Apollonides ! que ta mort m'a coûté de larmes ! combien donnerois-je pour posséder ta dépouille précieuse, restée dans un pays barbare ! je la couvrirois de fleurs et de lauriers ; mes larmes arroseroient ta tombe, et ton ombre immortelle recevroit avec reconnoissance mon tribut de douleur et d'amitié ! »

» Apollonides, avide de connoissances, alla les chercher à Athènes. Après un an de séjour, il partit pour Samos, où il guérit le tyran Po-

Digitized by Google

lycrate d'une maladie très-grave. Deux talens d'or furent sa récompense. Quelque temps après, les Perses le firent prisonnier. Il leur cacha son nom et sa profession; mais il fut reconnu et mandé à Persépolis, pour traiter le roi Darius qui souffroit beaucoup de la dislocation de l'un de ses pieds. Mon ami réussit dans cette opération, et traita avec le même succès Atossa, femme du roi, malade d'un cancer au sein. Ces deux cures lui valurent de riches présens, et la faveur de Darius, qui l'admit à sa table. Il eût été le plus heureux des hommes, si, au milieu de cette cour brillante et voluptueuse, il eût pu modérer son penchant pour l'amour, ou si du moins il n'eût pas élevé ses desirs jusqu'à Amythis, sœur du roi, veuve d'une rare beauté et dans la fleur de la jeunesse. Il devoit aux agrémens de son esprit, à ses cosmétiques, un accès facile auprès d'elle. Il eut cependant la prudence de dissimuler des sentimens trop tendres. Mais Amythis tomba dans une maladie de langueur. L'amour d'Apollonides s'irrita par la fréquence des visites. Cependant, malgré ses soins, toutes les ressources de son art, cette aimable princesse dépérissoit comme un bouton de rose séparé

Digitized by Google

de sa tige ; elle étoit inconsolable ; la mort l'épouvantoit. Elle fit offrir des sacrifices sans nombre, sur le sommet des montagnes, au soleil, à la lune, à la terre, à l'air et aux vents. Mithra ou Vénus-Uranie, fut accablée de dons et de prières. Un jour, seule avec Apollonides, elle déploroit sa destinée, qui la condamnoit à mourir au printemps de ses jours, environnée de tous les plaisirs, de toutes les séductions. « O mon cher Apollonides, s'écria-t-elle dans l'abandon de sa douleur, je vous en conjure, faites tous vos efforts, employez toute votre science ; sauvez-moi, sauvez-moi ! » En prononçant ces mots, elle inondoit de pleurs la soie et l'or de son lit fastueux.

» Apollonides, touché, très-ému, ne lui répondit que par un profond soupir. — « Ah ! je le vois, je suis perdue ; vous désespérez de moi ! il n'est plus de remède ! — Peut-être il en est un dont l'efficacité m'est connue ; mais comment oser vous le proposer? » Amythis, à ces mots qui lui rendoient l'espérance, voulut absolument connoître ce remède. Mon ami baissa les yeux et garda le silence ; mais la princesse redoublant ses instances, donnant même des ordres, il déclara enfin, soit qu'il en

Digitized by Google

fût persuadé, ou qu'il fût aveuglé par sa passion, que les plaisirs de l'amour étoient l'unique ressource qui pouvoit la ramener à la vie. A ce propos, la jeune princesse rougit; on voyoit tout à la fois sur son visage l'embarras de la pudeur, l'inquiétude du doute et la sérénité de l'espérance. « Je sais, continua Apollonides, que les préjugés de décence, de vertu, paroissent condamner l'usage d'un pareil spécifique, mais votre vie est si précieuse, si chère à toute la Perse, que je n'hésite plus à vous le conseiller: ce plaisir agite l'ame d'un feu si doux, si bienfaisant, qu'il produit les plus heureux effets. J'ai vu des vierges languissantes, décolorées, renaître après l'hymen, brillantes de santé et de fraîcheur; il en est même qui, par l'usage du plaisir, ont passé tout-à-coup de la laideur à la beauté. On cite une vierge de Sparte, privée des grâces de la figure, qui, après le mariage, auroit pu disputer à Hélène le prix de la beauté. » Enfin, Apollonides s'appuya d'une si bonne dialectique, mit tant de feu et d'intérêt dans ses regards, dans ses expressions; il est si doux de vivre, que la sœur et la fille des rois s'abandonna aux conseils et aux desirs de son médecin.

» Mais Amythis, semblable aux victimes que

que l'on couronne de fleurs au moment de leur immolation, dépérit de plus en plus; l'activité du remède, loin de détruire la maladie, en développa et précipita les progrès.

» Lorsque les pleurs, la consternation, le silence de ceux qui l'environnoient, lui eurent appris son extrême danger, l'affreux désespoir s'empara de son ame; elle ne pouvoit se résoudre à mourir. Une de ses femmes, pour la flatter ou la distraire, lui ayant parlé de sa grandeur, de l'éclat de son rang: — « Oui, s'écria-t-elle; aujourd'hui sœur du plus grand roi de la terre, et demain rien! » Elle attribua sa mort au prétendu spécifique d'Apollonides; et dans son égarement, elle en fit la confidence à sa mère. Elle s'en repentit bientôt, et demanda la grâce du coupable. On la lui promit; mais on la trompoit; Darius étoit trop irrité; l'orgueil des rois est implacable.

» L'infortuné Apollonides fut condamné à être enterré vivant dans un caveau. Il y fut conduit par un détachement des gardes appelés les *immortels*. « O mon cher Apollonides! ô tendre et digne ami! quel fut ton effroi à la vue de cette tombe où tu descendois tout vivant, où tu allois ensevelir tant d'esprit, de talens, de connoissances, et la vie! Quels

Digitized by Google

étoient ton désespoir, tes larmes, ta fureur, pendant les heures cruelles que tu vécus dans cet abîme! » A ces mots, les sanglots étouffèrent sa voix. Nous pleurions tous ; un profond silence régnoit dans la salle. Cependant Bion, surmontant sa douleur, continua sa narration. « La pierre posée sur cet horrible caveau, on y laissa une garde. Deux fois le soleil avoit décrit le cercle du jour, lorsqu'Amythis apprit le supplice d'Apollonides. Emue, déchirée par la pitié, elle résolut d'abréger les tourmens de cet infortuné, et de hâter sa mort. Elle gagna les gardes du caveau ; un homme y descendit, une lampe d'une main, et une coupe de poison de l'autre. Apollonides étoit couché sur la terre, enveloppé de son manteau, n'ayant plus qu'un souffle de vie. Dès qu'il aperçut la lumière, il se souleva avec effort ; et prenant la coupe, il demanda à l'exécuteur si Amythis vivoit encore ? — « Oui, elle vit ; et c'est elle-même qui, pénétrée de vos malheurs, vous envoie ce poison pour en abréger le terme. » Apollonides le remercia d'un signe de tête, et, le regardant avec douceur, lui dit : « Tu me donnes-là une bonne nouvelle ; je ne suis pas malheureux en tout. Remercie la princesse de ses bontés. » Après

Digitized by Google

ces mots, il but le poison et se recoucha sur son manteau; il étoit si foible, si abattu, qu'il fut éteint dans le moment. » Les pleurs, les sanglots de Bion redoublèrent. Il se leva subitement, et courut embrasser la statue de son ami. Pour terminer cette scène attendrissante, je fis signe à Phanor de jouer de sa lyre. Il préluda d'abord sur le mode chromatique de Timothée, et passa par degrés à des tons plus vifs, plus animés. Théophanie unit sa voix à ces accords, et chanta une scholie de Bion :

« Le temps vole; mille siècles, par rapport à l'éter-
» nité, ne sont qu'un point. Employons des momens
» si fugitifs à jouir des biens qui nous sont réservés,
» et dont les principaux sont la santé, la beauté et les
» richesses acquises sans fraude; et que de leur usage
» résulte cette aimable volupté qui console et embellit
» la vie. »

Cette brillante harmonie dissipa les nuages de tristesse qui s'étoient élevés. La gaîté revint. On arrêta une partie de chasse au vol pour le lendemain. En nous retirant, nous nous promenâmes, aux rayons de la lune, sur l'onde paisible du lac; après quoi nous surgîmes au port; et chacun de nous, enchanté de sa journée, alla chercher dans son lit le repos et le sommeil.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

CONVERSATION DE DEUX AMIS. PARTIE DE CHASSE.

DÈS que nous fûmes seuls avec Phanor, il me parla avec tant d'intérêt et de chaleur des grâces, de la beauté, des talens de Théophanie, que je craignis pour lui une nouvelle blessure d'amour; il m'avoua que j'avois deviné. — « Et Théano, lui dis-je, que vous adoriez naguère; votre beau désespoir, votre aversion pour la vie, le saut de Leucade; qu'est devenu tout cela? — Ce que deviennent à notre réveil les songes de la nuit. — Vos vers élégiaques, qu'en ferez-vous? — Ils me serviront dans une autre occasion, si je suis encore assez fou pour me désespérer de l'infidélité d'une femme. — Et quel est votre espoir? — De me faire aimer. Bion est très-âgé. — Mais il est aimable : il vous a conté qu'Anacréon, octogénaire, avoit le talent de plaire. — Il est permis d'en douter : au surplus ces phénomènes n'arrivent qu'une fois (6). Il faut de l'audace en amour. Je vais passer cette nuit

dans un délire poétique, et composer des vers pour cette jeune divinité. » Je voulus le dissuader, étouffer ce feu naissant; mais son oreille étoit fermée à la raison.

Le lendemain, aux premiers traits de l'aurore, tout fut debout dans la maison. Ranimés par la fraîcheur vivifiante du matin, nous partîmes pour la chasse, chacun un faucon sur le poing. On se rendit au milieu d'une plaine entourée de côteaux; nous y plaçâmes nos filets, et occupâmes ensuite les hauteurs : la vue, les cris des faucons en chassèrent les oiseaux; ces pauvres fugitifs se réfugièrent dans la plaine; mais, en voyant les filets, ils s'envolèrent par troupes; alors nous lâchâmes les faucons qui, se précipitant sur eux, en tuèrent un grand nombre. Cette chasse nous amusa beaucoup, excepté Théophanie, dont l'ame sensible compatissoit à la destruction de ces timides oiseaux.

Après nous être reposés, Bion et moi accompagnâmes Lacyde qui retournoit chez lui. Phanor resta pour voir la charmante Psyché, et lui donner ses vers. En chemin je perdis ma bourse; heureusement, je m'en aperçus bientôt. Comme j'en témoignois quelque sollicitude, Lacyde me dit froidement : — « Votre

Digitized by Google

bourse est tombée à vingt pas d'ici, auprès du buisson où nous nous sommes arrêtés. » J'y courus, et je la retrouvai. Je demandai. Lacyde pourquoi il ne m'avoit pas averti de cette perte ? — « C'est, me dit-il, que cela est indifférent. — A vous, et non à moi. » Il me conta alors, pour se justifier, que Pyrrhon, ayant vu tomber dans un fossé Anaxarque son maître, avoit continué son chemin sans daigner lui tendre la main. Il nous parla à ce sujet de cette heureuse indolence de l'ame, de l'ataraxie qui règle les opinions, de la matriopathie qui modère les passions (7). Bion sourioit à ce jargon métaphysique, et dit à son ami avec gaîté : « Il me semble que je m'éloigne de chez moi, et qu'il seroit temps de vous quitter. Adieu, mon cher Lacyde ; régalez-moi quelquefois de votre apparence, et faites-moi rêver agréablement que je suis avec vous. » Là-dessus nous nous embrassâmes, et nous quittâmes pour jamais.

En revenant avec Bion, nous nous entretînmes de son ami, de cette indifférence philosophique avec laquelle il me laissoit perdre ma bourse. — « C'est un original, me répondit-il, qui s'est infatué du scepticisme, système insensé qui rend aux yeux des sceptiques

Digitized by Google

leur existence même problématique ; mais, malgré ses erreurs et ce travers d'esprit, il est plein de probité, et son ame est noble et généreuse. Un jour, un de ses amis lui ayant emprunté sa vaisselle, il ne voulut jamais la reprendre. Dans une époque de sa vie, où sa fortune étoit délabrée. Attalus, roi de Pergame, lui offrit une somme considérable s'il vouloit venir à sa cour; il refusa, et répondit : « Que le portrait des rois ne devoit être regardé que de loin. »

CHAPITRE VII.

SUCCÈS DES AMOURS DE PHANOR AVEC THÉOPHANIE.

De retour chez Bion, je trouvai Phanor tout radieux ; il avoit fini son ode pour Théophanie, et l'avoit donnée. « Je vais, dit-il, vous la réciter.

ODE
A THÉOPHANIE.

Tout est changé dans les cieux, sur la terre;
Cypris n'est plus la reine des Amours ;

Le blond Phébus, ce dieu qui nous éclaire,
Ne sera plus le père des beaux jours.

La rose en vain, sur sa tige épineuse,
De sa jeunesse étale les couleurs :
Abaisse ici ta tête fastueuse;
Non, tu n'es plus la première des fleurs.

Une beauté, des mortels adorée,
Efface tout par mille attraits nouveaux;
Théophanie, au lieu de Cythérée,
Règne aujourd'hui dans Gnide et dans Paphos.

O doux objet ! comme Hébé, comme Flore,
Tu vas t'asseoir à la table des dieux;
Mais daigne au moins sur l'amant qui t'adore,
Laisser tomber un regard de tes yeux.

— Vos vers, lui dis-je, sont très-agréables; Théophanie les a-t-elle reçus? — Oui, d'abord avec l'embarras de la timidité ; mais elle s'est rassurée et m'a fait espérer une réponse. » Je le félicitai de ce succès, sans cependant m'y fier beaucoup. Vers le soir, il vint à moi, ivre de joie, se moquant de mes doutes, de mon incrédulité, et me montra des vers charmans qu'il venoit de recevoir de l'aimable Psyché : l'éloge n'étoit pas exagéré; les vers étoient pleins de grâce et d'esprit : je convins avec Phanor que l'écolière égaloit le maître. — Oh!

Digitized by Google

Bion est bien loin du naturel, des grâces répandues dans ces vers; Corinne, Sapho même n'ont rien composé de si délicat, de si brillant; c'est Erato elle-même qui les a dictés. Combien ce talent enchanteur redouble ma flamme! aussi je n'ai jamais aimé d'un amour si ardent. »

Convaincu dès-lors que la palme l'attendoit au bout de la lice, il sollicita un rendez-vous par d'autres vers; et le rendez-vous lui fut promis en vers aussi, dans trois jours, époque où Bion devoit aller à Amphyssa.

Je fus étonné de cette facilité de Théophanie: je blâmai vivement son ingratitude pour un amant aussi aimable que généreux; mais Phanor ne voyoit, dans cette préférence, que la douce sensibilité d'une ame noble et tendre. Le laps de ces trois jours fut d'une lenteur mortelle; enfin, ils expirèrent. Le rendez-vous étoit à la laiterie; et dès que Bion fut parti, Phanor y courut, rayonnant d'amour et d'espérance.

A peine m'avoit-il quitté, que je vis revenir Bion, suivi d'une troupe de jeunes personnes des deux sexes, portant des couronnes, des fleurs, des torches, des flûtes, des cymbales, des sistres et un flambeau nuptial. Il me dit: « Suivez-moi »; ce que je fis tout étonné. Nous

Digitized by Google

allâmes à la laiterie : on s'arrêta devant la porte. Le coryphée donna le signal, et l'on chanta en chœur l'épithalame suivant, composé par Bion :

« Vénus, reine des déesses; Amour, force des hu-
» mains; et toi, Hyménée, source de vie, c'est vous
» que je chante dans mes vers; vous trois, Hyménée,
» Amour, Vénus! Jeune homme, éveille-toi; l'Amour,
» la terre, le ciel te sourient. Ta guirlande est prête :
» Phanor, favori de Vénus; Phanor, brillant époux de
» Téophanie, regarde ta belle maîtresse; elle est pleine
» d'éclat et de majesté. La rose est la reine des fleurs;
» Théophanie est la reine de ses compagnes. Lève-toi,
» heureux époux! ton lit nuptial est préparé. Puisse
» naître bientôt dans ton jardin un fruit éclatant comme
» le lys, et aussi durable que le cyprès ! »

Le chant fini, Bion entra à la tête de sa brillante troupe; chacun présenta une couronne à Phanor, très-embarrassé de sa contenance; Théophanie le couronna elle-même. On se promena dans la campagne; le flambeau nuptial précédoit Phanor : une femme, d'un âge mûr, étoit à côté de Théophanie, lui servoit de mère et de paranymphe (8). On marcha au son des instrumens et des chants d'hyménée. Quand on fut arrivé dans le bois, on dansa sous son ombrage. Je riois de bon cœur de

Digitized by Google

l'embarras de Phanor, et de la vengeance douce et ingénieuse de Bion. La danse fut interrompue par un superbe festin ; l'on plaça les prétendus époux à côté l'un de l'autre : et on répéta l'épithalame. Théophanie chanta ensuite un couplet très-agréable et analogue à la circonstance, composé par Bion (9). Après le festin, qui fut très-long, très-gai, excepté pour le héros de la fête, on dansa encore, et la nuit seule interrompit nos plaisirs. Chacun s'étant retiré, Bion félicita Phanor sur son mariage, ajoutant que Théophanie le dispensoit du reste de la cérémonie ; après ce compliment, il nous salua, et nous restâmes seuls.

Je regardai quelque temps Phanor sans mot dire : la honte et le dépit éclatoient sur son visage ; il rêvoit, se mordoit les lèvres. — « Eh bien, lui dis-je, convenez que Bion nous a fait passer une journée charmante ! — Je l'ai trouvée fort longue et très-insipide. — Vous êtes piqué au jeu ! — J'en conviens, je suis outré ; la plaisanterie est destestable. — Non, votre rival s'est vengé en homme d'esprit et de bonne compagnie. — Je lui en veux moins qu'à la perfide qui m'a trahi. — Elle le devoit : elle lui a montré vos vers : et Bion, pour s'amuser à vos dépens, a répondu pour elle.

Digitized by Google

Vous avez trouvé ses vers supérieurs à ceux de Corinne et de Sapho; jamais Bion n'a eu les grâces de ce style. Vous voyez quels sont les jugemens dictés par la prévention. Voulez-vous séjourner encore quelques jours ici? — Non, par Bacchus; j'y jouerois un fâcheux personnage. Partons demain au point du jour. — Soit; allons prendre congé de nos hôtes. » Phanor s'y refusoit: je lui représentai l'indécence de partir sans les remercier. Il se rendit; mais il ne vouloit pas voir Théophanie, il étoit trop irrité contr'elle. Le sage Bion nous témoigna des regrets de notre départ. Il demanda pardon à Phanor de la mauvaise plaisanterie qu'il lui avoit faite: déclarant que c'étoit moins par esprit de vengeance, que pour lui faire entendre que la raison, l'honnêteté, la prudence devoient le guider dans ses amours; ensuite il nous invita à déjeûner pour le lendemain.

CHAPITRE VIII.

LE DÉJEUNER. PHILOSOPHIE. PETIT VOYAGE.

Levés avec le soleil, dès que nous fûmes à table, Théophanie entra d'un air riant, nous

Digitized by Google

apportant du lait et des fruits. Elle pria Phanor de lui pardonner la petite supercherie de la veille, avouant que, n'ayant jamais fréquenté les bosquets du Parnasse, elle avoit été obligée de s'adresser à Bion pour la réponse. Phanor, apaisé par l'enjouement et l'aménité de cette aimable enfant, se jeta à ses pieds, demanda sa grâce, et promit, pour expier sa faute, un souvenir éternel de l'adorable Psyché.

Après cette expiation de Phanor, la confiance et l'amitié revinrent égayer notre petit banquet : Bion sur-tout fut d'une gaîté charmante. Je lui dis, frappé de son enjouement, que je le croyois le plus heureux des hommes. — « Oui, me répondit-il, malgré la maxime de Solon, *que nul homme ne peut être déclaré heureux avant sa mort;* car la mort n'est qu'un moment. Bravons les fantômes de la superstition, elle sera peu redoutable. Je suis heureux aujourd'hui, parce que je ne contrarie plus mes goûts, ni mon caractère : que je vis dans la retraite, que j'occupe mon esprit pour l'amuser, pour l'éclairer, et non par un desir insatiable de célébrité : que l'avarice, l'ambition, toutes les passions des hommes n'ont plus d'accès dans mon ame, ne troublent plus mon repos : que mes desirs sont à l'unisson de mes moyens,

Digitized by Google

que je fais du bien autant qu'il m'est possible. La bienfaisance est un parfum délicieux qui remonte vers son auteur. Un jour, et le terme n'est pas loin, il faudra quitter cette maison, mes ombrages, mes livres, et cette Psyché qui embellit tout : quand l'idée de cette séparation se présente à mon esprit, j'y réfléchis un moment, et loin de m'attrister, je m'écrie : Jouissons de la vie tandis que son flambeau dure encore. » Il s'adressa alors à Psyché, et lui dit : « Tu fermeras ma paupière, tu recueilleras mon dernier soupir. Quand tu verras mon ame prête à s'envoler, arrête-la un moment à son passage par les sons touchans de ta lyre ; tu me joueras l'air que j'aime le mieux, et peut-être je mourrai avec volupté. Vous voyez que le bonheur n'est pas toujours comme ces fruits fugitifs que Tantale ne peut atteindre, que notre destinée est pour l'ordinaire dans nos mains, et que souvent c'est à tort que nous accusons les dieux de nos peines. — Mais, lui dis-je, tous les hommes n'ont pas une belle maison de campagne, de la santé, une jolie maîtresse, de l'esprit, des talens aimables. — Connoissez-vous l'anecdote de Gygès, roi de Lydie ? On rapporte qu'il eut la curiosité de savoir s'il y avoit quelque mortel plus heureux que lui ? L'oracle consulté,

Digitized by Google

répondit que c'étoit Aglaüs. Cet Aglaüs, le plus pauvre des Arcadiens, n'avoit jamais quitté le champ de ses pères, le cultivoit de ses mains, et vivoit content de son produit. Mais je veux vous faire voir aujourd'hui un homme encore plus étonnant; il n'a pas même un arpent de terre, il est perclus, et vit satisfait de son sort. Son habitation n'est pas éloignée, je vous y accompagnerai. » Psyché voulut être du voyage, et nous partîmes ensemble.

La route fut très-agréable. Bion nous conta diverses anecdotes : Phanor nous chanta sa romance sur Théano. Nous le raillâmes sur son dernier mariage, dont il avoit manqué le dénouement; il se prêta de bonne grâce à la plaisanterie, et nous arrivâmes de très-belle humeur à la misérable cabane d'un mortel heureux. Je vis un homme, d'un teint frais et vermeil, revêtu de haillons, accroupi sur l'âtre de son foyer : il avoit devant lui, sur quelques charbons, une marmite qu'il soignoit : il nous reçut d'un air riant. Bion nous fit apercevoir qu'il étoit privé de l'usage de ses jambes, paralysées depuis son enfance : il ne pouvoit marcher que sur ses genoux; il étoit seul dans cette chaumière enfumée. Je lui demandai si la marmite contenoit de la viande. — Non, ce sont des

Digitized by Google

racines : je ne suis pas assez riche pour me régaler d'un tel mets. — De quoi vivez-vous? — De mon travail. Je fais des paniers, de petits meubles de bois. — Et cela vous suffit? vous êtes content? — Comme un roi, sur-tout quand j'ai de l'ouvrage. — Mais au moins cette demeure vous appartient? — Je serois trop heureux, un ami me la prête. — Sortez-vous quelquefois? — Très-rarement; il faut me traîner sur les pierres, dans la boue, et d'ailleurs je ne pourrois pas faire un long trajet. — Ne vous ennuyez-vous point, ainsi solitaire, abandonné? — Jamais. — Savez-vous lire, écrire? — Je le voudrois, mais je m'en passe. — Vous n'avez pas peur dans cet endroit écarté, seul, sans défense, impotent? — Peur! de quoi! Je n'ai rien à perdre, et les voleurs sont comme les furets, ils flairent les richesses, et n'entrent pas dans les tanières du pauvre. — Quel âge avez-vous? — Quarante-quatre ans. — Vous avez toujours été perclus et indigent? — Toujours, mais, grâce aux dieux, l'appétit et le travail ne m'ont manqué que très-rarement. » Je ne pouvois me lasser d'interroger ce philosophe de la nature, dont la sagesse, selon moi, étoit supérieure à celle de Pythagore et de Zénon. Après plusieurs autres questions, nous

lui

Digitized by Google

lui demandâmes si nous pouvions lui être utiles, ce qu'il desiroit de nous? — « De l'ouvrage, voilà tout. » Bion lui en promit. Nous voulûmes le gratifier de quelque peu d'argent, il le refusa. — « Tu m'affliges, lui dit Bion. — Allons, j'accepte. Vous êtes d'honnêtes gens qui donnez par bonté d'ame, et non par ostentation. »

Vous voyez, dit Bion, quand nous fûmes sortis, où va se nicher le bonheur! Tant de gens opulens, de princes, de rois s'agitent, se tourmentent au sein des grandeurs et des plaisirs; et cet homme impotent, pauvre, sans société, réduit à lui-même, est content de sa destinée! O justice des dieux, je reconnois là votre munificence! »

C'étoit le moment de notre séparation; elle fut touchante. Nos hôtes nous embrassèrent avec le plus tendre intérêt. Phanor ne pouvoit s'éloigner de Théophanie; il la quittoit, revenoit encore, recommençoit ses adieux: enfin, nous partîmes.

Pour compléter l'histoire de Bion, je vais raconter sa mort, dont je fus instruit, quarante ans après, par un hasard très-inespéré.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

RENCONTRE DE THÉOPHANIE ET D'ANTENOR, AU BOUT DE QUARANTE ANS.

Je voyageois ; et passant devant le temple de Junon, qui est sur le chemin de Phalère à Athènes, je voulus le visiter : la disposition en est remarquable. C'est une enceinte environnée de colonnes sans murs, ouverte de tous les côtés : la forme de cet édifice me rappela, après quarante ans, la salle à manger de Bion, dans l'île de l'Amitié, construite à peu près sur ce modèle. Cette douce souvenance me rendit cet édifice plus agréable, mon ame s'y attachoit, s'y arrêtoit avec plaisir. Tout-à-coup j'aperçois une femme âgée qui me regardoit attentivement : je l'examine à mon tour. A travers les rides et les injures du temps, je crus reconnoître ses traits, et démêler les débris d'une figure charmante. J'étois comme un voyageur qui visite les ruines d'un temple jadis superbe : sa pensée rétrograde sur le passé : il voit le temple debout ; et plein d'admiration, il s'écrie : « Qu'il étoit beau ! quel dommage qu'il ne soit plus ! » Cette

Digitized by Google

femme et moi nous observant toujours, approchions pas à pas l'un de l'autre. Quand nous fûmes en face, nous restâmes plusieurs minutes sans nous parler. A la fin, je lui dis : « Je crois que nous nous connoissons, que nous nous sommes vus en d'autres lieux. — Oui, vos traits me frappent! c'est le même visage, le même son de voix, la même taille. » En parlant ainsi, ses yeux me parcouroient de la tête aux pieds. — « Oui, s'écria-t-elle, la ressemblance est parfaite : vous êtes le fils d'Antenor. — Antenor est mon nom : mais je n'ai point de fils, et sûrement vous n'avez pas connu mon père. — Vous! Antenor! la chose est impossible! — Elle est cependant véritable. — Vous souvenez-vous de Bion, de Théophanie? — Ah! m'y voilà! je vous remets; vous êtes Théophanie! » A cette reconnoissance, nous nous embrassâmes tendrement, après quoi nous sortîmes pour causer plus à l'aise. Je lui fis mille questions, elle m'accabla des siennes : elle ne revenoit pas de son étonnement, sur ma fraîcheur, ma jeunesse : elle ne savoit si j'étois un dieu, ou un des génies dont Platon a peuplé le ciel. Je l'assurai que je n'étois qu'un simple mortel, destiné ou condamné, peut-être, à passer les bornes de la vie humaine. — « Et moi, me dit-elle, me trouvez-vous bien changée?

Digitized by Google

— Vous me paroissez encore aussi aimable qu'à vingt ans. » Cette réponse éludoit la question : mais la sexagénaire Théophanie voulut bien s'en contenter. Je lui demandai ensuite des nouvelles de Bion, de l'époque de sa mort. « Il a vécu encore treize ans après votre départ, toujours aimable et gai, toujours occupé de ses troupeaux, de moi et de la poésie. On ne s'apercevoit du déclin de son génie, qu'à l'abondance de ses vers : plus il vieillissoit, plus sa muse étoit féconde : il est vrai que ses productions étoient des fleurs inodores et des fruits sans saveur. Ses vers les plus passables sont ceux qu'il composa peu de temps avant sa mort. Il a imité ces lampes qui, sur le point d'expirer, se ravivent, et jettent pour un moment une clarté inattendue. Je vais vous les dire, car je ne les ai pas oubliés (10).

O MA chère ame ! ô tout moi-même !
Tu vas descendre chez Pluton,
Et pardevant sa cour suprême,
De tes hauts faits rendre raison.

Que dira-t-on, ombre légère,
Lorsque Minos au noir sourcil
Demandera d'un ton sévère,
Ce que tu fis, ou voulus faire,
Quand tu logeois dans ton étui ?

Digitized by Google

Tu répondras : Je vais sans peine,
Juge éternel de ce pourpris,
Vous raconter ce que je fis
Quand j'habitois le beau domaine
Du vieux Saturne et de son fils,
Et que j'avois figure humaine.

Tantôt, grave stoïcien,
Tantôt élève d'Épicure,
Je fis le mal, je fis le bien ;
Mais sans malice, à l'aventure,
Suivant le froid, suivant le chaud,
Qu'au gré des vents il fait là-haut.
L'homme, hélas ! n'est qu'une machine,
Et son ame toute divine,
Mais très-liée aux lois du corps,
Est foible, ou forte, ou raisonnable,
Ou de raison très-incapable,
Suivant le jeu de ses ressorts.

Un vif desir de vaine gloire
Me fit poète et bel esprit :
La vanité, l'on peut m'en croire,
Plus que les filles de Mémoire,
Fut le démon qui m'enhardit ;
De quoi ma muse octogénaire
Demande excuse à l'univers,
Si l'univers, comme j'espère,
Entendit parler de mes vers.

De plus encore, comme poète,
J'eus des défauts assez nombreux

Je fus colère, paresseux,
Rétif, têtu, capricieux;
Et souvent ma muse indiscrète,
Se moquant des pauvres humains,
Lança sur eux ses traits malins.
Une autre erreur que je confesse,
C'est mon ardeur pour le plaisir:
Bacchus, l'Amour, leur douce ivresse,
Flattant mes sens et ma foiblesse,
Je ne vivois que pour jouir.
Ici bas c'est un tort, peut-être:
Mais j'aurois cru choquer les dieux
Si, sur les roses qu'ils font naître,
Je n'avois pas jeté les yeux.

Seigneur Minos, soyez bon diable,
Songez que l'homme ne vaut rien.
Et que de nous le moins coupable,
Est le pécheur qui veut le bien.

» Cet aimable poète est mort, pour ainsi dire, dans mes bras, au milieu de son troupeau. Quand il sentit que sa vie alloit s'évanouir, il me pria de jouer un air qu'il aimoit beaucoup. J'obéis, et j'aperçus encore un rayon de joie sur son visage livide. Au moment où je finis l'air, il cessa de vivre. Le bruit s'est répandu qu'il étoit mort empoisonné; et c'est à ce sujet que le poète Moschus s'écrie dans sa complainte sur la perte de son ami:

Digitized by Google

« Bion ! Bion ! le poison vient d'abréger tes jours : en passant sur tes lèvres, comment n'a-t-il pas perdu son vice et son amertume ! »

» J'ai fait graver sur son tombeau, d'après ses ordres, l'épitaphe suivante :

Ci-gît Bion, qui a passé quatre-vingt-trois ans sur la terre, et n'en a vécu que quinze (11). »

Après ce récit, cette beauté délabrée, cette Psyché, jadis si séduisante, fut obligée de me quitter ; son char l'attendoit, et nous nous séparâmes pour jamais.

Je reviens à notre départ de chez Bion. Phanor ne me parloit que de l'aimable Psyché, me juroit qu'il l'aimeroit le reste de sa vie. — « Mais vous en juriez autant à la belle Théano ? — Ah ! quelle différence ! s'écria-t-il : combien Théophanie l'emporte sur cette Athénienne ! — Aujourd'hui, parce qu'elle est la dernière : mais nous verrons si quelqu'autre beauté ne ternira pas les charmes de cette brillante Psyché. »

En discourant ainsi sur nos amours, et de Bion et de Lacyde, nous arrivâmes à Delphes.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

DE L'ORACLE DE DELPHES. DESCRIPTION DE LA VILLE ET DU TEMPLE. PRODIGES. HISTOIRES.

LA ville de Delphes, située sur le penchant du mont Parnasse, se présente en amphithéâtre. On distingue de loin le temple d'Apollon Pythien, bâti sur une montagne couverte de statues de bronze, la plupart revêtues de lames d'or, dont l'éclat nous éblouissoit ; la montagne étinceloit de feux. Nous apprîmes que la Pythie ne prophétisoit qu'une fois le mois, à certains jours appelés *heureux* (12).

Nous logeâmes chez le nommé Amyntor, homme très-pieux, et non moins crédule. Il adressoit des prières aux dieux, le matin, le soir, au lever et au coucher du soleil et de la lune. Il assuroit que les oracles d'Apollon étoient infaillibles. Il nous conta que Crésus, roi de Lydie, avoit envoyé des députés à Delphes, avec ordre de demander à la Pythie ce qu'il faisoit à Sardes tel jour et à telle heure. L'oracle répondit en vers : *Je connois les grains de sable et les bornes de la mer. Je com-*

Digitized by Google

prends le langage du muet. J'entends la voix de celui qui ne parle point. Mes sens sont frappés de l'odeur d'une tortue qu'on fait cuire avec de la chair d'agneau, dans une chaudière d'airain. Les Lydiens rapportèrent cette réponse au roi Crésus qui, frappé d'étonnement et de respect, avoua qu'au jour convenu, pour embarrasser l'oracle, il avoit imaginé de faire couper en morceaux une tortue et un agneau, et de les faire cuire dans un vase d'airain. Un autre fois ce roi consulta l'oracle pour son fils, jeune homme orné d'heureuses qualités, mais muet de naissance. La Pythie lui répondit: *Insensé Crésus, ne souhaite pas d'entendre la voix de ton fils: il commencera de parler le jour où commenceront tes malheurs.* Cet oracle ne fut que trop vrai. Le jour de la prise de Sardes, un soldat, l'épée à la main, fondoit sur Crésus qui, lassé de la vie, n'opposoit aucune défense. Le jeune prince, à cet aspect, saisi d'effroi, fit un tel effort, que l'organe de sa voix se développa tout-à-coup. « Soldat, s'écria-t-il, ne tue pas Crésus! » Tels furent ses premiers mots; et il conserva la faculté de parler le reste de sa vie. Mais le miracle le plus étonnant d'Apollon, est celui qui détruisit l'armée des Gaulois,

Digitized by Google

commandée par Brennus. Ce chef barbare fit une irruption dans la Phocide, et, après avoir battu les Phocéens, marcha droit à Delphes. Les habitans, consternés, consultèrent le dieu, qui leur déclara qu'ils n'avoient rien à craindre. En effet, les Delphiens, ayant reçu des secours, présentèrent la bataille à leurs ennemis. Dans ce moment Apollon manifesta sa colère contre les barbares : la terre trembla sous leurs pas ; leur camp ébranlé menaçoit de les engloutir : les éclairs embrâsoient l'atmosphère ; les tonnerres multipliés rouloient avec un fracas épouvantable ; la foudre tomba fréquemment sur eux, et une exhalaison enflammée dévoroit les soldats et leurs armes. On voyoit dans les airs les anciens héros de la Grèce animer les Delphiens, et combattre les Gaulois. La nuit leur fut encore plus fatale : il tomba des torrens de neige qui causèrent un froid des plus rigoureux ; et comme si tous les élémens avoient conjuré leur perte, de grosses pierres, des rochers entiers, détachés du mont Parnasse, rouloient dans leur camp, et écrasoient trente ou quarante hommes à la fois. Les Phocéens, profitant de ce désordre, les attaquèrent et les mirent aisément en fuite.

Amyntor étoit si convaincu de la vérité de

Digitized by Google

ces prodiges, que le moindre doute de notre part l'auroit offensé. Le lendemain de notre arrivée, il nous conduisit au temple (*a*). Il nous apprit, en chemin, que la première chapelle du dieu fut faite avec des branches de laurier coupées à Tempé. Ce temple étoit d'abord une espèce de cabane : on prétend qu'il fut ensuite bâti en cuivre, que la terre s'ouvrit et l'engloutit. Enfin les amphictyons l'édifièrent en pierres, tel qu'on le voit aujourd'hui. On y monte par quatre avenues bordées de platanes. Le nombre des statues est immense : on y voit tous les héros, les dieux, les demi-dieux de la Grèce, exécutés par les plus grands maîtres. Des athlètes, des chevaux, des victoires achèvent de remplir cette vaste enceinte. Entr'autres statues, nous révérâmes celle de Codrus et de Miltiade.

L'édifice du temple est carré, bâti d'une très-belle pierre. Dans l'une des quatre faces est le logement des prêtres : la statue d'Apollon s'élève au milieu de l'enceinte intérieure.

(*a*) Les temples des anciens étoient une vaste enceinte entourée de murs qui renfermoient des cours, un bocage, des pièces d'eau, quelquefois des logemens pour les prêtres, et le sanctuaire ou temple, où les prêtres seuls pouvoient entrer.

Digitized by Google

Le frontispice est de marbre de Paros. On y lit cette inscription gravée par le sage Cholon.

Connois-toi toi-même.

On trouve à l'entrée deux fontaines de marbre, dont l'une s'appelle Castalie : ses eaux fraîches et pures tombent en cascade sur la pente de la montagne. Ces deux fontaines remplissent de grands bassins, où les prêtres et ceux qui veulent consulter l'oracle vont se purifier. Le vestibule est décoré des tableaux les plus précieux. On y voit une infinité de vases de toutes les formes; les uns contiennent l'eau lustrale, et dans les autres on mélange l'eau et le vin pour les libations. Le pieux Amyntor nous fit remarquer plusieurs sentences écrites sur les colonnes, entr'autres :

Personne n'entre ici, s'il n'a les mains pures. — « On a voulu dire pleines, » me dit tout bas Phanor.

Comme il étoit encore de très-grand matin, nous trouvâmes le temple désert; un seul prêtre le gardoit, et le balayoit avec un rameau de laurier, coupé auprès de la fontaine de Castalie. « Un des prêtres, nous dit Amyntor,

Digitized by Google

se lève tous les jours avec le soleil, pour remplir ce ministère : suivons-le, regardez; il attache des couronnes de laurier sur les portes, sur les murailles; il en met sur les autels, autour des trépieds : il va maintenant puiser de l'eau, avec des vases d'or, dans la fontaine de Castalie. Le voilà qui revient; il asperge, avec cette même branche, le pavé, les murs, les portes du temple. » Lorsqu'il eut achevé ces divers exercices, il prit un arc, des flèches, pour chasser les oiseaux qui s'arrêtoient sur les toits et sur les statues.

Dans ce moment, un des prêtres nous aborda pour nous offrir ses services : nous le remerciâmes. Mais Amyntor nous dit à l'oreille, qu'il ne faisoit que son devoir, et que c'étoit un des ministres chargés de montrer aux étrangers les beautés de la ville et du temple. Les trésors de celui-ci sont incalculables. Les rois, les particuliers qui sollicitent des réponses de l'oracle, envoient de toute part des vases, des trépieds (*a*), des fioles, des statues, des cratères et des lingots d'or. Phanor, en voyant

(*a*) Le trépied étoit un vase à trois pieds. Il y en avoit de deux sortes : les uns servoient aux festins, dans lesquels on mélangeoit l'eau et le vin; dans les autres on faisoit chauffer l'eau.

Digitized by Google

cette profusion de richesses, ne put s'empêcher de me dire tout bas : — « Le beau coup de filet qu'on pourroit faire ici ! Les dieux n'ont besoin ni d'or ni d'argent; il ne leur faut que de la fumée. — Mais les prêtres, répondis-je, ne vivent pas de fumée (13). »

Celui d'Apollon nous fit remarquer, sur le fronton du temple, les figures de Latone, de Diane, d'Apollon, des Muses, du Soleil couchant, de Bacchus et des Tyades. On voyoit aux chapiteaux des colonnes, des boucliers d'or suspendus, monumens glorieux de la victoire de Marathon. « Ce trépied d'or, soutenu par un dragon de fer, nous dit le prêtre, fut consacré à Apollon par tous les Grecs réunis, après la bataille de Platée. Ce loup de bronze qui est auprès du grand autel, est une offrande des habitans de Delphes. Un scélérat pilla le trésor du temple, et alla se cacher dans l'endroit le plus obscur du mont Parnasse; il s'y endormit. Un loup le mit en pièces; cet animal, depuis, entroit toutes les nuits dans la ville, et la remplissoit de hurlemens. Cette apparition assidue parut surnaturelle: on le suivit, et on retrouva le trésor. En mémoire de cet évènement, cet animal figuré en bronze, fut consacré à Apollon.

Digitized by Google

» Voilà, continua le prêtre, les statues de Biton et de Cléobis, fameux par leur piété filiale et leur force prodigieuse. Voici leur histoire. On célèbre tous les ans à Argos une fête en l'honneur de Junon. Une procession brillante et nombreuse, précédée de cent bœufs parés de guirlandes, destinés aux sacrifices et aux repas des assistans, marche solemnellement depuis la ville jusqu'au temple de la déesse ; de jeunes Argiens, couverts d'armes étincelantes, suivent et protègent cette pompe ; en arrivant, ils déposent leurs armes sur l'autel. La grande-prêtresse ferme la marche, montée sur un char attelé de deux bœufs superbes et éblouissans de blancheur.

» Cydippe, mère de Biton et de Cléobis, alors grande-prêtresse, avoit vu défiler la procession, et les bœufs qui devoient la traîner étoient encore aux champs. L'heure pressoit, la prêtresse se désoloit. Les deux frères, émus de sa douleur, s'attellent eux-mêmes au char, et le traînent jusqu'au temple, distant de quarante-cinq stades (*a*). Cydippe y arriva triomphante, au milieu des cris, des transports de joie et d'admiration, qu'excitoient la piété des deux frères et le bonheur de la mère d'avoir de tels

(*a*) Une lieue et trois quarts.

Digitized by Google

enfans. Celle-ci, pleurant de tendresse et de joie, debout aux pieds de la statue de Junon, la pria d'accorder à ses fils la plus grande félicité que pût obtenir un mortel. Après le sacrifice et le festin, les deux jeunes gens s'endormirent dans le temple, et ne se réveillèrent plus. Les dieux prouvèrent, par cet évènement, que la mort est le terme fortuné de la vie. Les Argiens, regardant Biton et Cléobis comme les favoris des dieux, firent élever leurs statues dans ce temple. »

Amyntor et le prêtre, en nous montrant les statues, nous racontoient plusieurs de leurs miracles. « Celle-ci avoit roulé les yeux; celle-là avoit parlé; cette autre avoit fait un signe de tête; une autre, assise, s'étoit tenue debout pendant une heure. » J'en vis une autre sans yeux. « C'est, me dit le prêtre, celle d'un Spartiate; les yeux lui tombèrent deux ou trois jours avant sa mort. Tous ces prodiges, affirmoit-il, sont de la plus grande authenticité; mille témoins les ont vus. » Ce qu'Amyntor appuyoit de toute sa persuasion.

Nous examinâmes la statue d'Apollon; elle étoit d'or, et le travail surpassoit la matière. Le prêtre nous apprit l'origine de l'oracle. « Des chèvres, errantes sur le mont Parnasse, approchèrent

approchèrent d'un soupirail d'où s'exhaloient des vapeurs méphitiques; elles eurent des convulsions, se mirent à sauter, à danser avec l'air de l'ivresse. On s'aperçut de ce prodige; des hommes voulurent en faire l'essai. On les vit aussitôt sauter, caracoler, faire des contorsions; ils proférent des paroles vagues et sans suite; on les recueillit. On trouva que c'étoient des prédictions, et l'on conclut que les vapeurs de l'antre étoient le souffle prophétique des dieux. On édifia le temple sur le soupirail qui est placé au fond du sanctuaire; et c'est sur cette ouverture qu'on met le trépied ou la cortine sur laquelle monte la Pythie.

» Venez voir, nous dit-il, la roche d'Hyampie, d'où fut précipité Esope, si renommé par ses fables. Crésus l'avoit envoyé ici, chargé d'or, pour offrir un sacrifice magnifique à Apollon, et distribuer quatre mines à chaque Delphien. Esope, mécontent d'eux, fit le sacrifice, et renvoya l'argent à Sardes. Les Delphiens irrités l'accusèrent de sacrilège, et le condamnèrent à ce supplice.»

La veille du jour que l'oracle devoit parler, toute la ville, pendant la nuit, retentit de chants, de cris d'allégresse, et du concert des instrumens. Il fut ordonné que le lendemain

Digitized by Google

on ne mangeroit que du fromage et des gâteaux fait de fleur de froment.

Dès le grand matin, couronnés de lauriers, et tenant dans les mains un rameau entouré d'une bandelette de laine blanche, nous montâmes au temple avec une foule immense : les uns venoient consulter le dieu ; les autres étoient entraînés par la curiosité ou la dévotion. Chacun des consultans faisoit conduire ses victimes ; des chèvres, des brebis, des génisses ; la nôtre étoit un jeune taureau. Nous vîmes trembler le laurier qui est devant la porte ; le temple même fut agité jusqu'en ses fondemens : ces signes annonçoient la présence du dieu.

A la porte, un prêtre nous purifia avec l'eau lustrale. Nous lui donnâmes nos questions par écrit, et nous présentâmes notre victime. Les sacrificateurs, ornés de bandelettes et de couronnes, les pieds nus, les cheveux épars, la robe déployée et sans ceinture, la firent tomber sous le couteau sacré, consultèrent religieusement ses entrailles palpitantes, et déclarèrent les augures favorables. Alors on nous introduisit dans une chapelle : l'odeur suave des parfums qui se répandit tout-à-coup, nous annonça la faveur du dieu : ses ministres nous

Digitized by Google

assurèrent que personne ne savoit l'instant où l'odeur devait se répandre. Cependant nous voyions arriver les Delphiens. La plupart entroient avec recueillement, les yeux baissés; les uns prioient debout, d'autres à genoux. Amyntor s'étoit prosterné et baisoit la terre. Ceux-ci tenoient des rameaux qu'ils élevoient au ciel, et d'autres baissoient leurs mains et les étendoient vers la statue du dieu. Amyntor nous apprit que, lorsqu'on adressoit son hommage aux dieux des enfers, on frappoit la terre avec les pieds ou avec les mains, pour les avertir.

Un prêtre nous conduisit dans le sanctuaire, ou plutôt dans la caverne d'où s'exhaloit la vapeur : tout le pourtour étoit si chargé d'offrandes, le jour si obscurci par la fumée des parfums, de l'encens, et par les émanations de la caverne, que nous ne pouvions rien discerner. Le trépied même étoit caché par des branches de laurier et la peau du serpent Python. Cependant la Pythie s'étoit préparée, pendant trois jours, par des purifications, des jeûnes et des sacrifices. Ce matin elle se baigna dans la fontaine de Castalie, se lava les pieds et les mains, but une certaine quantité d'eau, et mâcha des feuilles de laurier cueillies auprès

Digitized by Google

de la fontaine. Ces rites terminés, elle entra accompagnée de deux prêtres et des saints. Nous vîmes une petite femme maigre, sèche, hâve, mal vêtue, l'air triste, morne, âgée d'environ soixante ans, le front ceint d'un bandeau, et la tête couronnée de laurier : elle en jeta sur le feu sacré quelques feuilles, mêlées avec de la farine d'orge. Après avoir bu d'une eau qui dévoile l'avenir, elle s'approcha du trépied ; mais elle refusa avec obstination d'y monter. Les prêtres usèrent de menaces et de violence pour la forcer d'obéir (14). Elle s'assit sur l'orifice du soupirail, et laissa pénétrer la vapeur prophétique dans son sein. Nous la vîmes bientôt s'agiter, rougir, écumer ; sa poitrine s'enfla ; elle poussa des cris plaintifs, d'affreux gémissemens ; et ne pouvant résister au dieu qui l'obsédait, elle voulut descendre du trépied ; mais les deux prêtres la retinrent de force. Alors elle déchira son voile, son bandeau ; et poussant des hurlemens horribles, elle prononça du creux de la poitrine, car les Pythies sont ventriloques, quelques paroles que les prêtres se hâtèrent de recueillir ; elle descendit ensuite, épuisée et presque mourante (15).

Les sacrificateurs nous donnèrent par écrit

la réponse de l'oracle. «Sortons, me dit Phanor, j'ai le cœur navré : ces prêtres sont des barbares. Cette malheureuse Pythie est la victime de leur avarice. » Amyntor nous félicita de la faveur des dieux, nous disant que les entrailles des victimes étoient très-saines. — « Tant mieux pour les ministres, répliqua Phanor, ils en souperont mieux (16). »

Dès qu'Amyntor nous eut quittés, nous lûmes nos réponses. J'avois demandé dans mon billet, si je vivrois long-temps ? La réponse étoit :

On cueille le raisin avant l'olive.

Phanor vouloit savoir s'il seroit heureux en mariage ? L'oracle répondit :

Mon fils, les bœufs attelés ouvrent la terre, afin que les campagnes produisent des fruits.

Nous cherchâmes long-temps le sens de ces énigmes ; mais Apollon les couvroit d'une nuit mystérieuse (*a*). Nous comprîmes que les prêtres ne compromettoient pas la prévision du dieu par de pareilles prophéties.

En descendant du temple, nous rencon-

(*a*) *Caliginosâ nocte premit Deus.*

Digitized by Google

trâmes deux jeunes amans qui y montoient : tous deux étoient dans leur adolescence, et d'une figure heureuse et intéressante. La jeune fille conduisoit une chèvre, et l'amant une brebis. Nous leur demandâmes sur quel objet ils alloient consulter l'oracle ? — « Pour savoir, dit le jeune homme, si nous ferons bien de nous marier ensemble. — Vous vous aimez sans doute ? — Oui, beaucoup, répondirent-ils à l'unisson. — Et pourquoi donc craignez-vous de vous unir ? — Parce que nous sommes pauvres. — Mais quand vous aurez donné votre chèvre et votre brebis, vous serez encore plus pauvres. — Il est vrai. — Eh bien, gardez vos présens pour votre ménage ; et puisque vous vous aimez, ne consultez que le dieu de l'amour, qui favorise les mariages formés sous ses auspices. » Nous ajoutâmes à ces sages conseils quelques dons pécuniaires. Ils s'en tinrent à notre oracle, et nous promirent de se marier dès le lendemain (17).

Digitized by Google

CHAPITRE XI.

LETTRE DE LASTHÉNIE.

Je reçus à Delphes, une lettre de Lasthénie.

« Joie et prospérité.

» Le temps n'efface point le souvenir trop cher de nos amours. Le bonheur passé gâte le calme et la douceur du temps présent. Quelle solitude m'environne ! la philosophie et l'amitié sont mon unique consolation. Eloignons ces tristes idées, et rentrons dans Athènes. Je ne sais si vous approuverez le trait du philosophe Abbauchus. Le feu prit l'autre jour à sa maison : averti de l'incendie, il vole au secours d'un ami logé chez lui, au préjudice de ses deux enfans et de sa femme. Un des enfans a péri dans les flammes. Quand on lui a demandé la raison de cette préférence : « On refait, dit-il, un enfant; refait-on un ami? »

» Je vous donnerai peu de nouvelles relativement au gouvernement et à la politique. Le peuple est toujours le même; il se laisse endormir par le manège et les adulations de ses

Digitized by Google

démagogues : attaché, sous Solon, à ses occupations journalières, son intérêt personnel le détournoit de venir consumer son temps aux assemblées générales. Depuis qu'il a obtenu un droit de présence, il accourt en foule, écarte avec insolence les riches et les citoyens distingués, qui s'éloignent pour n'être pas exposés à des humiliations et à des violences. Il passe ses journées dans les places publiques, à écouter les nouvellistes, à demander ce qu'il y a de nouveau. Au fond, ce peuple est sensible, mais léger, distrait, dissipé et crédule. Dans ce moment, il y a de la fermentation et du tumulte, fruits infaillibles d'un état démocratique. Je me cache à la campagne ; je suis le précepte de Pythagore : « Dans la tempête, adorez l'écho. »

» Au défaut de nouvelles politiques, je vous parlerai de nos philosophes.

» Vous vous rappelez le cynique Cratès : il a deux filles d'Hypparchia, qui entrent à peine dans l'âge de puberté ; il vient de les donner à l'essai, pour un mois, à deux de ses disciples ; après ce laps de temps, ils seront maîtres de les épouser ou de les renvoyer, suivant le résultat de leurs épreuves. Que pensez-vous de cette convention philosophique ?

» Vous avez connu Protagoras ? Les magis-

Digitized by Google

trats viennent de le bannir, et de condamner au feu son dernier ouvrage, où il ose dire : « Qu'il ne peut assurer s'il y a des dieux. Parmi les choses, dit-il, qui m'empêchent de le savoir, je compte en premier lieu le doute qu'on forme à ce sujet, et la briéveté de la vie des hommes. »

» Une autre de ses opinions est que l'ame n'est pas différente des sens. Voilà le pur matérialisme. Que de ténèbres, d'incertitudes ! Qui suis-je ? d'où viens-je ? où vais-je ? Quel éternel et profond sujet de dispute et de méditation (18) !

» Le collége des prêtres s'est soulevé contre Anaxagore, ce sage à qui vous avez ouï dire : « Qu'il préféroit une goutte de sagesse à des tonnes d'or. » On l'accuse d'impiété et d'irréligion, quoiqu'il reconnoisse une intelligence suprême qui a débrouillé le chaos. Il a été condamné à mort par contumace. Lorsqu'on lui apprit sa sentence, il répondit avec tranquillité : « Il y a long-temps que la nature a prononcé contre mes juges et moi ce même arrêt de mort. »

» Nous venons d'apprendre celle de la trop célèbre Laïs : on la raconte de diverses manières. Les uns assurent qu'elle avoit suivi un jeune homme en Thessalie, et que les femmes

Digitized by Google

de ce pays, l'ayant attirée dans un temple de Vénus, l'ont assommée à coups de pierres ; d'autres disent qu'elle a succombé dans les champs de l'amour, sous l'excès des plaisirs : elle entroit dans son automne. On prétend que, pour ne pas cesser d'être utile, elle s'étoit érigée en proxénète.

» Je ne sais si vous connoissez les vers qu'on lui fit, lorsqu'elle alla déposer son miroir dans le temple de Vénus. Les voici :

« Je le donne à Vénus, puisqu'elle est toujours belle
» Il redouble trop mes ennuis;
» Je ne saurois me voir dans ce miroir fidèle,
» Ni telle que j'étois, ni telle que je suis. »

» Mon sexe ne sait pas vieillir; il me semble pourtant que des livres, quelques occupations, de la santé, des goûts innocens et faciles, les douceurs de l'amitié doivent suppléer l'éclat frivole et passager de la jeunesse et de la beauté.

» Le philosophe Cléanthe a délogé de ce monde d'une manière, les uns disent bizarre, d'autres philosophique. Il étoit malade, et son médecin lui avoit prescrit la diète ; ensuite le trouvant mieux, il lui a permis de manger. « Ce n'est pas la peine, dit-il, de recommencer à vivre ; et puisque me voilà sur la route, je la

Digitized by Google

suivrai. » Il a refusé obstinément toute nourriture, et a péri d'inanition. Cette façon originale de sortir de la vie me rappelle la mort de Démocrite. Ce philosophe, fatigué des infirmités d'une longue vieillesse, résolut de se laisser mourir de faim; sa sœur en fut alarmée, et le pria de différer son trépas jusqu'après les trois fêtes de Cérès : pour lui complaire, il se nourrit de miel, et vécut encore quelques jours. Je trouve dans nos philosophes un mélange d'originalité, de vertus et de travers qui paroissent incompatibles. L'amour-propre donne la solution de ce problème. Voilà, mon cher Antenor, toutes les nouvelles que j'ai pu recueillir.

» C'est un triage que j'ai fait parmi les cent et une sottises qu'on débite tous les jours dans Athènes; car l'oisiveté est curieuse et babillarde. Mais quelle absence! j'oubliois la conversion miraculeuse de Polémon. C'étoit un de ces agréables libertins dont fourmille Athènes, qui mettoit la suprême félicité dans la jouissance des sens et l'abandon à une vie molle et oiseuse : avec beaucoup d'esprit, il étoit loin d'imiter la sagesse et le goût d'Epicure et d'Aristippe, qui, sans proscrire les plaisirs des sens, placent au premier rang ceux

Digitized by Google

de l'esprit. Quel est en effet le bonheur d'un être qui se renferme dans les sensations physiques; qui, réduit à un sentiment machinal et aveugle, ne sait pas multiplier et embellir ses jouissances par ses lumières et sa délicatesse ? Son bonheur est celui d'une huître.

» Pour revenir à Polémon : il avoit passé la nuit dans un festin, chez la courtisane Thaïs : le jour le surprit à table. Il sortit ivre d'amour et de vin, les cheveux épars, les pieds chancelans, la poitrine nue, ses brodequins détachés, sa couronne en lambeaux. Dans cet état, il voit la porte de l'école de Xénocrate ouverte; il entre, il s'assied, il écoute un instant le philosophe, le raille lui et ses disciples ; lui dit qu'il donneroit sa morale, tous ses beaux préceptes pour un verre de vin de Chio, ou un baiser de Thaïs. Xénocrate ne se déconcerte point, et se met à parler de la tempérance et de la modestie. D'abord, la gravité du philosophe abattit la pétulance du jeune libertin : bientôt elle fixe son attention; il écoute, est touché, rougit de son état. On le voyoit, à mesure que Xénocrate discouroit, se troubler, se baisser furtivement, rajuster ses brodequins, cacher ses bras nus sous son manteau, et briser sa couronne. Depuis ce moment, il mène

Digitized by Google

la vie la plus austère ; il s'est interdit l'usage du vin, il s'exerce à la fermeté ; et ses progrès sont si rapides, que dernièrement ayant été mordu d'un chien qui paroissoit enragé, il resta sans émotion, impassible, au milieu de cent personnes effrayées. Il aime la solitude autant qu'il avoit aimé la dissipation ; sa philosophie est pratique. Il dit qu'il faut plus agir que spéculer. Il s'est retiré dans un petit jardin, et ses disciples, car il en a déjà, bâtissent des chaumières autour de la sienne. Il n'est âgé que de trente ans.

» On vient m'avertir qu'il va se passer sur la place une scène qui promet d'être plaisante. J'y cours. Je vous en parlerai à mon retour. Adieu.

» Me voilà revenue ; je me suis amusée, j'ai ri : voici le fait. Il faut d'abord vous faire connoître le personnage qui a diverti le public à ses dépens : c'est un auteur comique, nommé Anaxandride, arrivé en cette ville après votre départ. Plusieurs de ses comédies ont eu du succès, parce qu'il a introduit des intrigues d'amour, des filles abusées et pleurant leur virginité : cette nouveauté a réussi. Mais il ne corrige point ses ouvrages ; jugez de leur mérite à la lecture ! Cependant il est rétif à la censure, la repousse avec aigreur : cet esprit

Digitized by Google

de présomption et de vanité est le trait dominant de son caractère. Il affecte un grand faste; il a un soin extrême de ses cheveux; il porte une robe de pourpre à franges d'or; et comme il est de belle stature, de bonne mine, il impose par son extérieur. La scène qu'il vient de nous donner peint au mieux sa jactance, et achève son portrait. Il a annoncé au public qu'il liroit une comédie sous le portique du roi (19). On s'y est porté en foule. Il arrive magnifiquement paré, et monté sur un superbe coursier; il lit sa pièce sans en descendre. D'abord on applaudit, et le contentement de lui-même éclatoit sur son visage; mais, vers le milieu de la lecture, des signes d'improbation ont troublé sa joie. Il jette un regard d'indignation sur le peuple qui a la complaisance de se taire; de nouveaux murmures ayant encore blessé les oreilles délicates de ce poète, il a mis aussitôt son manuscrit en lambeaux, et s'est retiré fièrement au pas, à travers les huées et les ris qu'il bravoit.

» Adieu, mon aimable ami; je ne cesserois de vous écrire, si je n'écoutois que mon cœur: une heureuse illusion vous rend présent à ma pensée; vous êtes auprès de moi, je vous parle; des larmes de tendresse s'échappent de mes

Digitized by Google

yeux. Je ne sais si c'est une erreur, tous les objets me paroissent voilés de ma tritesse; la nature semble partager mon deuil. O mon cher Antenor! à ton aspect comme tout changeroit! la nuit la plus sombre brilleroit de l'éclat du jour le plus doux. La santé d'Aristippe est toujours languissante : cependant, comme la dissolution se fait sans effort et sans douleur, il se joue, pour ainsi dire, avec la mort; il met à profit, autant qu'il est en lui, le peu de vie qui lui reste : son indifférence sur ce dernier terme n'affoiblit pas mon inquiétude ; l'idée d'une séparation éternelle est désespérante. Portez-vous bien; soyez heureux. »

Cette lettre réveilla mes regrets et mon amour; je tombai dans la tristesse : l'ennui de la vie accabla mon ame. Phanor s'efforça de me dissiper par sa gaîté, par les caresses de l'amitié, par des maximes de philosophie, et pour mieux me distraire, il pressa notre départ pour Sparte.

Nous fîmes nos adieux au pieux Amyntor, qui purgea sa maison de nous avec plaisir. Je ne doute point qu'après notre départ, il ne l'ait fait purifier, car il nous regardoit comme des profanes entachés de sophisme et d'irréligion.

Digitized by Google

CHAPITRE XII.

THANOR ET ANTENOR PARTENT POUR LACÉDÉMONE. ILS PASSENT PAR DAULIS, CORINTHE. FÊTE DE DIANE. ILS S'EMBARQUENT AVEC DIAGORAS, ARRIVENT A ÉPIDAURE, ENTRENT DANS LA LACONIE.

Nous partîmes pour cette ville si renommée, dont les mœurs, les loix, les usages contrastent si fortement avec ceux de la Grèce, et sur-tout d'Athènes.

Sur la route de Delphes à Daulis, on trouve un chemin nommé *le chemin qui fourche*; il est souillé du sang de Laïus. C'est là qu'Œdipe eut le malheur de rencontrer et de tuer son père, qui fut enseveli au même endroit, avec le même domestique qui le suivoit. De belles pierres de taille, entassées, font l'ornement de ce tombeau. Nous ne pûmes en approcher sans frissonner d'horreur. Quels terribles souvenirs nous retraçoit cette funeste aventure!

Daulis n'est pas fort peuplé; mais ses habitans passent pour les hommes les plus grands et les plus robustes de la Phocide. Cette ville fut le témoin d'une vengeance affreuse : des femmes

femmes assassinèrent le fils de Térée, et lui en servirent les membres dans un festin : c'étoit celui des Euménides.

Nous poursuivîmes notre route, voyageant comme à notre ordinaire, tantôt à pied, tantôt à cheval, et nous arrivâmes à Corinthe, pleins de gaieté, de vie et de santé.

L'isthme de Corinthe joint le Péloponèse au reste de la Grèce. La ville occupe le milieu de l'isthme, et l'on compte à peu près soixante stades des deux côtés, jusqu'aux deux mers. Elle est sur la croupe d'une colline. Nombre de beaux édifices publics et particuliers la décorent. Le théâtre où le peuple s'assemble pour les affaires d'état est un monument magnifique. Le stade est bâti en marbre blanc. Une promenade charmante conduit du stade au temple de Neptune ; d'un côté, elle est bordée de statues représentant les athlètes vainqueurs aux jeux isthmiques, et de l'autre, de pins alignés au cordeau. On nous montra les bains où la belle Hélène avoit souvent reposé ses membres délicats ; ils portent son nom. C'est une source abondante d'eau chaude et salée, qui tombe dans la mer du haut d'un rocher.

Nous vîmes avec plaisir une autre fontaine ornée d'un Neptune en bronze ; un dauphin est

Digitized by Google

à ses pieds, versant l'eau dans un grand bassin. Cette fontaine est entourée des statues d'Apollon, de Vénus, de deux Mercures et de trois statues de Jupiter.

Au milieu de la place s'élève, sur un piédestal, la déesse des Arts et de la Sagesse. Les Muses, ses fidelles compagnes, sont à ses pieds gravées en bas-reliefs.

La fontaine de Pyrène attira nos regards, et nous intéressa au sort de cette infortunée, qui lui donna son nom. Son fils avoit péri à la chasse par les flèches de Diane; Pyrène au désespoir versa tant de larmes, qu'elle fut changée en fontaine : elle est revêtue de marbre blanc, environnée de petites grottes : tout auprès, comme pour adoucir ses peines, on a placé le plus aimable des dieux, paré de tout l'éclat de la jeunesse ; c'est Apollon. Il est entouré d'un mur à hauteur d'appui, où l'on a sculpté le combat d'Ulysse contre les amans de Pénélope.

L'après-dînée, quand les zéphirs nous eurent apporté un peu de fraîcheur, nous montâmes la colline sur laquelle est située la citadelle. On y trouve, en entrant, le temple de Vénus. Sa statue, couverte d'armes éclatantes, est entre celle de l'Amour et celle du Soleil. Le

Digitized by Google

culte de cet astre avoit précédé, chez les Corinthiens, celui de Vénus. De cette élévation, la déesse semble porter ses regards dominateurs sur la terre et les mers. Pour nous, sans ambitionner aucun empire, nous promenions nos yeux sur les deux golfes où les flots viennent expirer en se jouant. Notre vue embrassoit les montagnes du Parnasse et de l'Hélicon, et se reposoit avec délices sur la citadelle d'Athènes et les riches campagnes de Sicyone.

Quantité de bains publics, de sources abondantes, rendent Corinthe un séjour enchanteur. Phanor sur-tout étoit ravi de la beauté des femmes. Les Corinthiens, nés voluptueux, aiment les arts et les plaisirs; ils honorent beaucoup les courtisanes, qu'ils regardent comme les prêtresses de Vénus. Après la retraite de Xercès, ils attribuèrent à leur intercession le salut de la république, qui les fit peindre dans un tableau, comme les Athéniens avoient fait faire les portraits de leurs généraux après la bataille de Marathon. Ces deux peuples sont prévenus pour leur patrie. Les Athéniens prétendent que les dieux se sont disputé l'Attique; et les Corinthiens, que le Soleil et Neptune ont eu la même contestation au sujet de leur pays.

Digitized by Google

On nous invita à la fête de Diane, au port de Cenchrée. Nous étions alors à l'ouverture du printemps. La terre sembloit sourire d'amour et de plaisir. Le jour de la fête paroissoit la fête de la nature. Elle déployoit toutes ses richesses; la verdure naissante, si douce à l'œil, s'étendoit sur les plaines : les arbres se paroient de feuilles et de fleurs. Les flots de la mer, lents et paisibles, venoient, en murmurant, mourir sur le rivage; une foule immense, inspirée par la joie, remplissoit les chemins. Elle se réunit dans le temple d'où la théorie (*a*), avec un grand appareil, se mit en marche. Chacun étoit vêtu au gré de son caprice et de sa dévotion; l'un, chargé d'un baudrier, représentoit un soldat; un autre étoit en chasseur, un épieu à la main, un petit sabre au côté : celui-ci, paré de tous les ornemens du sexe, chaussé de souliers dorés, affectoit la démarche et l'allure d'une femme; celui-là se présentoit en gladiateur, avec des bottines, un bouclier, sa lance et son épée : son voisin marchoit en magistrat, revêtu d'une robe de pourpre, et faisant porter des faisceaux devant lui; un autre, déguisé en philosophe, paroissoit avec un manteau, un bâton, des sandales

(*a*) Procession.

Digitized by Google

et une barbe épaisse ; ceux-ci se masquoient en oiseleurs, en pêcheurs, les uns armés de hameçons, d'autres de roseaux enduits de glu. Mais ce qui excita les plus grands éclats de rire, fut l'arrivée d'un ours apprivoisé, porté dans une chaise ; il étoit suivi d'un singe coiffé d'un bonnet brodé, et vêtu d'une robe à la phrygienne, couleur de safran ; il tenoit à la main une coupe d'or, et représentoit Ganymède. Phanor prétendoit qu'il falloit lui donner des gardes, de peur que Jupiter ne vînt l'enlever. On voyoit encore un âne avec des ailes, accompagné d'un vieillard décrépit. Cependant la déesse protectrice s'avançoit, avec toute sa pompe, au milieu de ce peuple joyeux, si bizarrement masqué : des femmes en habits blancs, couronnées de fleurs, et portant diverses choses dans les mains, précédoient la déesse, et parsemoient de fleurs le chemin où elle devoit passer. Plusieurs d'elles avoient des miroirs attachés à leurs épaules, où Diane pouvoit voir les images de ceux qui la suivoient. Quelques-unes gesticuloient avec des peignes, comme si elles arrangeoient les cheveux de cette divinité. D'autres versoient goutte à goutte, devant ses pas, du baume et des huiles précieuses. Une foule immense, répandue autour

Digitized by Google

de la statue, portoit des torches, des flambeaux de cire, des lampes, et toutes sortes de lumières artificielles. L'air retentissoit des voix et des flûtes des musiciens ; une brillante jeunesse, en habits blancs, chantoit alternativement des vers religieux qui expliquoient le motif de cette fête. Des gardes écartoient le peuple, et ouvroient le chemin aux simulacres des dieux. Après eux venoient les initiés dans les sacrés mystères, vêtus d'une robe de lin d'une blancheur éclatante. Les femmes avoient les cheveux parfumés d'essences et enveloppés d'une gaze ; la tête des hommes étoit rase et luisante. Cette troupe sacrée, portant des sistres d'airain, d'argent et même d'or, faisoit résonner l'air à grand bruit. Suivoient ensuite les principaux ministres de la déesse, couverts aussi de robes de lin fort blanches, qui descendoient jusqu'aux pieds.

Le premier prêtre avoit une lampe d'or faite en forme de gondole ; le second portoit de petits autels nommés *le secours ;* le troisième montroit le caducée de Mercure, avec une palme dont les feuilles étoient d'or ; le quatrième tenoit en l'air une main gauche, symbole de la justice ; il portoit aussi un vase d'or façonné en mamelle, plein d'un lait qu'il répandoit : le

Digitized by Google

cinquième soutenoit un veau d'or, plein de petites branches du même métal.

Les dieux, portés par les hommes, suivoient immédiatement. L'un, orné d'une tête de chien, étoit Anubis; l'autre, qui étoit le messager des dieux, avoit un caducée d'une main, et une palme verte de l'autre. Après lui on voyoit une vache élevée sur ses pieds de derrière, figure de la déesse, mère féconde de toutes choses; un des prêtres la portoit pompeusement sur ses épaules. Une corbeille étoit dans les mains d'un autre; elle renfermoit les secrets et les mystères de la religion. Celui-ci étoit chargé d'une petite urne d'or, ronde par le fond, sur laquelle étoient gravés les hiéroglyphes des Égyptiens. Cette urne représentoit la divinité, et marquoit la sublimité de la religion, dont les mystères doivent être impénétrables.

Après une marche assez longue, accompagnée de vives acclamations et des vœux du peuple, on arriva au bord de la mer, et on y déposa les images des dieux. Le grand-prêtre, par d'augustes prières, consacra à la déesse un navire artistement construit, purifié avec une torche ardente, un œuf et du soufre. On y lisoit, de tout côté, des caractères hiéroglyphes de l'Egypte: les vœux des navigateurs étoient écrits

en grosses lettres sur la voile blanche du vaisseau. On voyoit sur la poupe une oie sculptée, toute brillante d'or. Le vaisseau, parfaitement bien travaillé, étoit de bois de citronnier. Les prêtres, et le peuple à l'envi, apportoient des corbeilles d'aromates et de plusieurs autres objets d'usage aux sacrifices, qu'ils jetoient dans le vaisseau. Ils versèrent aussi dans la mer une composition faite avec du lait et d'autres liquides. Quand le navire fut chargé de ces pieuses offrandes, on détacha l'ancre; et aussitôt un vent doux et propice enfla les voiles du vaisseau, et l'éloigna du rivage. Dès qu'on cessa de le voir, les prêtres reprirent les statues, et toute la théorie retourna au temple dans le même ordre et la même effusion de joie.

A notre arrivée, le grand prêtre, ceux qui portoient les images des dieux, les initiés entrèrent dans le sanctuaire, où l'on remit tous les dieux à leur place. Un des pastophores, monté dans une tribune fort élevée, fit des vœux pour tous les assistans, pour la prospérité de la navigation et de la patrie, et finit en disant que l'on pouvoit se retirer. Le peuple répondit, en souhaitant que cette fête servît au bien et à l'utilité de tout le monde. Chacun s'en retourna joyeusement chez soi, après avoir

Digitized by Google

jeté des rameaux d'olivier, de la verveine et des couronnes de fleurs, devant la statue de la déesse, et lui avoir baisé les pieds.

Phanor, pendant cette longue promenade, s'étoit attaché à deux Corinthiennes, la mère et la fille; celle-ci d'une figure charmante, l'autre de l'âge d'Hécube, lorsqu'elle tomba en partage à Ulysse. Phanor, frappé des charmes de la jeune personne, nommée Timandra, lui prodigua son encens et ses soins. Elle lui répondoit par des regards doux et le sourire le plus aimable. Il offrit à la mère de les accompagner à Corinthe; elle accepta : il étoit enchanté. Mais après la cérémonie, un jeune prêtre aborda Timandra; à sa vue, elle parut s'animer des douces émotions de la joie, ce qui réfroidit un peu l'amour naissant de Phanor. Ce qui l'amusa encore moins, c'est qu'il se vit négligé, abandonné à la mère pour la conversation. Cependant il avoit promis de la suivre à Corinthe. Pour sortir d'embarras, il prétexta un vœu fait à Diane, de se purifier sept fois dans la mer, suivant le rite de Pythagore : il lui dit qu'il alloit s'y plonger, et qu'il la rejoindroit après cette cérémonie. Mais il vint me retrouver, et nous nous embarquâmes aussitôt pour Epidaure.

Digitized by Google

Nous trouvâmes sur notre vaisseau Diagoras, surnommé l'*Athée*, dont la conversation savante et ingénieuse nous rendit la navigation très-agréable; il nous raconta l'événement qui l'avoit jeté dans l'athéisme, car il l'affichoit. « Venor, dit-il, m'avoit dérobé un poëme. Je l'appelai en justice : il osa prêter le grand serment, l'effroi même des scélérats. Nous descendîmes dans les souterrains du temple de Cérès et de Proserpine : après les sacrifices accoutumés, le traitre, revêtu du manteau de Proserpine, une torche ardente à la main, jura que l'ouvrage lui appartenoit, prit les dieux à témoin de son innocence, et prononça des imprécations horribles contre les parjures. Le lendemain il publia le poëme sous son nom, et en recueillit le fruit et la gloire. Jusqu'alors, nous dit-il, j'avois été dévot et superstitieux; mais quand je vis que la foudre de Jupiter dormoit et laissoit ce scélérat impuni, je ne crus plus aux dieux. »

Notre navigation, d'abord heureuse et paisible, fut troublée par la tempête : les vents se déchaînent, des montagnes d'eaux s'élèvent et menacent à chaque instant d'engloutir notre frêle navire. Matelots, officiers, passagers, invoquent à grands cris tous les dieux de la mer,

Digitized by Google

Neptune, Thétis, Nérée. Diagoras, Phanor et moi, couchés à côté l'un de l'autre, attendions notre destinée sans crier après les dieux. Les matelots effrayés se disoient entr'eux qu'ils méritoient bien de périr, puisqu'ils s'étoient embarqués avec un athée. Nous entendîmes ce propos, et vîmes, à la contenance de ces hommes, qu'ils vouloient précipiter Diagoras dans la mer, et nous peut-être avec lui. Diagoras, incapable d'effroi, leur dit, d'un visage calme: — « Ces navires que vous voyez autour de nous, n'essuient-ils pas la même tempête? croyez-vous que je sois aussi dans chacun d'eux? Allez, mes amis, les dieux immortels n'ont point de rancune; il y a dans ces vaisseaux force fripons qu'ils laissent vivre. » Cette présence d'esprit et son courage nous sauvèrent (20).

Arrivés à Epidaure, Diagoras nous donna encore des preuves plaisantes de son irréligion. Nous étions dans un temple de Neptune, dont les murs sont tapissés des tableaux offerts par des personnes échappées du naufrage. « Doutez, après cela, lui dit un des ministres, de la puissance de ce dieu. — Je ne vois pas ici, répondit-il, les tableaux de ceux qui ont péri malgré leurs vœux et leurs prières. » Une autre

Digitized by Google

fois nous voulions apprêter le dîner, mais le bois nous manquoit. Il aperçut une vieille statue de chêne qui représentoit Hercule; il la brisa, en disant: « Il faut que tu fasses aujourd'hui bouillir notre marmite; ce sera le dernier de tes travaux. » Cette saillie nous fit rire, pendant le souper, aux dépens de la divinité d'Hercule.

Dans l'effusion de la joie, animé par le vin, Diagoras nous confia que l'Aréopage d'Athènes avoit mis sa tête à prix, promis un talent à quiconque le tueroit, et deux à celui qui l'emmeneroit vif. Cette confidence nous rendit sa société moins agréable; nous craignîmes d'être enveloppés dans la proscription; et dès que nous pûmes décemment le quitter, nous prîmes congé de lui.

La ville d'Epidaure est consacrée à Esculape; et voici la raison qu'en donnent les habitans. La fille de Phlégyas, un des plus grands héros de son temps, aimée d'Apollon, devint enceinte : pour cacher sa faute à son père, elle alla s'accoucher secrètement auprès d'Epidaure, et exposa son fils sur une montagne. Une chèvre l'allaita, et le chien du troupeau veilla sur lui. Un jour le chévrier, cherchant cette chèvre et son chien, les trouva auprès

Digitized by Google

de cet enfant. Il voulut l'emporter ; mais il le vit si resplendissant de lumière, qu'il crut y reconnoître quelque chose de divin, et par respect il le laissa. Aussitôt la renommée publia qu'il étoit né un enfant miraculeux, qui guérissoit les malades, et ressuscitoit les morts. Au dessus de la porte du temple, on lit cette inscription : *L'entrée de ces lieux n'est permise qu'aux ames pures.* La statue du dieu est d'or et d'ivoire ; il est représenté sur un trône, un chien à ses pieds, tenant d'une main un bâton, appuyant l'autre sur la tête d'un serpent.

Le bois qui touche le temple est entouré de bornes ; dans son enceinte on ne laisse mourir aucun homme, ni accoucher aucune femme, et tout ce qu'on sacrifie au dieu doit y être consumé. Autour du temple on a bâti des maisons pour ceux qui viennent l'implorer, et une grande salle remplie de lits, sur lesquels les consultans passent la nuit, après avoir déposé sur une table des fruits, des gâteaux et d'autres offrandes. Phanor feignit une maladie pour voir ce qui se pratiquoit en pareil cas. Un des ministres lui ordonna d'observer un profond silence, de bien se garder de se livrer au sommeil, et d'être attentif aux songes que le dieu

Digitized by Google

lui enverroit; après quoi il éteignit les lumières et emporta les offrandes.

Le lendemain, Phanor me dit qu'il n'avoit point eu de songes, mais qu'il avoit entendu la voix du prétendu Esculape qui lui ordonnoit, pour sa guérison, d'aller pendant trois mois respirer l'air de Cos, patrie d'Hippocrate. Phanor promit de se bien porter sans faire le voyage; mais une femme de Lesbos m'assura qu'elle avoit vu dans un songe le dieu lui-même qui lui touchoit la poitrine, et que depuis elle n'avoit plus ressenti de douleurs d'estomac.

Les serpens sont consacrés à Esculape; les prêtres en élèvent un dans l'intérieur du temple, qui obéit à leur voix, se replie autour de leur corps, et reçoit la nourriture de leur main. On nous dit qu'il sortoit très-rarement: mais nous fûmes assez heureux pour qu'il daignât se montrer dans les rues d'Epidaure pendant notre séjour. Il s'y promenoit majestueusement; et comme son apparition est de très-bon augure, la joie éclatoit sur tous les visages. On l'invoquoit, on se prosternoit devant lui; bien des gens le prenoient pour le dieu lui-même. Si l'on a dit qu'il n'y a point d'absurdité qui ne soit entré dans la tête de quelque phi-

Digitized by Google

losophe, on peut ajouter qu'il n'y a point de sottise qui n'ait infecté l'esprit humain.

Les Epidauriens célèbrent tous les ans des fêtes magnifiques en l'honneur d'Esculape. On trouve dans le bois un grand nombre de colonnes où sont écrits les noms de ceux que le dieu a guéris, le genre de maladie, et les moyens de leur guérison. Auprès de cette ville est un bois consacré à Diane, où elle est représenté en chasseresse.

Nous continuâmes notre route par terre pour Sparte; l'appétit et la gaieté furent nos fidèles compagnons de voyage. L'enjouement de Phanor étoit inépuisable, quand il n'étoit pas amoureux; mais, dans ses accès d'amour, son caractère se modifioit singulièrement; il se nourrissoit de plaintes et de soupirs : heureusement pour lui et ses amis, ses fièvres amoureuses étoient intermittentes; un regard les allumoit, un jour d'absence les éteignoit. La charmante Théophanie étoit déjà au même rang que l'adorable Théano, c'est-à-dire, que les eaux du Léthé les avoient chassées l'une et l'autre de son cœur. Il me raconta qu'à l'âge de quatorze ans, il s'étoit passionné pour une statue de Vénus : nouveau Pygmalion, il l'ornoit de fleurs, soupiroit à ses pieds, lui

Digitized by Google

adressoit des vers, l'embrassoit souvent ; mais un jour, en la pressant trop vivement dans ses bras, la statue ébranlée tomba sur lui, et faillit à l'écraser, ce qui le guérit de son amour.

Nous arrivâmes très-tard à Hélos, dont les habitans, réduits en esclavage par les Spartiates, ont pris le nom d'*hélotes* ou d'*ilotes*. Nous en partîmes dès le grand matin, car cette ville est l'image de la servitude. Parvenus aux montagnes qui font face à l'Eurotas, nous aperçumes un homme qui luttoit corps à corps avec beaucoup de courage, contre un loup énorme. Nous volâmes à son secours en jetant de grands cris. Le loup épouvanté lâche sa proie et s'enfuit. Je croyois trouver son adversaire pâle, tremblant, épuisé de force ; il étoit au contraire enflammé de colère, vouloit poursuivre l'animal ; mais il étoit déjà loin. Cet homme étoit couvert de sang ; nous l'en avertîmes. « Ce n'est rien, répondit-il froidement ; j'ai deux blessures. » Nous l'engageâmes à se laisser panser. Il voulut bien y consentir. Il nous demanda ensuite où nous allions. « Nous sommes, lui dis-je, des Grecs empressés de connoître Sparte, cette ville célèbre, nommée si justement l'œil de la Grèce. — Nous irons ensemble.

Digitized by Google

ensemble. Je suis Spartiate, je me nomme Démonax ; vous logerez chez moi. Jadis nous ne recevions point d'étrangers : cela n'est plus. » Nous acceptâmes son offre aussi laconiquement qu'il la faisoit.

La Laconie est couverte de montagnes, de collines, dont les routes sont très-escarpées ; mais nous rencontrions parfois des vallées charmantes, dont l'aspect riant nous délassoit de l'ennui et de la fatigue du chemin. En avançant, nous découvrions des cantons fertiles, semés de petits côteaux épars. Démonax nous apprit que ces monticules étoient faits de main d'homme, et qu'ils renfermoient les cendres des principaux chefs de la nation. Nous passâmes l'Eurotas au même gué où l'avoit traversé Epaminondas à la tête de soixante mille hommes. Démonax nous montroit d'un air encore irrité, les ravages dont ce héros avoit marqué son passage jusqu'aux portes de Sparte.

L'Eurotas coule à travers des bosquets de myrte et de laurier; la vallée qu'il parcourt est semée de vignobles, d'allées de platanes, de plants d'oliviers, de jardins et de maisons de plaisance. Le fleuve est couvert de cygnes d'une blancheur éblouissante, et qui s'y promènent pompeusement.

Digitized by Google

En gravissant une montagne, nous vîmes encore que le bonheur habitoit souvent les lieux agrestes et solitaires, et qu'Epicure avoit raison de dire : *Si tu veux être heureux, cache ta vie* (21).

CHAPITRE XIII.

ILS SE REPOSENT CHEZ UNE BONNE FEMME. SES MŒURS, SA VIE. HISTOIRE D'ALCANDRE.

Le soleil étoit à sa plus grande élévation ; la terre brûloit sous nos pieds ; nous nous traînions accablés de soif et de chaleur. Démonax seul marchoit d'un pas infatigable. Nous trouvâmes sur notre chemin une femme âgée qui, assise au pied d'un arbre, gardoit quelques chèvres. Elle nous invita à venir nous reposer dans sa demeure, et à boire du lait de ses chèvres. Ce fut avec un air si affectueux et si pressant, que nous acceptâmes. Elle nous montra sa maison, ou plutôt sa chaumière, et nous la suivîmes.

Sa petite habitation, bâtie sur la pente d'une colline, consistoit en une étable pour ses chèvres et ses poules, et en deux chambres ; vis-

Digitized by Google

à-vis, deux vieux figuiers lui donnoient de l'ombre et du fruit. Ses figues, des légumes, ses chèvres, quelques ruches, c'étoient-là ses richesses et son empire. Cette nouvelle Baucis se hâta, s'agita pour nous servir sa collation; du fromage, un vase de lait et du miel. La table de pierre étoit sous l'un des figuiers. Elle nous dit qu'elle avoit donné à déjeûner, sur cette même pierre, au roi Agésilas. — « Comment! s'écria Démonax ; il y a soixante-seize ans qu'il est mort! — J'ignore l'époque de sa mort; mais je suis assurée de l'avoir vu ici il y a bien long-temps. Je l'ai encore très-présent à ma mémoire ; il étoit petit, boiteux; il n'avoit pas l'air d'un roi ; mais lorsqu'il parloit, on reconnoissoit un grand homme, un digne Spartiate. — Dans quelle année a-t-il passé ici? lui demanda Démonax. — Je ne m'en souviens pas ; mais vous trouverez cette date gravée sur la pierre où vous êtes assis. » Démonax lut, et vit qu'il y avoit quatre-vingt-six ans. Je demandai à Théodora, ainsi se nommoit cette bonne femme, l'âge qu'elle avoit alors. « C'étoit un an après mon mariage, vers ma vingt-unième année. — Vous avez donc, m'écriai-je, cent sept ans? — Je ne sais ; mais il y a bien du temps que je suis sur la terre. »

2935608

Nous admirâmes cette longue existence. Nous lui donnions au plus quatre-vingts ans. Elle jouissoit de tous ses sens, marchoit d'un pas ferme; son dos étoit à peine courbé. Elle excita ma curiosité : je lui fis plusieurs questions. — « Etes-vous seule dans cette solitude? —J'y suis avec mes chèvres et mon chien. J'ai ma petite-fille mariée à deux stades d'ici, qui vient prendre mes fromages et mon miel pour les porter à la ville. — Depuis quand habitez-vous cet asile ? — Depuis quatre-vingts ans; et je n'en suis sortie qu'une fois pour aller à Sparte. — De quoi vous nourrissez-vous ? — Du lait de mes chèvres et du miel de mes ruches. Du superflu je fais des économies, qui me servent à régaler mes arrière-petits-enfans.— Etes-vous contente, ne desirez-vous rien? — Je desire que cela dure long-temps. Au surplus, je sais qu'il faut mourir; je suis résignée, et ce sera quand Jupiter voudra. On dit qu'il y a beaucoup de maux et de chagrins sur la terre; pourquoi cela? Jupiter est bien le maître de nous rendre tous heureux. Quant à moi, je ne dois pas me plaindre; je n'ai jamais été malade, et je n'ai essuyé qu'un seul chagrin : ce fut quand mon brave mari fut tué. Hélas ! j'étois jeune encore ! mais comme il mourut

Digitized by Google

pour la patrie, j'en fus moins affligée. » Démonax lui demanda à quelle bataille il avoit été tué? — « Au siège d'une grande ville, ennemie de Sparte; j'ai oublié son nom, mais le général se nommoit Lysander. » C'étoit au siège d'Athènes que faisoit Lysander, homme habile, mais dangereux par son ambition et ses principes; il disoit qu'on amuse les enfans avec des hochets, et les hommes avec des paroles; que la vérité vaut mieux que le mensonge, mais qu'il falloit employer l'une et l'autre, selon l'occasion. — « Vous n'avez pas, dis-je à cette femme, entendu parler de la guerre des Titans, du déluge de Deucalion et Pyrrha, du siège de Troie, d'Agamemnon, d'Achille, d'Hector? — Non : étoient-ce des bergers, des musiciens, des prêtres? — Que pensez-vous de votre ame; la croyez vous immortelle? croyez-vous qu'elle périsse avec votre corps? — Je n'ai jamais songé à cela. Hélas! le mois dernier je vis mourir une de mes chèvres que j'aimois beaucoup; je lui parlai longtemps, elle ne me répondit jamais, elle qui m'entendoit si bien; c'est une preuve qu'elle étoit tout-à-fait morte. — Mais vous savez qu'après notre mort nous descendons au Tartare, ou nous allons aux Champs-Elysées, suivant

nos vertus ou nos vices? — On me l'a dit souvent dans ma jeunesse. Mais je respecte les dieux, je ne fais de mal à personne; au contraire, je donne du lait de mes chèvres à tous ceux qui passent ici : de quoi aurois-je peur? — Seriez-vous bien aise de recommencer votre vie pour vivre comme vous avez vécu jusqu'à présent, et passer par les mêmes épreuves? — Sans doute, je le voudrois. » — Voilà peut-être, dis-je, le seul être raisonnable qui consentît à cette proposition. Nous tenons à la vie par l'espérance du mieux; mais trop d'épines et de maux l'assiègent pour desirer de renaître, à condition de passer par les mêmes situations.

En me promenant autour de la maison, j'aperçus les ruines d'un grand édifice, des pierres, des marbres rongés par le temps, des tronçons de colonnes, des débris d'entablemens, de corniches. Je rejoignis Théodora, et lui demandai l'explication de ces ruines antiques, qui annonçoient le règne du luxe et de l'opulence. — « Oui, me dit-elle, cette cabane, aujourd'hui si chétive, étoit jadis un palais habité par un riche. Souvent, dans ma jeunesse, j'ai ouï conter cette histoire; mais à mon âge les souvenirs se perdent. » Démonax nous dit alors

Digitized by Google

que tous les Spartiates savoient cette anecdote et qu'il alloit nous la conter.

« Quand notre grand législateur Lycurgue voulut réformer le gouvernement, établir l'égalité des fortunes, les riches lui opposèrent une faction redoutable. Alcandre, homme opulent et très-ambitieux, se montra à leur tête, ameuta une partie du peuple contre Lycurgue, le poursuivit un bâton à la main, l'en frappa, et lui creva un œil. Le malheur d'un si grand homme ranima son parti; le peuple même sentit sa faute, et, emporté par un mouvement contraire, il se jeta sur Alcandre, et l'alloit déchirer, si Lycurgue lui-même, encore saignant de sa blessure, ne l'eût arraché, à force de prières, des mains de ce peuple irrité.

» L'orgueilleux Alcandre ne put soutenir le séjour d'une ville d'où étoient exilés le luxe et les plaisirs, où le moindre citoyen marchoit son égal, où le poids de la reconnoissance fatiguoit son ame : il se retira dans cette maison, dernier asile du faste et de l'opulence, avec sa femme et un fils unique de trois ans. Sa femme, belle et sensible, employa les conseils de la raison, les touchantes prières, le charme de l'amitié, pour dissiper ses chagrins et animer sa solitude.

Digitized by Google

» Mais, ni ses tendres caresses, ni le sourire et les grâces de son enfant, ni la vue de la campagne, sa douce tranquillité, ne purent adoucir et consoler cette ame exaspérée et hautaine. Le malheureux ! qui ne savoit pas vivre au sein des champs, avec la nature et une si douce société ! L'ennui le consumoit ; sa haine contre sa patrie s'allumoit de plus en plus. Enfin, ayant appris que Lycurgue avoit publié une loi agraire, et divisé la Laconie en trente mille parts pour les habitans, et en neuf mille plus près de la ville pour les vrais Spartiates, il ne put soutenir cet affront. Agité des furies, une nuit il se lève ; sa femme, éveillée, lui demande avec crainte et sensibilité : « Où vas-tu, mon ami ? pourquoi me quitter ? Si tu as des peines, des ennuis, dépose-les dans mon sein ; je les partagerai, je te chercherai des consolations. » Alcandre lui répond sèchement : « Cessez vos inquiétudes ; je n'ai d'autre chagrin que celui de ne pouvoir dormir, et je vais respirer le frais. » Il entra dans un cabinet voisin, enleva son fils qui dormoit auprès de sa nourrice, écrivit un billet qu'il remit à un esclave, en lui ordonnant de ne le donner à sa femme qu'à son lever. Regardez à gauche, continua Démonax, ce rocher si haut, si es-

Digitized by Google

carpé ; Alcandre grimpe au sommet, de là se précipite avec son enfant, tombe sur lui, l'écrase et se brise lui-même.

» Sa femme, au point du jour, ne le voyant point revenir, se lève. L'esclave lui donne la lettre. Elle l'ouvre, palpitante de frayeur, et lit : « Je n'existe plus ; la vie m'étoit odieuse, je l'ai quittée. Puisse mon ingrate patrie périr de même ! Je la hais trop pour lui laisser mon enfant qui, né pour la fortune et les honneurs, est descendu au rang du dernier Spartiate. Adieu, consolez-vous. J'étois à plaindre, je ne le suis plus. » A cette lecture, elle court, égarée, frénétique de douleur, chercher les restes de son fils et de son époux ; peut être se flattoit-elle encore de leur sauver la vie. Elle arrive au pied du rocher. Quel affreux tableau ! Alcandre, la tête entr'ouverte, respiroit encore, mais sans connoissance ; et son fils, à son côté, n'avoit plus de forme. L'infortunée regarde d'un œil fixe ; son cœur se serre, son sang se glace ; elle ne peut parler. Enfin, un soupir sort du fond de son ame, et ce fut le dernier : elle tomba morte sur son enfant.

» Dès que cette nouvelle fut parvenue à Sparte, le sénat ordonna la démolition de cette maison, monument mémorable d'orgueil et de démence. »

Digitized by Google

Après ce récit, nous prîmes congé de cette digne Baucis ; nous l'embrassâmes en lui souhaitant la longue jouissance d'une vie si pure et si heureuse.

Nous nous entretînmes, pendant la route, du caractère et de la situation de cette femme, qui, vertueuse par instinct et par sentiment, croyant aux dieux par préjugé, insouciante sur l'avenir, sans regret sur le passé, bornant ses jouissances à quelques besoins simples et naturels, ses études, ses connoissances au soin de ses chèvres, et son ambition à leur prospérité; ignorée de l'univers entier, et l'ignorant de même, étoit peut-être l'individu le plus fortuné de la terre. Elle avoit suivi machinalement les maximes et la philosophie de nos sages.

« Vous admirez le bonheur de cette bonne femme ? dis-je à Phanor. — Sans doute. — Eh bien, voudriez-vous avoir la même existence; vivre solitaire, inconnu, dans l'ignorance et dans la pauvreté; enfin, être heureux au même prix ? — Je ne sais ; je crois que je n'accepterois pas à pareilles conditions. — La raison ? — Je l'ignore. — Je m'en doute, c'est par amour-propre. Vous vous croiriez humilié, dégradé d'être pauvre et sans esprit. Cependant

la première science de l'homme, la plus essentielle, est celle du bonheur. Il ne s'agit pas dans ce monde, pour un instant de vie, d'être éloquent orateur, habile poète, grand capitaine; il s'agit d'être heureux. — Je suis de votre avis : mais, malgré la voix de la raison, nul homme d'esprit ne voudroit peut-être de la félicité de cette bonne femme. »

Démonax nous interrompit pour nous montrer la ville de Sparte. Nous la saluâmes de loin : elle est au fond de la vallée. Comme nous admirions sa position : « Elle ne cède en rien, nous dit-il, à aucune ville du Péloponèse pour les agrémens des environs. Nous avons le temps de les parcourir. Je vous servirai de mystagogue. » Il nous conduisit dans un dédale de bosquets et de jardins : emblêmes, devises, statues, tout n'y parloit que d'événemens mythologiques, relatifs aux aventures de Castor et Pollux, d'Hyacinthe, de Léda, et sur-tout d'Hélène, dont le nom étoit écrit sur la plupart des platanes. On y lisoit ces mots : *Révérez-moi, car je suis l'arbre d'Hélène.* « C'est dans ces lieux charmans, nous dit Démonax, que les filles de Sparte viennent chanter si souvent le fameux cantique que Sapho composa à l'âge de quinze ans, et qui com-

Digitized by Google

mence de la sorte : *Virginité, où fuyez-vous après m'avoir quittée ?*

De jardin en jardin nous arrivâmes à la ville : nous ne vîmes, en entrant, ni murs ni barrières. Je demandai à Démonax quel rempart la protégeoit ? « Nos bras. » Nous étions fatigués : le crépuscule s'éteignoit, et nous allâmes loger chez notre conducteur.

CHAPITRE XIV.

DESCRIPTION DE LA VILLE DE SPARTE. HABILLEMENS, MŒURS, GYMNASE, REPAS PUBLIC. VOL FAIT A PHANOR.

Le lendemain, nous parcourûmes la ville, conduits par notre hôte (22).

La forme de la ville est ronde, et son terrain inégal est coupé par des collines : elle a quarante-huit stades de circuit, grandeur bien différente de celle d'Athènes, qui en a près de cent. Sparte, à cette époque, ne contenoit que huit mille hommes en état de porter les armes. Elle est sous la protection de Junon, ainsi que Samos, Argos et Mycène. Crète est sous celle de Jupiter et de Diane. Chypre et Paphos sont

Digitized by Google

consacrés à Vénus. Bacchus est le dieu tutélaire de Naxos; Vulcain, de Lemnos. Delphes et Rhodes sont protégés par Apollon.

Nous fûmes étonnés de ne trouver qu'un assemblage de maisons petites et basses. Arrivés à la place publique : « C'est ici, nous dit Démonax, que se tient le sénat des vieillards au nombre de vingt-huit, et de nos cinq éphores. »

De là nous nous rendîmes au plus bel édifice de la ville, le Portique des Perses, ainsi nommé parce qu'il a été bâti de leurs dépouilles. Nous y vîmes quantité de statues de marbre blanc, posées sur des colonnes. « Ces statues, nous dit notre hôte, représentent tous les chefs de l'armée barbare. Voilà celle de Mardonius, qui perdit la bataille de Marathon et de Platée. Ici est celle de la reine Artémise, qui combattit pour Xercès avec tant de valeur à Salamine. »

Nous parcourûmes ensuite plusieurs temples consacrés à la Terre, à Jupiter, à Minerve, Neptune, Junon et Apollon. Nous vîmes une grande statue; Démonax nous apprit qu'elle représentoit le peuple de Sparte. Un peu plus loin étoit le temple des Parques, auprès duquel on voyoit le tombeau d'Oreste.

En sortant de la place, nous prîmes par la

Digitized by Google

rue des Barrières, ainsi nommée parce qu'Icarius, père de Pénélope, voulant la marier, la proposa pour prix à celui de ses amans qui surpasseroit les autres à la course qui se fit dans cette rue. Ulysse fut le vainqueur.

Nous aperçûmes un vieux temple au haut d'une petite colline. « Il est dédié à Vénus, dit notre guide: sa forme est singulière; à proprement parler, ce sont deux temples l'un sur l'autre. Dans celui d'en bas, on vient révérer Morpho (*a*) ou Vénus, déesse de la beauté; mais dans le temple supérieur, on adresse ses vœux à Vénus voilée et enchaînée; image de la fidélité que les femmes doivent à leurs maris. »

Démonax nous mena au Dromos, lieu destiné à la course des jeunes gens. Il renferme deux gymnases. A quelques pas du Dromos, on voit une vieille statue d'Hercule, aux pieds de laquelle les jeunes Spartiates viennent offrir des sacrifices, lorsqu'ils sortent de l'adolescence pour entrer dans la classe des hommes.

Au dehors du Dromos, et près de la statue, il nous montra une vieille maison qui avoit appartenu à Ménélas, mari trop malheureux de la belle Hélène. Sparte n'avoit pas de citadelle,

(*a*) Morpho signifie *forme*, c'est-à-dire, *belle par excellence.*

Digitized by Google

comme la Cadmée de Thèbes, ou Larissa à Argos; c'étoit la plus haute des collines qui en servoit.

Les jeunes gens que nous rencontrions dans nos courses, avoient une longue barbe, les cheveux flottans dans toute leur longueur, divisés en deux ou trois tresses qui tomboient sur leurs épaules; des moustaches fort touffues descendoient jusque sur leur poitrine : au lieu du long manteau des Athéniens, ils couvrent leur tunique d'une casaque fort courte, rouge en temps de guerre, mais toujours très-mal-propre et déchirée. Un philosophe la nommoit le manteau de l'orgueil. Pour souliers, ils ont des sandales (autrefois une loi de Lycurgue les obligeoit d'aller nu-pieds), et pour coiffure, un bonnet façonné en cône. Ils marchent en silence, les yeux baissés, les mains cachées sous leur manteau; d'autres tiennent un bâton recourbé par le bout. Nous vîmes passer des enfans sans bas et sans souliers. — « Quel contraste, dis-je à Phanor, entre l'élégance et le faste de la jeunesse d'Athènes, sur-tout de votre prêtre bapte, et la rusticité des Spartiates ! — Mais aussi j'ai vigoureusement secoué ce coquin de bapte, et il ne seroit pas aisé d'en faire autant à ces grands garçons. » Dans ce moment trois jeunes filles,

Digitized by Google

marchant d'un pas agile et ferme, brillantes de santé, d'une haute stature et faites à peindre, passèrent auprès de nous : elles avoient pour coiffure de vastes chapeaux tissus des joncs de l'Eurotas; leur vêtement, très-court, laissoit voir leurs jambes qui sont fort belles. Je dis à Démonax : « Voilà trois superbes femmes. — Elles ne s'en doutent pas. — Mais bien moi, » s'écria Phanor. Notre hôte ajouta : « Les Athéniennes sont très-jalouses des Lacédémoniennes et se croient plus belles, parce qu'elles ont l'art de dérober leurs défauts sous l'élégance de leur parure (23). » Je lui dis que les vêtemens des Athéniennes étoient plus décens. « Nos filles, répliqua-t-il, sont voilées par la pudeur; leur vertu leur sert de vêtement. A l'égard des femmes, elles sont habillées avec la plus grande décence; mais sous ces habits, nos jeunes personnes seroient gênées : il faut qu'elles apprennent à danser, à lutter, à courir dans le stade, à lancer le disque ou le javelot. On les habitue à tous ces exercices, pour fortifier leurs fibres, développer leur corps, et les mettre en état de donner à la patrie des enfans sains et robustes. Nous avons même des fêtes solennelles où nos jeunes filles dansent toutes nues. — Peut-on, demanda Phanor, assister à leurs exercices?

Digitized by Google

exercices? — Oui, si vous êtes mariés. » J'allois dire non; mais Phanor me prévint, et assura que nous l'étions. — « En ce cas, je vous menerai demain à leur Gymnase. »

Démonax nous tint parole, et nous conduisit de grand matin au Plataniste, qui est une plaine sur les bords de l'Eurotas, ombragée de superbes platanes, et entourée de l'Euripe. — « C'est dans les prairies du Platanon, dit notre guide, qu'on cueillit autrefois les fleurs pour la guirlande dont la belle Hélène fut couronnée le jour de ses noces. La jeunesse s'y assemble pour ses exercices. On y arrive par deux avenues : au commencement de l'une est la statue d'Hercule ou de la Force, maîtresse de tout; à l'entrée de l'autre, est celle de Lycurgue ou de la Loi, qui enchaîne les hommes. »

On nous fit asseoir sur des gradins de pierre. On donne le signal : nous voyons entrer dans le stade quarante jeunes filles d'une taille avantageuse et svelte, dont la tunique, ouverte des deux côtés, ne passoit pas le genou. Leurs jambes, leurs bras étoient nus; une couronne de laurier retenoit leurs cheveux sur leurs têtes. Elles s'avancèrent au milieu du stade, se séparèrent ensuite en deux bandes. Au second signal, les deux troupes s'approchent fièrement

Digitized by Google

l'une contre l'autre, s'arrêtent ; puis tout-à-coup chaque athlète s'élance sur son adversaire : elles se saisissent, s'entrelacent les bras, les jambes, s'ébranlent tour-à-tour ; on les voyoit se presser, reculer, avancer, chanceler, se remettre : la légère et courte tunique, à chaque mouvement, s'ouvroit, voltigeoit et laissoit à découvert les charmes les plus attrayans. Phanor, attentif, immobile, attachoit ses regards sur les deux plus vigoureuses et les deux plus belles combattantes. — « Que d'attraits ! me disoit-il tout bas ; quelles formes charmantes ! que ces hommes sont froids ! quels automates ! Regardez-les, quelle apathie ! — Vous n'êtes pas si calme ? — Non, par Vénus ! je suis tout en feu, je n'en puis plus. — Tâchez cependant de calmer ces vives émotions ; imitez-moi. » Un moment après, il me tira par le bras, en s'écriant : — « Regardez : quel tableau ravissant, délicieux ! ô mon ami ! les belles formes ! » Je regarde, je vois étendues sur l'arène les deux jeunes combattantes que nous avions observées jusqu'alors : elles étoient l'une sur l'autre ; celle qui avoit le dessus étaloit à nos yeux des charmes aussi piquans que ceux de Vénus, lorsqu'elle sortit du sein des eaux. « Ah ! disoit Phanor en trépignant,

Digitized by Google

que je voudrois bien être en troisième dans cette lutte ! que de beautés ! » Je le priai de se taire ; on commençoit à nous observer. Nous baissâmes aussi-tôt les yeux et reprîmes notre gravité. Ce fut la belle Aspasie, celle qui nous offroit des contours si bien dessinés, qui remporta le prix : elle méritoit celui de la beauté. Je remarquai, pendant cet exercice, que ces jeunes filles attaquoient les jeunes gens par des railleries, souvent par des épigrammes. D'autres donnoient des éloges à ceux qui leur plaisoient, récitoient des chansons en leur honneur ; ce qui enflammoit leur courage, et excitoit la jalousie de leurs camarades.

Après la lutte, ces jeunes filles se préparèrent pour la course à pied. Vingt d'entr'elles se rangèrent sur la même ligne que formoit une corde tendue. Des instrumens de musique donnent le signal; la corde tombe, et nos héroïnes se précipitent dans la lice; la poussière s'élève ; elles volent. Phanor, ravi, extasié, suivoit des yeux la légère Aspasie; il fait des vœux ardens pour elle : ses vœux sont exaucés. Déjà elle devance ses rivales : aussi légère qu'Atalante, ses pieds laissent à peine leur empreinte sur le sable ; elle s'élance, atteint le but la première, et de bruyans applaudis-

semens célèbrent sa victoire. Un des éphores s'avance, lui met sur la tête une couronne d'olivier sauvage. Nous vîmes alors les joues fraîches de cette belle Aspasie se colorer du plus vif incarnat, la plus belle des couleurs, quand c'est la pudeur qui la fait naître.

Ces jeux gymniques troublèrent la tête de Phanor : il en perdit le sommeil ; il eut toute la nuit devant les yeux la taille, la légèreté, les appas de la superbe Aspasie ; il m'avoua qu'il l'aimoit déjà éperdûment. Je lui rappelai alors la belle Théano d'Athènes, la charmante Théophanie de Milet. — « Oh ! s'écria-t-il, Théophanie et Théano n'ont pas les belles formes de cette Spartiate ! » Quelques jours après, Démonax obtint la permission de dîner avec nous, et de nous mener ensuite à un des repas publics, nommés *phidities*. « Rois, éphores, citoyens, nous dit-il, mangent en communauté. Chacun apporte, par mois, un boisseau de farine, dix-huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres et demie de figues, et quelque peu de monnoie de fer, pour acheter de la viande : cette portion est une partie de notre revenu. » Les repas se font dans de grandes salles, où sont dressées des tables de quinze couverts. A l'entrée de la

Digitized by Google

salle, nous trouvâmes un Spartiate : c'étoit le plus âgé ; il avertissoit les convives que rien de ce qu'ils alloient entendre ne devoit sortir par là, en désignant la porte.

Les convives d'une table ne se mêlent point avec ceux d'une autre ; on n'y peut être admis que de leur consentement ; le refus d'un seul suffit pour donner l'exclusion (24). Nous vîmes entrer un jeune homme boiteux; j'en fus étonné. Démonax me dit : « Il est seul, dans le pays, ainsi conformé; il a été blessé dans un combat; et sa mère, pour le consoler, lui dit : « Mon fils, tu ne peux faire un pas sans te ressouvenir de ta valeur. » A ces repas, les Spartiates, contre l'usage des autres peuples, sont assis sur des bancs de bois ; on leur sert du brouet noir (25), du porc bouilli, coupé en portions égales. Phanor me dit tout bas : « Voilà un méchant dîner. — Mais il est assaisonné par l'appétit ; voyez comme les morceaux se succèdent. » Nous demandâmes à Démonax si c'étoit leur nourriture ordinaire. — « Oui : cependant on nous donne parfois du gibier et du poisson (26). » Au défaut de la bonne chère, le banquet étoit animé par la plaisanterie et la gaîté. Comme j'en félicitois Démonax, il me montra, au milieu de la salle, une statue con-

Digitized by Google

sacrée au dieu du Rire : « Lycurgue l'a placée ici, pour faire aux convives un précepte de l'enjouement. »

Je lui demandai si les Spartiates ne pouvoient jamais manger chez eux ? — « Dans deux occasions ; lorsqu'ils reviennent de la chasse trop tard, et quand ils sacrifient aux dieux dans leurs maisons : alors ils peuvent envoyer aux convives de leur table une pièce de gibier de leur chasse, ou les prémices de leurs sacrifices. Le roi Agis, arrivant victorieux de l'armée, envoya demander sa portion pour souper chez lui avec sa femme : les polémarques la lui refusèrent. Agis, piqué, ne fit point, le lendemain, le sacrifice accoutumé à l'issue d'une guerre heureuse : les polémarques le condamnèrent à l'amende. » Dans ce moment, on introduisit deux Ilotes : on leur apporta de grandes coupes de vin ; lorsqu'ils en eurent bu une certaine quantité, ils repoussèrent les coupes ; mais les anciens de la table les forcèrent à boire. Leur projet étoit de les enivrer, et ils y réussirent. Lorsque ces malheureux furent échauffés des vapeurs de la boisson, que leurs pieds chanceloient, que l'absurdité et l'extravagance de leurs propos annonçoient le trouble de leur raison, on les promena autour de la salle. On

Digitized by Google

leur ordonna de chanter des scholies obscènes ; on leur défendoit d'en dire d'autres : ensuite on les fit danser, et prendre, en dansant, des attitudes indécentes. Ce spectacle, loin de nous amuser, excitoit notre commisération. J'en parlai à Démonax. « Nous donnons, me dit-il, de temps en temps, cette représentation à nos jeunes gens, pour leur montrer la laideur et les tristes suites de l'ivresse. — Par Bacchus ! s'écria Phanor, buvez, enivrez-vous, vous en serez plus compâtissans ! »

De jeunes élèves assistoient debout comme simples spectateurs. — « Ils viennent prendre leçon, nous dit Démonax, de plaisanterie et de sagesse. » Pendant qu'il parloit ainsi, Phanor aperçut l'un d'eux qui déroboit subtilement des fruits qu'il mettoit dans son sein. — « Voyez, me dit-il, comme ce petit fripon profite des exemples de sagesse. — Taisez-vous ; il ne faut pas le déshonorer et le perdre. » Il s'aperçoit alors qu'on lui avoit volé dans la poche deux excellentes perdrix qu'il avoit achetées pour notre souper ; car il n'aimoit ni le brouet noir, ni le porc bouilli. Peude jours auparavant, on lui avoit escamoté, au Gymnase, un levraut qu'il avoit tué à la chasse, et qu'il portoit sous son manteau. Dans le premier

Digitized by Google

mouvement de dépit que lui causa la perte de ses perdrix, il s'en plaignit à Démonax, disant qu'il ne concevoit pas que, dans une assemblée de gens aussi graves, aussi sages, il fallût garder ses poches et se méfier de ses voisins. Démonax, à ce propos, éclata de rire, en s'écriant qu'il embrasseroit de bon cœur l'auteur du vol des perdrix; qu'il gageroit que c'étoit le même qui lui avoit si adroitement enlevé le levraut. — « Vous le connoissez donc? répliqua Phanor. — Beaucoup. N'avez-vous pas vu ce grand jeune homme qui s'est placé entre vous et moi? c'est mon ami, garçon leste, adroit: il a régalé sa maîtresse de votre levraut, et vos perdrix, probablement, auront le même sort. — Et vous regardez cela comme une gentillesse? Par Junon! je vous plains d'avoir un tel ami. — Comment donc? j'en fais gloire: c'est un brave et digne Spartiate, estimé de tout le monde. Vous ignorez peut-être que ces sortes de larcins sont autorisés par une loi de Lycurgue, et qu'il est permis à nos jeunes gens, soit à la ville, soit dans la campagne, lorsqu'ils vont à la chasse, d'enlever tout ce qui peut leur convenir? Nous sommes donc ici au milieu d'un bois? Par Hercule! je prendrai ma revanche, et je volerai aussi! — Je vous conseille

de dérober avec subtilité ; car, lorsqu'on vous prend sur le fait, on punit la mal-adresse — Au surplus, que peut-on vous voler? des écuelles de bois, des sandales, quelques oboles de fer. — Vous ne devez pas être surpris du principe de cette loi ; cela forme les jeunes gens. — A la maraude, au brigandage. — Point du tout ; à la vigilance et aux ruses de guerre. — « Mon ami, me dit Phanor, lorsque nous fûmes seuls, cette superbe Sparte est un triste pays ; on y fait très-mauvaise chère, on est fort mal logé, on nous vole tout vifs ; l'ennui, le désœuvrement l'habitent : les arts, les sciences en sont exilés ; leur idiome est aussi âpre, aussi dur que leurs mœurs. Ces grands badauds se promènent tout le jour sur la place, sans penser à rien, ou plutôt ne s'occupant que de projets de domination et de guerre. Il n'y a que les belles formes des jeunes filles qui méritent l'attention des voyageurs : mais je n'aime point à être dupe ; et si je puis me venger de ce grand ami de Démonax, qui mange mon gibier, je n'en laisserai pas échapper l'occasion. »

Digitized by Google

CHAPITRE XV.

ACCIDENT DANS LE TEMPLE DE DIANE. EXERCICES DES JEUNES GENS. ACCOUCHEMENT. FAMEUX SAUTS. ANECDOTES.

Un évènement désastreux où nous faillîmes à périr accrut la mauvaise humeur de Phanor. Un jour de grande solennité, nous étions dans le temple de Diane; tout-à-coup le feu y éclate, se propage, et l'on voit trois femmes qui, la torche à la main, attisent l'incendie. Le peuple épouvanté se précipite en foule vers la porte: on crie, on se presse, on s'étouffe. Les cris des enfans, les clameurs des femmes augmentent le désordre et la terreur. On me sépare de Phanor, on m'entraîne; je me trouve sur le parvis, froissé, moulu, déchiré. Cependant les éphores donnent des ordres. On arrête les trois Euménides qui, toujours furieuses, portoient le feu d'un bout du temple à l'autre. Je rejoignis Phanor qui, plus maltraité que moi, maudissoit la fête et le pays. Cependant on arrête l'activité des flammes, et l'on amène sur la place les trois incendiaires. C'étoit une mère et ses

Digitized by Google

deux filles : celles-ci paroissoient charmantes, malgré le désordre de leur habillement et de leur coiffure.

La mère, nommée Démocrita, les yeux pleins d'audace, exhortoit ses deux filles à la constance, au mépris des supplices. Un des éphores lui ayant reproché son crime : — « Non, s'écria-t-elle, je venge Alcipe, mon époux, et le père de mes filles ! Vous l'avez exilé sans aucun motif; vous nous avez défendu de le suivre; nous avons été condamnées à la honte, à la misère; je me venge de votre injustice et de votre barbarie : mon seul regret est de ne pouvoir tous vous écraser sous les voûtes du temple. Allez, barbares, je n'ai pas le cœur assez bas pour vous demander la vie. » A ces mots, elle s'arme d'un poignard; ses filles l'imitent; et toutes les trois se frappent aux yeux de l'assemblée immobile d'étonnement. Elles tombèrent inondées de sang, dans les bras les unes des autres. Démocrita, en expirant, évoqua Némésis, Até (27); elle voua sa patrie à Pluton, aux Furies, aux Dieux punisseurs, s'il en existoit. Cette scène d'horreur jeta la consternation dans la ville. On admira cependant la fermeté, l'énergie de ces trois femmes.

Démonax nous avoit annoncé un combat au

Digitized by Google

Plataniste, entre les jeunes gens. « Hier, dit-il, séparés en deux troupes, ils sacrifièrent au dieu Mars un petit chien, comme l'animal domestique le plus courageux ; ensuite, ils firent combattre deux sangliers apprivoisés, l'un contre l'autre. Chaque troupe s'intéresse pour le sien. Dans la nuit, ils ont tiré au sort pour savoir par quel pont chaque troupe entreroit au Plataniste. Il est midi, c'est l'heure du combat : allons le voir. » Nous arrivâmes au moment du signal. Aussitôt les deux partis s'élancent l'un sur l'autre ; ils se battent à coups de poings, de pieds ; tantôt corps à corps, tantôt par pelotons ; ils se mordent de toute leur force : chaque troupe fait tous ses efforts pour faire reculer l'autre, et la précipiter dans l'Euripe. Dans cette mêlée, un jeune homme d'une figure pleine de douceur et d'intérêt, en succombant sous son vainqueur, se cassa la cuisse : cet accident ne produisit aucune sensation. On emporta le blessé, et les jeux continuèrent. Phanor, indigné de ce calme féroce, me dit : « Sortons, ces gens-là sont plus sauvages que les Thraces : d'ailleurs, ce spectacle n'est pas aussi agréable que celui des jeunes filles ; je n'y vois point les belles formes d'Aspasie. Mon cher ami, je n'en dors pas ;

Digitized by Google

je les ai toujours devant les yeux. Ce matin elle passoit en jupe courte avec son chapeau de jonc. Dieux ! qu'elle étoit belle ! je l'ai suivie. Je cherchois à lui parler, mais je crois qu'elle a prévu mon dessein ; elle m'a échappé avec la légéreté d'une biche. Par Pollux ! je l'épouserois volontiers. — On ne vous l'accorderoit pas ; vous n'avez pas l'honneur d'être Spartiate, et de plus, vous ne pouvez épouser toutes celles que vous aimez. — Vous avez raison. »

Le lendemain, nous allâmes visiter le logement des enfans. Ils sont dans des dortoirs, couchés sur des lits de roseaux, que l'on couvre, pendant l'hiver, d'une espèce de duvet que produit le chardon. Démonax nous apprit qu'à l'âge de sept ans, ils quittoient la maison paternelle pour entrer dans ces casernes ; qu'à cinq ans, ils commençoient à apprendre la pyrrhique ou la danse militaire. — « A Athènes, lui dis-je, les enfens de sept ans commencent à lire Homère. »

La femme de Démonax approchoit du terme de sa grossesse : c'étoit une Spartiate altière, impérieuse. Un jour son mari lui demanda avec instance la grâce d'un Ilote qu'elle vouloit châtier : elle refusa avec hauteur. Un peu surpris

Digitized by Google

de ce ton, je lui dis que les femmes de Sparte étoient les seules qui commandassent aux hommes : « Aussi, répondit-elle, nous sommes les seules qui fassions des hommes. »

Enfin Démonax, ivre de joie, vint nous annoncer, au milieu de la nuit, que sa femme avoit les douleurs de l'enfantement, et nous inviter à voir les cérémonies d'usage. On mit l'accouchée sur un bouclier; on lui donna un javelot. Dès que l'enfant fut né, comme il étoit mâle, les parens le placèrent sur le bouclier, en criant : *Ou sur lui, ou avec lui* (28). Au jour, le père radieux le porta au Leschez (*a*), où huit des plus anciens de sa tribu s'étoient rendus pour vérifier sa complexion. La nourrice mit du vin dans un baquet, y plongea son nourrisson, lui lava le corps, et le laissa quelque temps dans ce bain (29). Elle le présenta ensuite aux vieillards. Cette immersion dangereuse avoit fatigué cet être naissant : il se trouva mal, eut des convulsions. D'après cet examen, les juges déclarèrent qu'il ne pourroit jamais devenir un homme vigoureux, et que ce seroit

(*a*) Dans toutes les grandes villes de la Grèce, il y avoit des Leschez; c'étoit le rendez-vous des gens oisifs à l'instar de nos cafés. Sparte avoit deux Leschez, mais destinés à d'autres usages.

Digitized by Google

un individu inutile à la république. Phanor leur représenta que cette épreuve étoit incertaine; que d'ailleurs ce défaut de forces physiques pouvoit être avantageusement compensé par les talens de l'esprit, et des qualités morales. Mais ces graves personnages lui imposèrent silence par un regard sévère et dédaigneux; et pour réponse, d'une voix unanime, ils prononcèrent la sentence de mort du nouveau-né. A cet arrêt barbare, je jetai les yeux sur le père, qui, sans sourciller, ordonna tranquillement à un esclave de porter son fils sur le mont Taygète. Nous suivîmes avec les juges, et il fut précipité aux Apothètes, gouffre destiné à cet usage (30). « Quels hommes! me disoit Phanor; quelle barbarie! Ah! sans les belles formes des jeunes filles, il faudroit détruire cette ville! »

Nous n'osions parler à Démonax de la perte de son fils et de la loi barbare qui le sacrifioit. Cependant je hasardai quelques regrets! — « C'est une loi très-sage, répondit-il froidement. Les enfans ne naissent pas pour nous, mais pour la patrie; elle ne doit admettre que des sujets sains et robustes; les autres lui seroient à charge. Aussi, la république ordonne que les enfans passent tous les dix jours en

Digitized by Google

revue, tout nus, devant les éphores qui examinent leur constitution : ceux qui sont trop gras sont châtiés et condamnés à l'amende. Mon ami, qui est aujourd'hui d'une taille assez dégagée, a jeûné, a été fouetté plus d'une fois dans son enfance, pour arrêter sa disposition à l'obésité. Au reste, ce n'est pas ma faute si ma femme est accouchée d'un fruit si frêle et si délicat. J'avois tapissé sa chambre des portraits d'Apollon, de Castor, d'Hercule, d'Hyacinthe, de Narcisse et d'Adonis. »

Phanor me ramenoit souvent au Gymnase des jeunes filles pour y voir sa chère Aspasie : il la dévoroit des yeux quand elle jetoit un disque, ou s'exerçoit au saut, à la lutte, à la course : elle brilloit dans tous ces jeux. Elle défioit même les hommes, et souvent leur ravissoit la palme. Mais un jour elle fut vaincue par un jeune Lacédémonien qui, fier de son triomphe, la railla un peu trop vivement. Un Thessalien qui étoit présent, voulut la venger, et proposa de sauter une fois aussi loin que le Spartiate, qui avoit franchi vingt-trois pieds. Celui-ci accepta le défi avec ironie. Le Thessalien, plus animé, dédaigna de sauter un fossé, et voulut franchir l'Eurotas. Pour le dissuader, on lui représenta le péril de l'entreprise, d'autant

Digitized by Google

d'autant que cette rivière étoit enflée et rapide : il persista. On se rendit en foule au bord du fleuve, qui avoit, en cet endroit, quarante-sept pieds de largeur. Le Thessalien quitte ses vêtemens, s'élance et tombe sur la rive opposée. Ce saut de quarante-sept pieds devint célèbre dans la Grèce, et n'a point trouvé d'imitateurs.

CHAPITRE XVI.

VOYAGE DANS LA LACONIE. RENCONTRE QU'ILS FONT. STATUE DE LA PUDEUR.

DÉMONAX nous proposa de parcourir la Laconie, pour en examiner les aspects, les cultures et les sites très-pittoresque. Nous acceptâmes. — « J'aurai, dit-il, une voiture. » Nous lui répondîmes que cette dépense étoit superflue, que nous ne craignions pas la fatigue. — « Que parlez-vous de dépense ? Il ne m'en coûtera pas une obole : vous verrez : suivez-moi. » Il nous mène dans une maison au bout de la rue, va droit à l'écurie, prend deux chevaux qu'il attelle à une voiture. Surpris, je lui de-

mande si le maître des chevaux étoit son frère? — Non, nous ne sommes point parens; mais ici tout est commun. Un Spartiate peut disposer des biens d'un autre Spartiate. — Cet usage, dit Phanor, et celui des jupes courtes, sont ce qu'il y a de mieux dans ce pays. »

Démonax s'étoit chargé, pour les frais de la route, d'un sac fort lourd, rempli de pièces de fer; ce qui égaya beaucoup Phanor. « On fait rougir, dit notre hôte, cette monnoie au feu; on la trempe ensuite dans le vinaigre, pour que le fer, devenu, par cette trempe, aigre et cassant, ne puisse être employé à nul autre usage. »

On trouve, au sortir de la ville, le tombeau appelé *Scismatia;* c'est à-dire, le tombeau de ceux qui ont été écrasés par un tremblement de terre. « Cet événement fut affreux, nous dit Démonax; plusieurs abîmes s'ouvrirent; des hameaux furent engloutis (*a*). Le Taygète et les autres monts furent ébranlés jusque dans leurs fondemens; plusieurs de leurs sommets s'écroulèrent; toute la ville fut renversée, excepté cinq maisons. Un peu avant cette terrible explosion, des jeunes gens qui

(*a*) Selon Diodore de Sicile, il périt plus de vingt mille hommes.

Digitized by Google

s'exerçoient dans le portique, virent passer un lièvre ; quelques-uns des moins âgés, tout nus, frottés et huilés, le poursuivirent : à peine sortis, le portique s'écroule, et écrase tous les autres. Dans cette désolation épouvantable, le roi Archidamus conserva sa tête et son courage. Comme il vit les citoyens se hâter, courir, emporter leurs effets les plus précieux, il fit sonner les trompettes pour donner l'alarme, comme si l'ennemi étoit aux portes de la ville. Cette présence d'esprit sauva Sparte ; car les Ilotes accouroient déjà de toutes parts pour achever de détruire ceux que le tremblement avoit épargnés ; mais les voyant rangés en bataille, ils se retirèrent dans les villes voisines. »

Démonax nous montra ensuite le gouffre appelé *Laceada*, où l'on précipite les criminels condamnés à mort pour de grands crimes. — « C'est dans ce précipice, nous dit-il, que fut jeté le célèbre Aristomène, l'ennemi juré de Sparte, la gloire et le bouclier de Messène sa patrie. Il fut surpris par nos braves soldats, à la tête d'un détachement très-inférieur au nôtre : il se battit en lion désespéré ; mais un coup de pierre le renversa, et lui fit perdre connoissance. Il fut précipité vivant dans ce gouffre avec cinquante des siens. Vous en voyez

Digitized by Google

la profondeur. — Elle est effrayante. — Eh bien, par un miracle unique, Aristomène, seul de ses compagnons, arriva au fond sans être brisé ni blessé dangereusement On attribue son salut à son armure, car on l'avoit jeté tout armé. Enseveli au fond de cet abîme, il attendit la mort pendant deux jours avec une constance héroïque. Le troisième jour, il entend du bruit, regarde de tous côtés, et à la faveur d'une foible clarté, il entrevoit un renard qui cherchoit les cadavres. Il l'attend, sans remuer; et dès qu'il le voit à sa portée, il le saisit d'une main, et de l'autre, toutes les fois que l'animal se tourne pour le mordre, Aristomène lui présente son habit. Il le suit ainsi sans lâcher prise; et dans les endroits où le passage est plus étroit, ce héros se laisse traîner. Il parvient jusqu'à une ouverture un peu plus éclairée, mais qui n'avoit de largeur que pour laisser passer le renard : cet aspect ranime son courage; il lâche l'animal, qui grimpe et se sauve par cette issue. Aristomène, à son exemple, ramasse toutes ses forces, travaille, l'élargit, et sort enfin du précipice. Les Messéniens, qui pleuroient sa mort, le revirent avec une joie inexprimable. »

Nous arrivâmes à Gythium. C'est le port et

Digitized by Google

l'arsenal de la république, situés à quelques stades de cette ville, à l'embouchure de l'Eurotas. Nous déjeûnâmes avec son excellent fromage, bien supérieur à celui de la bonne mère Théodora, quoique nous eussions mangé celui-ci avec plus de plaisir. De Gythium nous traversâmes l'Eurotas pour nous rendre au mont Taygète. Toute cette partie de la campagne est couverte de vignobles, de collines. Près du sommet de la montagne est le bois d'Enoras, où l'on trouve une quantité prodigieuse de bêtes fauves, de chèvres sauvages, d'ours, de sangliers; c'est le rendez-vous de chasse de la jeunesse de Sparte. Nous montâmes jusqu'au sommet appelé *Teleton*, où tous les ans on immole un cheval au soleil. En descendant la montagne, nous fûmes assaillis par un orage : la violence de la pluie nous obligea de chercher un abri sous un rocher. Démonax ne voulut jamais s'y réfugier, disant qu'un Spartiate doit braver l'intempérie des saisons, et qu'il rougiroit de se cacher. Il continua sa route, recevant des torrens d'eau sur sa tête.

Lorsque la pluie eut cessé, en allant le rejoindre, nous vîmes venir à nous un homme dont la figure et l'habillement nous parurent extraordinaires : il étoit sans manteau, pieds-

Digitized by Google

nus, défiguré par une barbe noire et épaisse, et le hâle de dix étés ; sa maigreur inspiroit la pitié. Il avoit les yeux enfoncés, le regard sombre. Après nous avoir observés quelque temps, il nous aborda, en nous demandant si nous venions de Sparte. Sur notre réponse, il nous fit plusieurs questions relatives aux affaires de la ville. Nous lui dîmes que nous étions étrangers ; mais que Démonax, citoyen de Sparte, qui voyageoit avec nous, lui donneroit de plus grands éclaircissemens. A ces mots, il nous quitta d'une manière brusque. Nous le crûmes atteint de folie. Nous fîmes part à notre hôte de la bizarrerie de ce sauvage, qui s'étoit enfui en l'entendant nommer. — « C'est que nous nous connoissons. Il y a dix ans que ce malheureux végète dans une caverne ; il a pourtant une femme et des enfans. — C'est donc un Timon, un ennemi du genre humain ? — Au contraire, il aimoit beaucoup la société et les plaisirs ; mais il s'est déshonoré par sa lâcheté, et il est condamné à vieillir dans l'ignominie. Qui le croiroit ! un Spartiate manquer de courage ! Dans un combat il jeta son bouclier et se sauva. Sa femme, qui le vit revenir sans cette armure, refusa de le voir. La république défendit à ses enfans de le fréquenter.

Digitized by Google

Ici les lâches et les fuyards sont exclus de toutes les charges : ce seroit une honte d'épouser leurs filles ou de s'allier avec eux. Tous ceux qui les rencontrent peuvent les frapper. Ils sont obligés de porter des robes sales et rapiécées de lambeaux de différentes couleurs. Il faut qu'ils se fassent la moitié de la barbe, et qu'ils entretiennent l'autre moitié. Quelque vil et déhonté qu'il soit, il n'a pu supporter tant d'opprobres, et il est venu cacher dans ces montagnes sa turpitude et sa vie. Le lâche ! il ne sait pas mourir ! » Nous convînmes en effet que la mort étoit préférable à une pareille existence.

A trente stades de la ville, nous vîmes une statue de la Pudeur. — « Elle est antique, nous dit Démonax ; elle a été placée là par Icarius, père de Pénélope ; en voici la raison :

« Après l'hymen de sa fille avec Ulysse, il pressa son gendre de fixer son séjour à Sparte ; mais, ne pouvant le fléchir, il s'adressa à Pénélope, la conjura de ne point l'abandonner, d'avoir pitié de ses vieux jours. Pénélope fut attendrie, mais répondit qu'elle ne pouvoit se séparer de son époux. Au moment de leur départ, Icarius redoubla ses instances, et suivit le char les yeux mouillés de larmes. Ulysse,

Digitized by Google

voyant les pleurs et les regrets du père et de la fille, dit à celle-ci qu'il la laissoit maîtresse d'opter entre son père et son mari, de le suivre à Ithaque, ou de rester à Sparte. Pénélope rougit, et, pour réponse, se couvrit la tête d'un voile. Icarius comprit cet emblême et cessa ses prières; mais, touché de la douleur et de l'embarras d'une fille si chère, il consacra une statue à la Pudeur, dans l'endroit même où s'étoit passée cette scène. »

Nous étions alors devant un temple de Minerve : « Ce temple, dit notre hôte, est d'airain, c'est tout son mérite : mais il est renommé par la mort d'un roi de Sparte, du traître Pausanias. — Voyons-le, lui dis-je ; ensuite nous vous prierons de nous raconter le crime et le supplice de ce célèbre personnage. — Très-volontiers ; entrons, et, après avoir déjeûné, je vous ferai ce récit. »

An sortir du temple, nous vînmes nous asseoir sous des saules qui baignoient leurs pieds dans un joli ruisseau. Démonax tira d'un sac du pain dur, un morceau de porc bouilli ; et après un repas sain et léger, il commença l'histoire de Pausanias.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

TRAHISON ET MORT DE PAUSANIAS. FÊTE DE DIANE. FLAGELLATION DES ENFANS. BONNE FORTUNE D'ANTENOR. VAINS EFFORTS DE PHANOR POUR EN AVOIR.

« Ce roi, aussi grand capitaine qu'habile politique, qui s'étoit immortalisé à Platée par ses victoires sur les Perses, osa aspirer à la tyrannie; la mort fut le prix de sa trahison. Les dieux, sans doute, le précipitèrent à sa perte, pour venger le sang innocent qu'il venoit de verser aux bords de l'Hellespont, où il commandoit notre armée navale. Il méditoit de trahir sa patrie, lorsqu'il devint amoureux d'une jeune fille de Byzance, nommée Cléonice. Il donna ordre qu'on l'amenât dans sa chambre à l'entrée de la nuit. L'ordre fut exécuté; mais Pausanias s'étoit endormi. Cléonice, en s'approchant doucement de son lit, renversa par mégarde une lampe allumée. Le bruit éveilla Pausanias, qui, agité des craintes et des terreurs qui poursuivent les traîtres, se lève, prend son cimeterre, frappe l'infortunée Cléo-

Digitized by Google

nice, et la jette morte à ses pieds. Troublé par ses remords, il a voulu être purifié de son crime ; mais il a été repoussé de tous les temples et par tous les dieux, et sa mort seule a satisfait leur vengeance. En voici les détails. Pour entretenir ses intelligences avec le roi de Perse, il envoyoit ses lettres par des émissaires qui ne reparoissoient plus. Le dernier qu'il fit partir, étoit un jeune Thessalien qui lui avoit prostitué sa pudeur : celui-ci, qui n'avoit jamais vu revenir aucun de ses prédécesseurs, se méfiant du message, rompit les liens et le cachet de la lettre, vit le plan d'une conjuration, et sa perte certaine s'il eût rempli sa mission. Epouvanté de cette découverte, il court à Sparte, et remet la lettre aux éphores. Je dois ici louer la justice et la prudence de ces graves magistrats, ils ne voulurent point faire arrêter leur roi sans avoir entendu de sa bouche, l'aveu de son crime.

» Il y a, au promontoire de Ténare, un temple de Neptune, regardé par les Grecs comme un asile inviolable. Les éphores ordonnèrent au Thessalien de s'y réfugier ; ils firent creuser un souterrain auprès de l'autel, d'où l'on pouvoit entendre tout ce qu'on disoit : trois d'entr'eux s'y renfermèrent. Dès que Pausanias

apprit que son émissaire étoit dans ce temple, il y courut tout troublé : il voit ce jeune homme qui embrassoit l'autel d'un air suppliant et effrayé. Il lui demande quelle cause, quel crime l'amènent dans cet asile ? Le Thessalien avoue qu'il avoit ouvert sa lettre. A cet aveu, ce roi, frappé de terreur, le conjure de ne point divulguer son secret ; et lui promet des trésors, si, au lieu de le dénoncer, il l'aide à se tirer d'affaire.

» Les éphores, ayant tout entendu, reprirent le chemin de Sparte, décidés à faire arrêter le coupable. Il retournoit, rassuré par la promesse du Thessalien ; il rencontre les éphores auprès de ce temple de Minerve. Un d'eux, qui vouloit le sauver, l'avertit par des signes du péril où il étoit ; Pausanias, qui les comprit, s'y réfugia soudain. Les éphores aussitôt en firent découvrir les toits et murer les portes. On dit que sa mère, quoique chargée d'un grand âge, apportoit des pierres et aidoit les ouvriers. Après quelques jours de cruelles souffrances, ce malheureux, prêt à expirer, fut traîné hors de l'enceinte, et finit sa déplorable vie. Ainsi ce roi, grand par son courage et ses talens, flétrit sa gloire et ses lauriers par son ambition et une mort honteuse. »

Digitized by Google

Nous rentrâmes à Sparte pour assister le lendemain à la fête annuelle de Diane Orthia. Son temple est dans la rue Limnée; la statue de la déesse nous parut bien chétive. — « Il est vrai, nous dit Démonax, elle n'est que de bois et de petite taille; mais c'est la même qu'Oreste, un de nos rois, et Iphigénie sa sœur, enlevèrent dans la Tauride. Oreste l'apporta ici, et nous en fit présent. Long-temps, sur la foi d'un oracle, on a arrosé son autel de sang humain; mais Lycurgue a substitué à cette barbare coutume la flagellation des enfans. » Phanor chercha dans le temple la belle Aspasie, et eut le bonheur de se trouver vis-à-vis d'elle.

Les prêtres s'avancèrent auprès de l'autel; un des ministres cria : « Faisons les libations, et prions. » Un autre dit ensuite : « Qui sont ceux qui composent cette assemblée ? » Nous répondîmes tous de concert : « Des gens honnêtes. — Faites donc silence. » Alors, on récita la prière d'usage, qui est dans le style laconique; ils demandent aux dieux de pouvoir unir la gloire à la vertu (*a*). C'est là tout ce qu'ils attendent de la bonté céleste, et en deux mots toute la morale des philosophes grecs. La prière finie, on amena les victimes; c'étoient

(*a*) *Ut pulchra bonis adderent.*

Digitized by Google

deux bœufs et deux cerfs : les prêtres mirent sur leurs fronts un gâteau pétri avec de la farine d'orge et du sel; ils répandirent du vin sur leur tête. On brûla sur l'autel du bois de figuier et de myrte ; on arracha le poil du front des victimes, on le jeta dans le feu, et elle tombèrent sous le couteau sacré ; ensuite on en brûla les cuisses avec du bois fendu. Les victimes furent partagées entre les dieux, les prêtres et ceux qui les avoient présentées : la portion des dieux fut consumée par les flammes.

Après cette cérémonie, on fit avancer les enfans, qui étoient les héros et les victimes de la fête ; ils étoient au nombre de vingt, tout nus, âgés d'environ sept ans ; vingt esclaves les suivoient armés de verges. Cette troupe se plaça au milieu du temple. Une prêtresse s'en approcha, tenant dans ses mains la statue de Diane: elle l'éleva le plus haut qu'elle put. A ce signal, les exécuteurs frappent les enfans de leurs verges; les coups multipliés tomboient avec force. Ces petits êtres intéressans les recevoient sans sourciller, sans le moindre murmure ; les parens, par des signes, des menaces, des paroles, les exhortoient à la constance, à se laisser déchirer sans se plaindre. Le sang ruisseloit, les coups redoubloient, les spectateurs, hommes

Digitized by Google

et femmes, graves et immobiles, jouissoient de cette barbarie comme d'un spectacle agréable. Phanor, quoique distrait par les beaux yeux d'Aspasie, gémissoit, s'attendrissoit; il me dit tout bas : « Qu'ont donc fait ces petits malheureux pour être ainsi déchirés ? Ils appellent ceci une fête ? c'est la fête des Euménides ! » Quoiqu'aussi ému que lui, je le priai de se taire, et même d'applaudir (31).

Cependant l'ardeur des bourreaux commençoit à se ralentir : la prêtresse qui s'en aperçut, s'écria qu'elle ne pouvoit plus soutenir la statue. A ce cri, qui étoit un cri de reproche aux esclaves, de leur tiédeur et de leur mollesse, ils se raniment; les coups succèdent plus forts et plus pressés. Nous voyons ces tendres et innocentes victimes, le corps déchiré, tout sanglant, qui affectoient de mépriser la douleur, et de sourire à chaque lambeau de chair que la verge leur emportoit. — « Ah ! s'écria Phanor à haute voix, voilà un enfant qui expire ! » Il avoit en effet succombé, et presque mourant, il s'étoit couché par terre : on l'enleva soudain. Mais l'exclamation de Phanor fit murmurer les Spartiates, qui jetèrent sur nous des regards foudroyans; nous baissâmes les yeux, et gardâmes un profond silence.

Digitized by Google

En sortant, je demandai à Démonax quel crime avoit mérité à ces enfans un si cruel châtiment? — « Ils sont très-innocens; mais nous voulons les accoutumer à la peine et à la douleur. — Pourquoi ne leur cassez-vous pas une jambe, pour les habituer à marcher avec une seule? — Je conviens que l'épreuve est un peu rude; mais aussi nous avons une jeunesse intrépide, qui s'expose hardiment à tous les dangers. — Je serois bien étonné que vos jeunes gens craignissent la mort, attendu l'insipidité et la tristesse de leur vie. »

Le soir de cette journée, je me promenois seul au Plataniste. Un homme d'environ soixante ans, qui m'observoit depuis quelque temps, m'aborda d'un air affectueux, en me disant qu'il venoit me demander un service important pour la république et pour lui. — « S'il dépend de moi, je suis trop heureux; veuillez vous expliquer. — Vous êtes jeune, grand, bien fait, plein de vigueur; et moi j'entre dans la vieillesse; je décline sensiblement. » J'attendois avec impatience la péroraison de ce discours. — « J'ai reçu un affront que vous pouvez faire cesser. Hier, lorsque j'entrai dans notre assemblée, tous les jeunes gens se levèrent; un seul ne daigna pas faire cet honneur à mon âge.

Digitized by Google

Je lui en demandai la raison : « Parce que, me répondit-il, tu n'as point engendré d'enfant qui puisse m'honorer à mon tour dans ma vieillesse. » Je suis désespéré ! j'ai épousé, il y a quatre ans, une femme jeune et belle. — Je vous en félicite; vous devez être fort heureux! — Oui, je le suis. Mais le vase d'amertume est souvent auprès de celui du plaisir. J'ai la plus grande envie de donner un citoyen à ma patrie; mais les dieux trompent mes vœux, et c'est à vous que je m'adresse. Je veux vous prêter ma femme pour une nuit, très-persuadé que vous enrichirez la république d'un petit Hercule (32).» J'étois si étonné, si confondu de la proposition, que je ne savois que répondre. Voyant mon silence, il ajouta : « Peut-être vous avez appris qu'une des principales peines pour un Spartiate flétri par la loi, est de ne pouvoir prêter sa femme, ni posséder celle d'un autre, et de n'être jamais dans sa maison qu'avec des vierges; mais je n'ai point démérité de ma patrie, et je puis disposer de ma femme à mon gré. — Je n'en doute pas, lui dis-je, revenu de ma surprise; aussi n'est-il rien que je ne fasse pour vous et pour la ville de Sparte. — Pouvez-vous me donner cette nuit ? — Ordonnez; déjà je suis impatient de vous obliger. — En ce cas,

Digitized by Google

cas, suivez-moi; vous souperez avec nous. » Dans ce moment j'aperçus Phanor; je courus à lui pour lui dire que je ne rentrerois pas cette nuit au logis; que la république avoit besoin de mes talens, et que j'allois lui consacrer mes veilles. — « Je ne vous comprends pas, expliquez-vous mieux. — Dormez en paix, et jouissez d'un repos dont certainement je serai privé. Adieu, je suis pressé. »

« Le moment où je parle est déjà loin de moi. »

Je rejoignis Antiphon, ainsi se nommoit cet honnête mari. Il me conduisit à l'appartement de sa femme, et m'y présenta en lui disant: « Voici un jeune homme de bonne mine, qui sera votre époux pour cette nuit, et qui, plus heureux que moi, sans doute, vous rendra mère. Voyez si vous vous convenez. » A ces mots, il lui enleva son voile, et me découvrit une beauté piquante qui, en rougissant, baissa deux grands yeux noirs, ornés de longs cils et de deux sourcils bien arqués : sa figure me ravit, et mes sens, séduits par l'espérance, s'enflammèrent aussitôt. Je voulus louer ses attraits; mais mon trouble dut lui paroître plus flatteur que mes expressions. Cependant, après avoir jeté un regard furtif sur moi, elle répondit à

Digitized by Google

son mari : « Que lui et la patrie pouvoient tout exiger de son zèle et de son civisme. » Je dissimulai la joie que me causoit cette réponse ; je voulois avoir l'air d'accorder une faveur, et non de la recevoir. Nous allâmes souper ; c'est alors que je connus tout le prix de ma bonne fortune : cette beauté déploya, en se levant, une taille majestueuse, une démarche noble et décente. Pendant le repas, elle parla peu, hasarda de temps en temps quelques regards modestes sur moi ; et quand ses yeux rencontroient les miens, son front se coloroit d'un vermillon charmant. Pour moi, mes regards étoient rares, et je couvrois la vivacité de mes desirs d'un voile de modestie. Antiphon étoit radieux. Il paroissoit se féliciter de sa bonne fortune. Il soupoit de bonne grâce, et m'engageoit à l'imiter. — « Un bon athlète, me disoit-il, doit prendre des forces avant d'entrer dans le stade. » Je souriois modestement à ses plaisanteries ; et j'y répondis par l'activité de mon appétit, quoique mon cher hôte ne m'eût donné qu'un souper d'ami, c'est-à-dire, du brouet noir et du porc bouilli.

A la fin du repas, Thargélie disparut, et son mari m'annonça qu'elle alloit m'attendre. — « Comment la trouvez-vous ? — Très-belle ;

Digitized by Google

son aimable modestie relève encore l'éclat de sa beauté. — Je pense que le sacrifice qu'elle va vous faire lui coûtera peu ; elle aime beaucoup sa patrie, et elle doit se flatter d'avoir de vous un enfant fortement constitué. » Je l'assurois du desir que j'avois de répondre à leur confiance et à leurs éloges. Il me conduisit alors dans la chambre de la belle Thargélie, qui, comme une victime, attendoit déjà dans son lit l'instant du sacrifice : il l'embrassa en nous souhaitant une bonne nuit. Je fus bientôt dans la couche nuptiale, où l'hymen et l'amour m'enivrèrent à l'envi de leurs faveurs. J'aurois voulu, comme Jupiter, arrêter la marche du soleil, et prolonger cette nuit fortunée ; mais l'aurore, peu sensible à mes vœux, ouvrit bientôt les portes du jour.

A peine il commençoit à poindre, que le vigilant Antiphon vint m'annoncer l'heure de la retraite. Je trouvai ce mari bien matineux, et ce congé très-dur. Epris de ma nouvelle épouse, j'hésitois à la quitter ; mais elle s'échappa de mes bras, et les amours et les plaisirs s'enfuirent avec elle. Antiphon, en me reconduisant, me fit ses remercîmens. Je lui offris de revenir, s'il doutoit du succès de cette première épreuve. — « Je vous rends grâces.

Digitized by Google

J'espère qu'avec un homme tel que vous, un rendez-vous suffira. » Nous nous séparâmes ainsi, enchantés l'un de l'autre. Depuis, ce zélé citoyen me fit de vives amitiés, mais sans m'inviter à la même fête. A l'égard de sa femme, quand je la rencontrois, elle baissoit les yeux, et ne daignoit pas même m'honorer d'un regard (33).

Phanor étoit loin de soupçonner cette douce aventure. Mon absence, au contraire, l'inquiétoit beaucoup, et sa tendre amitié ne fut rassurée qu'à mon retour. Mais quel fut son étonnement, quand je lui racontai le service important que je venois de rendre à la ville de Sparte, pendant que lui, grand inutile, s'abandonnoit à l'oisiveté et au sommeil! Pour jeter plus d'intérêt dans mon récit, je n'omis aucun détail. Je lui peignis avec feu les attraits de ma Vénus, et les plaisirs enivrans que j'avois goûtés dans ses bras. Il s'écrioit à chaque coup de pinceau : « Cela n'est pas croyable! que vous êtes heureux! Cependant ce pays a du bon. Il vaut mieux prêter sa femme, étaler les formes des jeunes filles, que de déchirer les enfans avec des verges, les précipiter dans un gouffre, ou voler dans les poches. Si la république daigne mettre en œuvre mes talens, je lui par-

Digitized by Google

donne le vol de mon gibier, et je promets de l'enrichir d'un superbe citoyen. » Le même jour, dans l'espoir d'être employé, Phanor, affublé d'un large manteau, marchant sur la pointe des pieds pour rehausser sa taille qui étoit médiocre, se promena sur la place, au portique des Perses, au Plataniste. Il affectoit une voix forte, abordoit les vieillards, leur vantoit son admiration et son attachement pour Sparte. Il répéta ce manège pendant quinze jours ; mais aucun Spartiate n'eut l'honnêteté de lui offrir sa femme, pour avoir de lui une belle progéniture : il étoit outré.

Démonax nous invita à une cérémonie, « qui vous amusera, dit-il ; mais vous la trouverez bizarre ; car ce qui n'est pas dans nos mœurs, ce que l'habitude n'a pas familiarisé à nos yeux, nous étonne toujours. » Nous entrions alors dans le temple de Junon. Nous vîmes devant l'autel un grand homme de quarante ans, tout nu, entouré de cinq à six femmes qui le gardoient. Tout-à-coup cet homme se mit à courir autour de l'autel. Les femmes le poursuivoient avec des verges, et le frappoient de toutes leurs forces. Phanor et moi rions de tout notre cœur. Lorsque le patient eut fait un certain nombre de tours, il s'arrêta, et la flagellation finit.

Digitized by Google

Je demandai alors à Démonax l'explication d'une pareille scène. — « C'est un juste châtiment qu'on inflige aux célibataires. Le mariage est un devoir chez nous; et les infracteurs à cette loi sont punis par des verges, dont les frappent des femmes mariées. Les hommes même qui se marient trop tard sont soumis à des peines. »

Deux jours après, il y eut une fête publique. Les Spartiates formèrent trois troupes pour la danse : celle des vieillards, celle des hommes et celle des enfans. Chacune de ces troupes, en dansant, chantoit alternativement. Les vieillards commencèrent par ces paroles :

« Nous avons été jadis
» Jeunes, vaillans et hardis. »

Les hommes suivoient et chantoient :

« Nous le sommes maintenant,
» A l'épreuve à tout venant. »

Les enfans venoient après, et répondoient :

« Et nous un jour le serons,
» Qui bien vous surpasserons. »

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

LETTRE DE LASTHÉNIE. MALADIE D'ARISTIPPE. CANTATE DE NARCISSE.

Ce fut alors qu'une lettre de ma chère Lasthénie m'apprit la mort d'Aristippe. « Il y a quinze jours, me disoit-elle, que ce digne ami, cet aimable philosophe, a cessé de penser et de vivre. Je vous envoie une relation de sa mort, que j'ai rédigée dès que la douleur me l'a permis. Ce passage de la vie à l'inexistence excite la curiosité et l'attention des hommes, quand c'est un grand personnage qui le franchit. Lorsqu'Aristippe se crut frappé du coup mortel, il somma son médecin de lui déclarer, sans détour, le terme de sa vie. Celui-ci, qui vit sa fermeté, lui dit que, dans quelques jours, il seroit mort ou guéri. — « J'entends. Je vais donc rejoindre mon maître Socrate, et cette Laïs, dont la beauté et l'esprit ont enflammé tant de cœurs et tourné tant de têtes, et qui n'est plus aujourd'hui qu'une froide poussière. C'est une belle et grande idée que celle de notre réexistence : elle flatte l'amour-propre, nous soutient dans

Digitized by Google

nos afflictions et adoucit la route pénible qui nous mène à la mort. » Son Esculape lui conseilla de ne point s'arrêter à des pensées si lugubres. — « Ne craignez pas, lui dit-il, que je sois tourmenté des terreurs de la mort; je sais apprécier la vie. Selon Pindare, *c'est le rêve d'une ombre.* Ma chère amie, ajouta-t-il, en s'adressant à moi, je t'ai appris à vivre; je veux t'apprendre à mourir. J'ignore ce que nous venons faire sur ce globe; mais pendant que Caron apprête sa barque pour me passer, je veux y sauter d'un pied léger, et que la fin de mon voyage devienne le soir d'un beau jour. »

« Il mit ordre à ses affaires avec une présence d'esprit admirable, se fit ensuite transporter dans son jardin, aux portes de la ville, fit placer son lit vis-à-vis de la fenêtre, pour jouir, disoit-il, autant qu'il le pourroit, de l'aspect de la campagne et du charme de la verdure. Sa chambre fut ornée de feuillages et de vases de fleurs. Il défendit que, selon un ridicule usage, l'obscurité attristât son appartement : le jour, il étoit éclairé par un soleil brillant; la nuit, la lumière réfléchie de quantité de flambeaux, suppléoit la clarté du jour. Comme il s'aperçut de ma douleur : — « Pourquoi vous affliger ?

Digitized by Google

me dit-il; savez-vous si la mort est un mal ou un bien ? Le temps qui sépare celui qui meurt de celui qui survit, est trop court pour qu'il doive exciter nos regrets. Il n'y a que la première mort, ainsi que la première nuit, qui aient dû causer de l'étonnement et de la tristesse. On doit envisager le flux et le reflux des générations d'un œil aussi tranquille, que la succession des flots de la mer ou des feuilles des arbres. Qu'importe que des individus paroissent ou disparoissent ? La terre est un théâtre où les acteurs et les décorations ne sont que des ombres fugitives, des tableaux mouvans. L'agrégation des atomes qui forment mon individu, va se décomposer; ils vont modifier d'autres corps; mais ce ne sera plus moi, mon identité est détruite. J'ai joui de tout, tout vu, tout épuisé; rien ne seroit plus nouveau pour moi : et qui sait, si je vivois plus long-temps, quelle seroit ma destinée ! Je veux cependant terminer ma vie en digne chef de ma secte (34). J'ai demandé des chanteuses; qu'on les fasse entrer. » Alors a commencé un petit concert. Une des musiciennes chanta, en s'accompagnant sur sa lyre, la passion du beau Narcisse pour lui-même. « Il avoit repoussé toutes les nymphes. Echo, la jeune Echo,

Digitized by Google

n'étoit point aimée; ses attraits, ses tendres regards, ses douces prières, son amour ne pouvoient échauffer son indifférence. Désespérée de ses mépris, elle alla cacher dans les bois sa douleur et sa honte; mais l'amour poursuivit sa proie, s'y attacha plus fortement. L'infortunée se consume; bientôt la maigreur dessèche son corps: ses contours moelleux, ses formes élégantes disparoissent; il ne reste que des ossemens qui sont changés en pierres. Echo n'est plus qu'un son: elle habite les rochers, les montagnes; tout le monde l'entend, personne ne la voit. Ainsi la beauté de Narcisse faisoit le malheur des plus aimables nymphes. Un jour, quand le soleil à son zénith versoit des torrens de feux, il revenoit de la chasse, épuisé de fatigue et de chaleur; il vit une fontaine, que des peupliers touffus couronnoient de leur ombre bienfaisante; une herbe épaisse offroit tout à l'entour des lits de repos. Narcisse, attiré par l'aménité et la fraîcheur de cet asile, s'y reposa, s'étendit sur les bords: la limpidité de l'eau l'invite à étancher sa soif; il s'incline pour boire, et soudain le crystal pur et mobile lui réfléchit ses traits. Il voit sur la surface de l'onde une figure charmante; il ne se reconnoît pas; il s'admire lui-même;

Digitized by Google

son cœur s'enflamme, il devient épris de cette vaine image. Le corps penché, il la contemple; il regarde la douce langueur de ses yeux, ses cheveux semblables à ceux d'Apollon, ce visage charmant, où le doux incarnat de la rose se mêle à la blancheur des lis; il brûle, il est l'objet de ses desirs; il veut donner des baisers à cette figure trompeuse, la presser dans ses bras; il embrasse l'onde fugitive. Insensé! ce que tu desires est l'ombre de toi-même! Mais rien ne peut l'arracher de ces lieux; ni l'attrait du repos, ni le besoin de la nourriture. Abandonné sur l'herbe, il repaît ses yeux avides de cette image adorée. Il se soulève; et tendant les bras vers les arbres qui l'entourent: « Bois chéris! dit-il, qui fut plus malheureux que moi, plus cruellement déchiré par l'amour? vous le savez, vous qui vivez depuis tant de siècles! » Il laisse tomber ces mots et se tait. Il périt, se consume, son teint se décolore, sa beauté s'efface; il se fond, comme dans l'automne les perles liquides du matin se fondent aux premiers rayons du soleil. Il déchire ses habits, frappe et meurtrit son sein, qui rougit et devient semblable à une pomme dont la blancheur est colorée par la maturité. La nymphe Echo, triste témoin de ses peines,

Digitized by Google

oublie ses rigueurs et son ingratitude ; elle s'afflige avec lui. Chaque fois que l'infortuné Narcisse soupire, et dit *hélas !* elle répond *hélas !* et lorsqu'au moment d'expirer, il dit à son image, d'une voix foible : *adieu ! adieu !* Echo, d'une voix plus foible encore, répète : *adieu ! adieu !* Les Naïades ses sœurs le pleurèrent, déposèrent leurs cheveux sur son corps : elles préparoient le bûcher, le cercueil, les torches funèbres ; mais le cadâvre n'existoit plus. Elles trouvèrent à sa place une fleur jaune, dont le centre est entouré de petits pétales blancs ; elle fut nommée *narcisse.* »

» Après cette cantate, le médecin entra, et Aristippe nous engagea à souper auprès de son lit. L'Esculape lui ordonna une décoction d'herbes. « Ah ! s'écria le malade, plus de remèdes ! rien d'amer et de désagréable ! Je boirai avec vous du vin de Lesbos. » Il ajouta en souriant : « Croyez-vous que si je sacrifiois un coq, une brebis noire au dieu d'Epidaure, il me rendroit la santé ? — Tout est possible aux dieux. — D'accord ; mais je suis trop modeste pour exiger d'eux qu'ils dérangent l'économie de l'univers, leur plan immuable, pour un petit atome comme moi (35). J'invoquerai seulement le dieu Mercure, conducteur des

Digitized by Google

ames, pour qu'il donne un bon gîte à la mienne. »

» Nous lui demandâmes s'il vouloit être enterré à Cyrène, sa patrie? — « Non, le chemin qui mène aux enfers n'est pas plus près d'un lieu que d'un autre. Mais j'ai découvert, il y a plus de trois ans, sur le mont Parnès, non loin de l'autel où l'on va sacrifier tantôt à Jupiter pluvieux, tantôt à Jupiter le bon, une grotte entourée de rochers et tapissée de lierre; c'est là que je veux que mon squelette repose. J'y ai passé souvent des heures entières à méditer sur l'orgueil et le néant de l'homme, sur la cause finale, si incompréhensible, de notre existence éphémère, et sur l'auteur impénétrable de cette immensité de soleils, de planètes, errant dans une étendue sans bornes. Ce lieu est pittoresque; c'est l'ouvrage de la nature: des chênes brisés de vétusté, des ormeaux pleins de vigueur, des pins et des oliviers sauvages en varient l'aspect. Dès que je le vis, je le choisis pour mon dernier séjour (56). Au moins si, comme on le dit, mon ombre erre autour de mon tombeau, elle y sera au frais, et les ennuyeux que je redoutois tant dans ce monde, n'y viendront pas troubler mon repos. »

Digitized by Google

CHAPITRE XIX.

VISITE DE DEUX PHILOSOPHES. CULTE DES DIEUX DE L'ÉGYPTE. MŒURS DES ÉGYPTIENS.

« NOTRE souper finissoit, quand nous vîmes entrer Eudoxe et Anaximandre, deux philosophes, amis d'Aristippe. Le premier étoit à la fois astronome, médecin et législateur ; et le second un disciple du Lycée ; ils venoient veiller Aristippe. Ils étoient dignes de sa société et de son amitié ; car, à l'étendue des connoissances, ils joignoient un esprit de critique et une philosophie peu commune. Aristippe voulut m'engager à me retirer ; mais je le priai de me laisser profiter de leurs entretiens, plutôt que d'aller chercher un sommeil qui me fuyoit. Entre trois philosophes aimables et savans, la conversation devoit être intéressante et instructive (37). Elle tourna sur la religion : leurs traits gais et piquans tombèrent sur les oracles, les prodiges, la crédulité et la sottise du peuple. On rit des flammes que roule le Phlégéton, de la théogonie des prêtres, de leur système qui, après la mort de l'homme,

Digitized by Google

le sépare en quatre parties : le corps, qui devient poussière ; l'ame, qui passe au Tartare et aux Champs-Elysées, selon ses mérites ; l'ombre, qui erre autour des sépulcres ; enfin, le simulacre ou le fantôme, qui habite le vestibule des enfers.

» Eudoxe, qui avoit demeuré quatorze mois en Egypte, nous conta qu'il étoit à Memphis (38), lorsque le bœuf Apis devoit cesser de vivre. Je lui demandai ce que c'étoit que ce dieu Apis, et par quel aveuglement les Egyptiens avoient pu abrutir leur raison jusqu'à adorer un bœuf. « En voici la cause : Osiris, leur roi, époux d'Isis sa sœur, fut tué par Typhon son frère. Isis ayant trouvé son corps, lui fit donner la sépulture. Un bœuf parut près du tombeau, et l'on crut qu'Osiris revenoit sous cette forme. L'attachement et la reconnoissance du peuple le déifièrent. Ce sont les prêtres qui fixent le terme des jours de ce dieu-bœuf. A mon arrivée, ils prononcèrent l'arrêt de mort de celui qui vivoit alors : ils le conduisirent sur le bord du Nil, se prosternèrent devant lui, l'encensèrent et le noyèrent. Ensuite on le retira, on l'embauma, on lui fit des obsèques magnifiques. Les prêtres prirent un habillement noir. La consternation et le deuil régnèrent dans la ville.

Digitized by Google

» Cette affliction dura jusqu'à ce qu'on eût retrouvé un autre dieu-bœuf. Il doit avoir une marque blanche et carrée sur le front, la figure d'un aigle sur le dos, un croissant blanc sur le côté droit. Les prêtres assurent que son origine est céleste. « La lune, disent-ils, répand une lumière féconde; et aussitôt que la vache en est frappée, elle conçoit Apis. » Dès que le fait est constaté, les ministres sacrés examinent le veau à sa naissance; et s'ils lui découvrent les marques requises, Apis est reconnu, et son existence annoncée au peuple. Ils le trouvèrent au bout de trois mois. Soudain la ville changea de face, la joie, la jubilation dissipèrent les nuages de la tristesse; mais cette nouvelle divinité ne devoit arriver à Memphis que dans quarante jours. Elle demeure, jusqu'alors, dans la ville du Nil; ce sont des femmes vêtues d'habits lestes et galans, qui ont le droit de la servir. On m'a assuré qu'elles ne pouvoient se présenter devant ce dieu, qu'après s'être rasées et dans une attitude indécente.

» On lui prépara une barque dans laquelle étoit une niche magnifiquement dorée. Les quarante jours expirés, on embarqua le dieu sur le fleuve, et il descendit à Memphis. A son arrivée, les prêtres, habillés de robes de lin,

la

Digitized by Google

la tête rase et couronnée de chapeaux de fleurs, portant à la main, les uns un trépied où brûloit l'encens, les autres un sistre, allèrent au-devant de lui, suivis d'une troupe de jeunes gens vêtus de lin, qui dansoient et chantoient des cantiques; d'un grand nombre de joueurs de flûtes, et d'autres personnes qui portoient à manger au dieu dans des corbeilles. Dès qu'Apis fut descendu au rivage, les prêtres l'environnèrent, le couvrirent de parfums et de fleurs. On ne permit qu'aux enfans de l'approcher; ils reçurent son haleine, et obtinrent aussitôt le don de prophétie. Le dieu, toujours froid et stupide, paroissoit fort peu touché des honneurs qu'on lui prodiguoit. Quand il eut été assez exposé aux regards et à la vénération de la multitude, les prêtres le conduisirent en procession au temple d'Osiris, où il avoit pour logement deux magnifiques étables. C'est là qu'il reste caché aux regards des profanes. On ne le montre que très-rarement. Pendant mon séjour en Egypte, je ne l'ai vu sortir qu'une seule fois. On le promena dans la ville; les rues étoient jonchées de fleurs; il étoit entouré de nombreux officiers qui écartoient la cohue, et d'une troupe d'enfans qui chantoient ses louanges.

Digitized by Google

» Les sept premiers jours de son arrivée furent des jours de fêtes et de réjouissances. Les Egyptiens se félicitoient entr'eux de cet heureux évènement, dans les temples, dans les rues, dans les maisons; moi-même je courois chez toutes mes connoissances pour porter mes félicitations. J'allai avec la foule consulter le dieu; je lui présentai un gâteau d'orge qu'il avala de très-bonne grâce, et l'un des prêtres m'apprit que c'étoit pour moi un heureux présage. On me dit ensuite d'approcher ma bouche de son oreille, en fermant les miennes avec les doigts. Après être resté quelque temps dans cette attitude, je sortis, tenant toujours mes oreilles bouchées: on m'avoit prévenu de ne les ouvrir que dehors le temple, et d'écouter alors la première personne que j'entendrois parler. Lorsque je fus sur le parvis, deux hommes passèrent auprès de moi, et l'un disoit à l'autre: « J'ai une méchante femme, je voudrois bien la voir dans les trois gueules de Cerbère. » Le sens de cet oracle m'a toujours paru obscur. Je ne sais si je serai dévoré par les trois gueules de Cerbère, ou si j'aurai une méchante femme, ce qui est encore pis. Chaque année les prêtres de Memphis célèbrent la naissance d'Apis pendant sept jours. Ils lui

Digitized by Google

offrent des sacrifices ; ils lui immolent même des bœufs. On dit que, pendant cette solennité, les crocodilles se dépouillent de leur férocité, et ne font de mal à personne. — « Rien n'est plus croyable, dit Aristippe..... Mais j'ai besoin de repos. Demain, si Lachésis tourne encore son fuseau pour moi, venez voir l'ombre d'Aristippe, qui, dans un jour ou deux, doit aller changer d'air dans son pays natal. »

CHAPITRE XX.

ANECDOTE GALANTE D'ARISTIPPE. DÉPUTATION DU LYCÉE.

» Le lendemain, sa vie sembla se ranimer. Invité par la sérénité du ciel, il voulut être transporté dans le jardin, sous un berceau de myrte et de lilas. « Je veux jouir, disoit-il, de ce dernier rayon de lumière. » Je lui tins compagnie. Il me parla des divers évènemens de sa jeunesse. Je lui demandai si, en recommençant sa carrière, il mettroit le souverain bien dans la volupté? — « Oui. — En quoi la feriez-vous consister? — Dans la réunion des plaisirs de l'esprit et des sens, et dans les

Digitized by Google

douces affections du cœur. Les plaisirs des sens lassent bientôt les organes. Le souverain bien de Platon et d'autres philosophes qui se sont égarés dans leurs abstractions, est une véritable chimère. Il n'y a pas plus de souverain bien que de souveraine beauté : pour jouir d'une félicité constante, il faudroit éprouver continuellement des sensations agréables, entretenir la vivacité de ses goûts, et les satisfaire sans interruption. Mais un bon repas est suivi de l'embarras pénible de la digestion, les plaisirs de l'amour, de la lassitude; et chez les femmes, des douleurs de l'enfantement. Pour goûter le repos, il faut avoir essuyé quelque fatigue. On ne peut donc avoir un bonheur permanent, une continuité de sensations délicieuses. L'homme le plus heureux est celui qui unit aux jouissances rapides des sens, les douceurs et les charmes de l'étude : elle est la source la plus assurée contre l'ennui, ce mal indéfinissable attaché à l'homme. Elle fait mes délassemens et ma consolation; je ne connois rien de si fâcheux qu'elle n'adoucisse; elle orne l'esprit de vérités, élève l'ame, apprend à connoître les hommes; elle nous rend plus humains, plus généreux, plus éclairés sur nos devoirs, et plus agréables à la société. »

Digitized by Google

» Eudoxe et Anaximandre étant survenus vers le déclin du jour, nous rentrâmes : on soupa. Anaximandre ayant conseillé, en plaisantant, à Aristippe de faire des libations à Junon pour se réconcilier avec elle : — « J'aimerois mieux, dit-il, me réconcilier avec l'appétit. » Il ajouta : « Pour égayer votre souper, j'ai envie de vous conter une petite aventure galante qui m'est arrivée dans les jours brillans de ma jeunesse : le beau songe !

» J'avois environ trente ans, lorsque le desir de l'instruction ou la curiosité m'amenèrent à Corinthe. Mon penchant pour les plaisirs et la galanterie voyageoient avec moi. Je fus bientôt épris des charmes de la jeune Libyssa. Laïs, à qui j'étois attaché, informée de cette infidélité, part aussitôt d'Athènes, revêtue d'un habit d'homme, arrive à Corinthe, se fait présenter chez Libyssa, cherche à lui plaire, l'enveloppe dans des filets de fleurs, et prépare son ame à l'inconstance. Vous savez que rien n'étoit plus aimable et plus séduisant que cette belle Sicilienne. Malheureusement je fus obligé de faire un voyage de huit jours à Mégare : elle sut employer ce temps. Libyssa lui avoua les engagemens qu'elle avoit avec moi. « Qu'importe lui dit-elle, ce goût

Digitized by Google

passager ? l'inconstance est le besoin de l'ame, une loi de la nature : les saisons varient l'année ; le printemps fait éclore les fleurs ; l'été dore les épis ; le riche automne lève sa tête couverte de fruits et des dons de Bacchus : l'hiver arrive, change la scène ; les arbres sont dépouillés ; ces vergers si verts, si rians, glacent l'imagination et attristent l'ame. » Sans doute la persuasion couloit de ses lèvres ; car dès que Libyssa apprit mon retour, elle me fit prier de passer chez elle. Je lui trouvai l'air contraint et embarassé : je lui en demandai la cause. Elle hésita, rougit, baissa les yeux, me dit enfin : « Mon cher Aristippe, vous êtes philosophe, par conséquent enclin à l'indulgence. — J'ai trop besoin de celle des autres pour leur refuser la mienne. Ainsi, parlez avec confiance à l'amitié qui vous écoute. — Je vous ai aimé. — Je m'en suis flatté quelquefois ; mais quoi ! votre amour penche-t-il à son déclin ? — Qui, c'est un aveu que vous doit ma franchise. — Je ne m'y attendois pas, du moins si promptement. Ai-je un rival plus aimable, plus fortuné que moi ? — Plus aimable, non sans doute ; plus fortuné, oui, si c'est un bonheur d'avoir surpris ma tendresse. — Votre sincérité doit du moins faire pardonner votre

Digitized by Google

inconstance : mais daignez me nommer cet heureux rival. — Il est de vos amis, il se nomme Amyclès. — Amyclès! oui, j'ai connu un Athénien de ce nom, petit, borgne, le nez épaté, de grosses lèvres, les cheveux crépus ; enfin, presque semblable à un satyre. Est-ce ce digne rival qui l'emporte sur moi ? Je vous en félicite. » Dans ce moment une porte s'ouvre : un jeune homme paroît et me dit : « Voyez, Aristippe, si ma figure répond à votre portrait, et si j'ai l'air d'un satyre. » Jugez de ma surprise ! celui qui me parloit étoit aussi beau que Narcisse. Comme je gardois le silence, il ajouta : « Quoi ! l'aimable Aristippe ne reconnoît pas un ami avec lequel il a fait des parties agréables ! » Je reconnus enfin, non sans étonnement, que mon rival étoit Laïs elle-même, qui m'assura que Libyssa n'attendoit que mon aveu pour lui accorder sa main. — « J'y consens, si la chose est possible, dis-je, en souriant à mon infidelle ; mais Amyclès m'est suspect ; je crois qu'un obstacle dirimant s'oppose à votre bonheur mutuel. — Quel est-il ? répond Libyssa étonnée ; je n'en vois point ; son cœur m'est assuré. — D'accord ; mais le cœur ne suffit pas en ménage. Au reste, le voilà ; qu'il s'explique lui-même ! » Alors Laïs, après quelques feintes

Digitized by Google

excuses, lui déclara l'inutilité, le vide de son amour, et enfin son sexe. A ces mots, la confusion, la colère, éclatèrent sur le visage de Libyssa. Elle nous quitta, en nous jetant des regards foudroyans, et sans proférer une parole. »

» Dans ce moment, on annonça des députés du Lycée et de l'Académie, qui venoient s'informer de la santé d'Aristippe. Il les fit entrer. Après leur avoir témoigné sa reconnoissance, il ajouta : « Mon voyage est arrêté dans le grand livre des destinées ; je pars au premier jour de ce petit globe sublunaire ; rapportez à mes confrères que si, après ma mort, je puis aborder les vieilles Parques, je les prierai de filer lentement la trame de leur vie, et de ne pas y épargner l'or et la soie. »

» Lorsqu'ils furent sortis, il nous invita à boire à la santé de Pluton et de Proserpine : on rit, on chanta, et Aristippe, sur le lit de la mort, sembloit se préparer à une fête.

» Anaximandre nous apprit la mort d'Anitus, l'ennemi, le persécuteur de Socrate. « Après la condamnation de ce grand homme, ce scélérat s'est réfugié à Héraclée, où il a reçu le juste châtiment de ses crimes ; on l'a assommé à coups de pierres. » — Croyez-

Digitized by Google

vous, dit Aristippe, que l'espèce humaine aille toujours en se dégradant, que les vices et la méchanceté des hommes s'accroissent d'âge en âge ? — Selon moi, dit Anaximandre, le cœur, le caractère des hommes ne varient non plus que leur conformation physique : nous avons toujours les mêmes organes ; notre vue, notre ouïe ne sont ni pires, ni meilleures que celles de nos ancêtres. Des circonstances, il est vrai, telles qu'un roi juste et éclairé, de bonnes lois, un gouvernement sage, peuvent modifier une génération, développer ses vertus, comprimer ses vices ; mais c'est une eau qui reprend bien vîte son cours, lorsque la digue qui la contenoit est renversée. — Je suis fâché, dit Aristippe, de votre assertion ; car, je me rappelle quatre vers que j'ai faits jadis sur cette opinion reçue, que le monde en vieillissant portoit des fruits plus amers, c'est-à-dire, des hommes plus méchans.

« Le temps accroît toujours les crimes de la terre ;
Nos pères valoient moins déjà que leurs parens ;
De leurs fils malheureux la race dégénère,
Et nous sommes meilleurs encor que nos enfans (*a*). »

(*a*) *Ætas parentum pejor avis tulit.*
Nos nequiores daturos
Progeniem vitiosiorem.

Digitized by Google

» Une pensée m'a souvent occupé ; c'est l'inconséquence et la bizarrerie de la nature, qui a si fort diversifié l'instinct et le caractère des hommes, et qui s'est assujétie à un plan uniforme pour chaque espèce d'animaux. Chacune a son type moral, aussi invariable que l'instinct des végétaux. Le tigre est toujours cruel, sanguinaire ; le lion, courageux, fier et féroce. Le caractère de la colombe est la douceur et la timidité. L'espèce humaine seule réunit l'instinct et les mœurs de tous les animaux. Tel homme a la cruauté du tigre ; tel autre, la douceur de la colombe. Achille est animé du courage du lion, et Thersite est aussi pusillanime que le lièvre fugitif. La nature pouvoit nous faire généralement bons ou méchans : tous bons, le bonheur seroit le partage de tous : méchans, les bons ne seroient pas leurs victimes..... Mais qu'on me fasse passer la coupe ; je veux boire au grand Zeus (Jupiter), pour le remercier de m'avoir fait goûter de la vie humaine pendant environ soixante ans. Le pourquoi ? je n'en sais rien ; mais j'espère qu'il me fera cette confidence après ma mort. Momus n'a pas tort de dire : « Que les dieux étoient pleins de nectar lorsqu'ils firent les hommes, et qu'ils ne purent regarder leur ouvrage sans rire. »

Digitized by Google

Lorsqu'Aristippe eut bu, il se reposa, et nous parlâmes d'autres choses à voix basse, parce que nous croyions qu'il sommeilloit. Mais tout-à-coup il s'écria : « Ecoutez, je vous prie, mes dernières volontés :

» Je veux qu'à mon convoi on chante des scholies d'amour, des chansons de Datis (*a*), au lieu des hymnes de la patrie (*b*), parce qu'un mort n'a plus de patrie. Je ne veux pas que, selon un usage ridicule, vous exposiez mon corps devant la maison, avec un vase d'eau lustrale, pour que les passans viennent l'asperger et me regarder sous le nez, ce qui me déplairoit. Au lieu de garder mon corps pendant sept jours (*c*), vous le ferez porter, le lendemain de ma mort, au lieu de la sépulture ; et lorsqu'on m'étendra sur le bûcher, qu'on

(*a*) Les chanteurs de Datis rouloient sur des évènemens agréables : c'étoient en général des chansons joyeuses.

(*b*) A Athènes, on chantoit dans les funérailles les hymnes de la patrie, où l'on rappeloit les évènemens importans des grands hommes.

(*c*) Les funérailles se faisoient neuf jours après la mort : on gardoit le corps sept jours ; on le brûloit le huitième, et on enterroit les cendres le neuvième. On éteignoit le bûcher et on faisoit des aspersions sur le tombeau avec du vin.

Digitized by Google

tourne ma face à l'orient, et non à l'occident, comme cela se pratique, parce que j'ai toujours aimé le soleil naissant. Je prie Lasthénie de prendre un habit blanc, au lieu d'un habit noir, vêtement de deuil; attendu que, selon Pythagore, mourir, c'est s'échapper de sa prison. Il seroit inutile de faire évoquer mon ame ou mon ombre par les Psychagogues (*a*): le chemin est trop long pour qu'elle soit tentée de revenir. Je veux que sur mon urne, au lieu d'une inscription sépulcrale, on grave un livre, un compas et des fleurs, avec ces mots: *Cigit qui vous attend.* » A l'instant une vieille esclave éternua à sa gauche. (Signe défavorable.) « Voilà, s'écria-t-il, la Sybille qui m'annonce la mort: couronnez-la d'un chapeau de fleurs (*b*). »

(*a*) C'étoient les prêtres des Manes; leurs fonctions étoient d'évoquer les ombres. Leur institution avoit quelque chose de respectable: ils devoient être irréprochables dans leurs mœurs, n'avoir jamais eu de commerce avec les femmes, ni touché aucun corps mort. Ils habitoient des lieux souterrains.

(*b*) On couronnoit d'un chapeau de fleurs ceux qui apportoient de bonnes nouvelles; coutume venue de Delphes, où ceux qui avoient reçu de l'oracle une réponse favorable, mettoient une couronne de laurier sur leur tête, et s'en retournoient ainsi chez eux.

Digitized by Google

Le souper étoit fini, la nuit avancée ; Aristippe commença à s'assoupir ; Eudoxe et Anaximandre se retirèrent doucement, et promirent de revenir le lendemain.

CHAPITRE XXI.

ENTRETIEN D'ARISTIPPE AVEC LASTHÉNIE. DES PSYLLES. PÉLERINAGE DE BUBASTE. DU CHAT QU'ON Y RÉVÈRE. MORT D'ARISTIPPE.

Lorsqu'Aristippe fut éveillé, il me fit prier de passer dans sa chambre. Je lui demandai comment il se trouvoit ? — « Très-bien pour un mourant, dit il en me tendant la main, je suis presqu'assuré de vivre encore aujourd'hui ; et plus d'un homme qui se porte bien dans ce moment, passera encore la barque avant moi. » Il me remercia avec sensibilité des soins que je lui donnois. « Votre présence, dit-il, dissipe les ombres de mes derniers jours : hier au soir je m'endormis auprès de vous avec ce plaisir, ce calme heureux que goûte un voyageur fatigué, qui s'endort sur les bords rians d'un ruisseau, au doux murmure de son cours. Ma chère Lasthénie, je vous ai toujours aimée ;

Digitized by Google

votre amitié a répandu sur ma vie le charme le plus doux. Quel bienfait précieux que l'amitié d'une femme qui pare les attraits les plus séduisans, du charme de l'esprit et de la sensibilité! Souvenez-vous de moi, non pour vous affliger, mais pour jouir par la pensée de nos plaisirs passés. Imaginez que mon ombre vous écoute, vous répond. Ne songez qu'à vous rendre heureuse, à embellir votre existence; vous avez tout ce qu'il faut pour cela : des goûts modérés et divers, une imagination riante et sage, un cœur sensible, cette probité sévère qui ne laisse entrer dans la conscience aucun sentiment pénible; ces lumières, délices de l'esprit, qui l'éclairent sur les moyens de bonheur, et cette philosophie qui nous fortifie contre les traits de l'adversité, et nous apprend à cultiver quelques fleurs au milieu des épines de la vie. » En parlant ainsi, il tenoit toujours ma main. Il la baisa deux fois : il s'aperçut que je versois des larmes. Changeant aussitôt de discours, il me demanda ce que pensoient les Athéniens de sa mort? — Vous êtes généralement regretté. — Oui, ces regrets dureront jusqu'à ce qu'une comédie nouvelle, ou le moindre évènement politique ait plongé mon nom et ma mémoire dans les eaux du Léthé. »

Digitized by Google

» Les deux philosophes qui entrèrent interrompirent cet entretien. Aristippe leur dit : « Je me sens affoibli; je ne pourrai fournir à la conversation. Mais Eudoxe voudra bien nous conter quelque chose sur l'Egypte. Je suis encore avide d'instruction; c'est la force de l'habitude. — Volontiers, répondit ce philosophe. Je vais commencer par vous parler des Psylles, après quoi je vous ferai le récit d'un voyage charmant que j'ai fait à Bubaste, pour y voir célébrer la fête de Diane. Les Psylles sont une espèce d'hommes forcenés qui jouent avec les serpens. Je les vis défiler dans une procession, les bras nus, le regard farouche, tenant à la main d'énormes serpens qui formoient des replis autour de leur corps. Ces Psylles, les empoignant fortement auprès du cou, évitoient leurs morsures; et, malgré leurs sifflemens horribles, les déchiroient avec les dents, et les mangeoient tout vivans. Le sang couloit de leurs bouches impures. Ils se battoient entr'eux pour s'arracher leur proie et pour la dévorer. On prétend qu'ils ont un secret pour se garantir du venin du serpent.

» La fête de Diane offre des scènes plus agréables; elle se célèbre à Bubaste, où l'on se rend de toutes les parties de l'Egypte; j'y

Digitized by Google

allai en nombreuse compagnie. Nous nous embarquâmes sur le Nil. En avançant, nous voyions une multitude de bateaux qui couvroient le fleuve. Dans chaque barque, des musiciennes accompagnoient leurs voix avec des cymbales et des tambours de basque; des hommes jouoient de la flûte; des femmes sur le rivage s'abandonnoient à l'ivresse de la joie, agaçoient les voyageurs par les propos les plus libres, par des chansons, des danses, des attitudes qui blessoient la pudeur. Cependant des troupeaux de bœufs mugissoient dans la prairie. Les laboureurs arrosoient leurs moissons; les filles venoient sur les bords du fleuve laver leur linge et puiser de l'eau. Elles se frottoient le corps avec le limon du Nil, s'y précipitoient, et se jouoient au sein des ondes. Plusieurs venoient à la nage autour de notre bateau : nous croyions voir des Néréïdes. Elles nagent avec beaucoup de grâce; leurs cheveux tressés flottent sur leurs épaules; elles ont la peau brune, le teint hâlé, mais la plupart sont très-bien faites. Dans notre navigation, nous rencontrions des îles couvertes d'une herbe épaisse : on y menoit paître des buffles. Un berger, assis sur le cou du premier du troupeau, descend dans le fleuve, fait claquer son fouet,

Digitized by Google

fouet, et dirige la marche : tous les buffles suivent à la file, et nagent en meuglant. Je trouvai à Bubaste un concours de sept cent mille personnes. On immola, pendant la solennité, un nombre prodigieux de victimes. Pendant la nuit on alluma, à chaque mât des bateaux, plusieurs lampes de verre, dont la lumière répétée formoit, sur les eaux, des étoiles innombrables. Les tentes qui bordent le rivage sont pareillement éclairées. Cette illumination, d'une lieue d'étendue, produit, sur la verdure et sur les eaux, des effets admirables. — Je pardonne, dit Aristippe, une superstition qui amène des fêtes si agréables. C'est par le plaisir, et non par l'austérité et les rigueurs, que l'on doit rapprocher l'homme de la divinité. — C'est dans le temple magnifique de Bubaste que les prêtres nourrissent d'alimens sacrés un chat superbe : lorsqu'il meurt, ils l'embaument et le portent en pompe à son tombeau. — Ne nourrissent-ils pas aussi des crocodiles? demanda Aristippe. — Oui, dans la Haute-Egypte, cet animal amphibie est révéré et regardé comme sacré. Les prêtres en conservent un dans un lac particulier : ils lui donnent de la chair, du fruit et du vin; j'en ai été le témoin. Mon hôte, personnage

Digitized by Google

respectable, me conduisit une après-dînée à ce lac; il portoit de petits gâteaux, de la viande rôtie et un vase rempli de vin. Le crocodile reposoit sur le rivage. Les prêtres s'approchèrent; un d'eux lui ouvrit la gueule; un autre y introduisit les gâteaux, la chair et le vin. Après ce repas, le monstre descendit tranquillement dans l'eau, et nagea vers l'autre rive. — C'est le délire le plus étonnant de la raison humaine, lui dis-je alors, que ce culte rendu à cet animal informe. — Cette superstition est née de la peur. Les Egyptiens, regardant Typhon comme le mauvais principe, lui ont consacré le crocodile, l'âne, et l'hippopotame, à cause de sa couleur rousse que les Egyptiens haïssent. On les nourrit dans des enceintes sacrées, et l'on croit adoucir, par des sacrifices, la méchanceté de ce mauvais génie. — Dans votre navigation à Bubaste, ne redoutiez-vous pas la rencontre des crocodiles, demanda Aristippe? — Non; ils descendent rarement dans la Basse-Egypte, et jamais au dessous de Memphis : ces animaux, quoique couverts d'écailles presqu'impénétrables, fuient les lieux fréquentés. On les trouve depuis Thèbes jusqu'à Syène. On les voit étendus sur des îles sablonneuses; ils dorment au soleil, mais

Digitized by Google

leur sommeil est très-léger ; à l'approche des bateaux, ils se précipitent dans l'eau. Cependant cet animal si révéré a des ennemis redoutables dans les habitans de Tentyra : ils l'abhorrent, et lui font une guerre cruelle. Tout autre homme pâlit d'effroi à leur aspect ; les Tentyrates seuls les recherchent et les tuent. Ils plongent et nagent audacieusement au milieu du Nil, vont droit à cet animal formidable ; et lorsqu'il ouvre sa gueule pour les engloutir, ils y enfoncent une planche de sapin, à laquelle tient une corde. Le crocodile, en fermant ses mâchoires, y attache tellement ses dents aiguës, qu'il ne peut les retirer. Alors l'Egyptien, tenant d'une main la corde, regagne le rivage, où, secondé de plusieurs hommes, il amène le monstre et lui donne la mort. Si le nageur manque d'adresse, il est dévoré sur-le-champ. »

« La nuit s'avançoit, m'écrivoit Lasthénie, et j'avois besoin de repos. Aristippe me pria instamment d'aller me jeter sur mon lit. Les philosophes ne se retirèrent qu'à la pointe du jour. J'avois donné ordre qu'on m'avertît de leur départ. Je retournai aussitôt auprès d'Aristippe ; je le trouvai très-accablé. Cependant il se faisoit lire les idylles de Théocrite ; il

Digitized by Google

discontinua sa lecture pour converser avec moi. Comme sa maladie n'étoit que le dépérissement d'une plante privée de sa sève, il mouroit lentement et sans douleur, avec toute sa présence d'esprit. On annonça un de ses amis; je voulus le refuser. « Non, me dit-il, laissez entrer tout le monde. Je veux finir joyeusement et en bonne compagnie. Que l'on cause, que l'on s'entretienne sans bruit et avec gaîté, comme si je partois pour aller à Syracuse donner des leçons de bonne chère et de philosophie à Denys le tyran. » Tout le jour sa chambre fut remplie de philosophes, de sophistes, de poètes, d'artistes; je prévenois ceux qui entroient de ne point affecter de tristesse, de lui parler comme à l'ordinaire. On s'entretint de nouvelles publiques, de pièces de théâtre; Aristippe écoutoit, mais se mêloit peu de la conversation. Cependant quelqu'un dit que Denys le tyran craignoit les dieux : à ces mots il parut se ranimer. Quelle erreur! dit-il avec vivacité; je vous réponds que c'étoit un impie. Il enleva à Jupiter un manteau d'or massif, en disant : *Qu'il étoit bien lourd en été et bien froid en hiver*, et lui en fit mettre un de laine, sous prétexte qu'il seroit bon pour toutes les saisons. Il prit à Esculape sa barbe d'or, allé-

Digitized by Google

guant qu'il n'étoit pas juste que le fils eût de la barbe, lorsqu'Apollon son père n'en avoit pas. Une autre fois il trouva des tables d'argent dans un temple, avec cette inscription : *Aux Dieux bons.* « Profitons, dit-il, de leur bonté ; » et il s'en empara (39). Nous soupâmes dans sa chambre. Il demanda les musiciennes. Il nous dit : « Votre repas ressemble à ces banquets des Egyptiens, où l'on présente un cadâvre aux convives. » Ensuite, après quelque temps de silence, il s'écria : « Je songe à Nicomaque, ce sage qui vit la mort d'un œil si philosophique, et qui disoit que craindre la mort, c'étoit feindre de savoir ce que tout le monde ignore. Il fut très-injustement arrêté et traduit devant les tribunaux. Sollicité par ses amis de se justifier pour sauver sa vie, il dit aux juges : « Si je vous prie, citoyens, de ne point me faire mourir, j'ai peur d'obtenir une grâce à mon désavantage. Ceux qui craignent la mort, la connoissent sans doute; quant à moi, j'ignore ce que c'est, et ce que l'on fait en l'autre monde. Les choses que je sais être mauvaises, comme offenser son prochain, je les évite ; celles que je ne connois point, comme la mort, je ne les préviens pas; je m'en remets à vous : vous en ordonnerez à votre gré. — Je pense

Digitized by Google

de même, continua Aristippe; j'abandonne à la messagère Iris le soin de mes jours ; elle peut venir, quand bon lui semblera, couper le cheveu qui m'attache à la vie. » La conversation s'égaya. On plaisanta sur le vautour de Prométhée, sur le crime et le supplice d'Ixion. On parla des signes que les prêtres font paroître sur le foie des victimes, pour en tirer des augures heureux ou malheureux. « Ils tracent, dit Anaximandre, des figures sur leur main, pressent ensuite le foie encore chaud et tendre, et y laissent cette empreinte. » Aristippe recommanda de ne pas oublier de lui mettre de l'argent sous la langue pour payer le passage de la barque, et un gâteau de farine et de miel pour apaiser Cerbère. C'est parmi ce mélange de propos gais et philosophiques que la nuit s'écoula. Au point du jour, je m'aperçus qu'Aristippe déclinoit sensiblement; il étoit assoupi, il parloit rarement. Son médecin arriva, et dit, en lui tâtant le pouls : « Je crois que la fièvre s'en va. — Dites plutôt que c'est le malade, » répond Aristippe, et il ajouta :

« Et le riche et le pauvre, et le foible et le fort,
» Vont tous également des douleurs à la mort. »

» Une heure après, je lui demandai s'il

n'avoit besoin de rien. — « Je voudrois me retourner; mais je me sens si foible, que je rendrai l'ame si je remue. » Son Esculape l'assura qu'il avoit encore plus de forces qu'il ne croyoit.—« Voulez-vous, répondit-il, en avoir le plaisir ? » En disant ces mots, il fit un effort pour se retourner, et il expira sur-le-champ.

» Jugez, mon cher Antenor, de la tristesse profonde que me cause cette perte! combien la privation d'un ami auquel je suis attachée depuis douze ans, laisse de vide dans mon ame et dans ma vie! Si vous étiez auprès de moi, vous adouciriez mes peines; mais la destinée m'enlève tous mes appuis, toutes mes consolations ; il ne me reste que la philosophie : je vais me jeter dans ses bras, me retirer à la campagne, et partager mon loisir entre les Muses et les travaux champêtres. Eudoxe et Anaximandre m'ont promis de venir souper avec moi, le peu de jours que je resterai à la ville, pour mes affaires et celles de mon ami qui n'est plus. Eudoxe nous lira, chaque soir, quelques chapitres d'un mémoire qu'il a fait sur l'Egypte. Je vous en ferai part. Portez-vous bien, soyez heureux. »

La mort d'Aristippe, et la douleur de ma

chère Lasthénie m'affectèrent vivement. Je lui répondis aussitôt, et lui offris d'aller partager ses sollicitudes, les peines de sa vie, et embellir la mienne par le charme d'une société délicieuse.

CHAPITRE XXII.

CULTE DES DIEUX DE L'ÉGYPTE. MŒURS DES ÉGYPTIENS. HISTOIRE DE NYCIAS. DE L'ANNEAU DE POLYCRATE.

Ire. SOIRÉE.

« EUDOXE et Anaximandre m'ont tenu parole, m'écrivoit Lasthénie, ils sont venus pendant trois jours souper avec moi. Ma porte étoit fermée à tout le monde; et l'après-souper, Eudoxe nous racontoit quelque chose sur l'Egypte. Je vous transcris ses récits, comme il nous les faisoit, soirée par soirée.

« Je vous ai déjà parlé, nous dit-il, du dieu Apis; je vais maintenant vous parler des trois grandes divinités de ce pays: Anubis, Osiris et Isis.

» Anubis a une tête de chien. On nourrit

dans son temple des chiens sacrés, devant lesquels on se prosterne. Le grand Osiris est le père et l'époux d'Isis. Ils furent amoureux l'un de l'autre dans le ventre de leur mère, et engendrèrent le dieu Horus. Osiris est le Phébus de l'Egypte (*a*); Isis est notre Phébé. Les habits du dieu sont couleur de feu : on les garde précieusement, et on ne les expose qu'une fois l'année aux yeux de la nation. Osiris est représenté avec la tête d'un épervier et le corps d'un homme; on l'emmaillotte comme les momies : il porte sur sa tête le phallus et deux cornes. Les prêtres même portent le phallus sur leur habit sacerdotal. Osiris tient d'une main le bâton augural d'un pontife, et de l'autre un fouet, comme dieu du soleil. »

» L'histoire de ces dieux de fabrique égyptienne, nous fit rire aux dépens de la sottise humaine. « Ce n'est pas encore tout, s'écria Eudoxe; je ne vous ai point parlé du dieu Sérapis et de son magnifique temple nommé *Sérapion*, que l'on voit à Canope. Ce coin de terre est le jardin le plus riant de l'Egypte; l'industrie de ses prêtres en fait un des plus fameux pélerinages. Le temple est pour ainsi dire suspendu dans les airs; c'est un vaste bâtiment

(*a*) Hérodote dit que c'est aussi le dieu Bacchus.

Digitized by Google

carré, où l'on monte par plus de cent marches. Il est soutenu par des voûtes divisées en plusieurs appartemens : dans l'intérieur règnent des portiques, sur lesquels s'élève l'édifice orné de colonnes; les murs sont revêtus de marbre. Sérapis, premier dieu de l'Egypte est représenté un boisseau sur la tête, une couronne rayonnée, avec des cornes de bélier; il a derrière la tête un sceptre à trois pointes, entortillé d'un serpent. Ce temple est très-fréquenté. Les plaisirs, plus encore que la religion, y conduisent les adorateurs du dieu; cependant il guérit les malades. Les jeunes gens sur-tout y courent en foule, pour obtenir la grâce de trouver des femmes douces et faciles. Aux fêtes de Sérapis, l'affluence est prodigieuse. On se rend à Canope par un canal du Nil, couvert de bateaux remplis d'hommes et de femmes, dont les chants et la danse offrent l'image d'une joie insensée et d'une extrême licence. Les prêtres sont autant consultés comme médecins, que comme interprètes de l'oracle. Habiles à rétablir les organes affoiblis de leurs malades par des bains parfumés, à réparer le délabrement de leur estomac par une nourriture adoucissante, pleine de sucs et mêlée d'aromates, à échauffer leur imagination par des peintures

Digitized by Google

voluptueuses, ils parviennent à rendre des sens à ceux qui les avoient perdus. Ces cures, dont ils attribuent l'honneur à Sérapis, sont écrites dans un registre qui, exposé aux yeux du peuple, donne au dieu une célébrité étonnante (40). »

» Nous priâmes Eudoxe de nous parler des mœurs et des usages des Egyptiens, et de leurs prêtres.

« Les femmes en Grèce, nous dit-il, ne sortent point ; c'est l'opposé en Egypte. C'est sur elles que roule tout le détail extérieur. Les hommes restent dans la maison, occupés à faire de la toile. Elles ont plus d'autorité que leurs maris ; et il est stipulé dans les contrats de mariage qu'elles seront les maîtresses, et qu'ils obéiront. Cependant elles sont exclues du sacerdoce, réservé aux hommes.

» Les Egyptiens peuvent épouser plusieurs femmes ; les prêtres n'en peuvent avoir qu'une. Ce peuple ne baiseroit pas un Grec à la bouche, ne voudroit pas se servir de ses meubles, ou manger de la chair d'un animal coupé avec son couteau. En Grèce, nos prêtres portent leurs cheveux : en Egypte, prêtres et peuple se rasent la tête et le corps entier tous les trois jours, excepté pendant le deuil : alors ils laissent croître leurs cheveux. Lorsque les Egyp-

Digitized by Google

tiens se rencontrent, ils se saluent sans parler, en baissant la main jusqu'au genou. Leurs habits sont de lin; ils mettent par-dessus un manteau de laine blanche.

» Les prêtres sont très-religieux, et plus attachés à leur culte que ceux des autres peuples. Ils se font circoncire par principe de propreté, dont ils font plus de cas que de la beauté même. Ils ne peuvent avoir d'autres habits qu'une robe de lin, et pour chaussure des souliers de biblus (41). Ils se lavent le corps deux fois par jour, et autant de fois la nuit; d'autres m'ont dit trois fois par jour, avec de l'infusion d'hysope, savoir au sortir du lit, avant le repas, et immédiatement avant de se coucher.

» Lorsqu'ils veulent faire quelqu'acte de religion, sept jours avant ils s'asbtiennent des animaux, des légumes et des herbages, et gardent la chasteté. Leur lit est tissu de branches de palmier: un demi-cylindre de bois leur sert de chevet. Ils s'exercent à supporter la soif, la faim, et à vivre de peu. Ils ne mangent d'aucune sorte de poisson. Le neuvième du premier mois, tandis que le peuple mange devant sa porte du poisson cuit, les prêtres en brûlent devant la leur. — D'où leur vient cette haine pour le poisson? — Les uns disent que

Digitized by Google

c'est par aversion pour la mer; et moi, je pense que c'est parce que la chair des poissons sans écaille épaississant la lymphe, diminuant la transpiration, ils veulent éviter une maladie endémique, qu'on nomme l'*éléphantiase*. Cette nation a aussi de l'horreur pour les féves; les prêtres même n'en peuvent supporter la vue : ils imaginent que ce légume est impur.

» Au reste, les prêtres ont de grands avantages : ils possèdent le tiers des biens de la nation, ils sont les juges en matière de droit civil; ils composent une classe à part, qui seule peut exercer les fonctions sacerdotales. Les enfans succèdent à leur père. Voici les cérémonies qui s'observent dans les sacrifices. Un bœuf, pour être immolé, doit être monde, c'est-à-dire, il ne doit pas avoir un seul poil noir. Quand il est reconnu tel, on le mène au temple, on allume du feu, on répand ensuite du vin sur l'autel, et l'on égorge la victime en invoquant le dieu. On en coupe la tête, on la charge d'imprécations (*a*), et on la porte ensuite au marché pour la vendre à des Grecs, ou bien on la jette

(*a*) Par leurs imprécations, ils prient les dieux de détourner les malheurs qui pourroient arriver à l'Egypte et à eux-mêmes, et de les faire tomber sur cette tête.

Digitized by Google

dans la rivière ; car les Egyptiens ne mangent jamais la tête d'aucun animal.

» Je me suis trouvé à un sacrifice de la déesse Isis : la fête est magnifique ; les prêtres s'y préparent par des jeûnes et des prières. Ils immolèrent un bœuf ; on le dépouilla aussitôt ; on lui arracha les intestins ; on coupa les cuisses, les épaules et le cou. On le remplit ensuite de pure farine, de miel, de raisins secs, de figues, d'encens, de myrrhe et d'autres substances odoriférantes ; après quoi on le brûla, en versant de l'huile sur le feu. Pendant ce temps, les prêtres se frappoient avec force. La cérémonie achevée, on leur servit les restes du sacrifice.

» Les Egyptiens regardent le pourceau comme un animal immonde ; si quelqu'un en touche, ne fût-ce que légérement, il va se plonger dans la rivière, avec ses habits. Aussi les gardeurs de pourceaux, quoiqu'Egyptiens de naissance, ne peuvent entrer dans aucun temple ; ils se marient entr'eux, car personne ne voudroit de leur alliance. Cependant les Egyptiens (*a*)

(*a*) Les Juifs ont, comme les Egyptiens, le cochon en horreur. Cet animal, enveloppé de graisse, transpire peu, et porte avec lui le principe de la lèpre. Voilà, dit-on, la cause de cette aversion.

Digitized by Google

sacrifient et mangent un cochon une fois l'année, à la fête de la pleine lune et de Bacchus. Le jour de la fête de ce dieu, qui est le même qu'Osiris, chacun immole un pourceau devant sa porte, à l'heure du repas. Ils font ensuite une procession, où l'on porte des figures d'environ une coudée de haut, qu'on fait mouvoir par le moyen d'une corde; le phallus de ces figures est aussi grand que le reste du corps. Les femmes les promènent dans les bourgs et les villages, en l'agitant. Un joueur de flûte marche à leur tête. Elles suivent en chantant les louanges de Bacchus. Mais pour varier l'entretien, je vais vous conter l'histoire de l'astronome Nycias, malheureuse victime des préjugés superstitieux: elle nous prouve combien ils dénaturent l'ame, et lui impriment de férocité. Je vais la prendre dès l'origine: la naissance, la fortune, le caractère de cet astronome méritent d'être connus.

» Nicyas étoit un vrai philosophe pratique, d'un esprit piquant et original, cachant beaucoup d'érudition sous le charme de l'enjouement et de la simplicité : sa douceur, sa franchise, le rendoient encore plus aimable : comme Démocrite, il aimoit à rire des actions des hommes. Il étoit né dans l'île de Samos, d'un

Digitized by Google

potier indigent (*a*). A l'âge de treize ans il perdit son père, et se trouva sans pain et sans asile. Il partit au milieu d'un hiver très-rigoureux pour se rendre à Samos, capitale de l'île, qu'on lui avoit désignée à l'occident. A l'approche de la nuit, exténué de fatigue et de besoin, transi de froid, assailli d'une fièvre ardente, il demanda l'hospitalité à un pâtre, habitant d'une hutte chétive : celui-ci le logea dans son étable, le fit coucher dans un tas de fumier, et lui donna pour toute nourriture du pain durci, que Nycias faisoit dégeler dans ce fumier. Les moutons, dont il partageoit l'asile, sembloient touchés de ses maux, le léchoient et le réchauffoient de leur haleine. Sa jeunesse et une heureuse complexion l'empêchèrent de succomber. Le pâtre, sensible à sa misère, lui donna ses moutons à garder. C'est à cette époque que, toujours placé sous l'aspect du ciel, son goût pour l'astronomie se développa. Entraîné par son instinct, et éclairé de ses seules réflexions, il commença à observer le lever et le coucher du soleil, et les diverses phases de la lune. Un jour il trouva un livre ; il fut au désespoir de ne pouvoir le lire :

(*a*) Les Samiens passoient pour les inventeurs de la poterie, et pour exceller dans cette composition.

cependant

cependant il le portoit toujours avec lui, ne cessoit d'y attacher ses regards. En conduisant son troupeau, il aperçut un homme qui lisoit au pied d'un arbre; il envia son bonheur et ses talens. Tourmenté de son ignorance, il l'aborde, et le prie, sans détour, de lui enseigner cet art magique de deviner la pensée par de petits caractères tracés sur des feuilles de papyrus. « Tenez, ajouta-t-il, j'ai trouvé ce livre; je donnerois beaucoup pour savoir ce qu'il contient. Je n'ai rien : toute ma richesse est ce manteau déchiré; mais je gagne quelques oboles, je vous les donnerai pour votre peine. — Et comment vivras-tu? — Avec du pain et de l'eau. — Que veux-tu faire de la lecture? — Apprendre l'astronomie. Il y a neuf mois que je me casse la tête à savoir pourquoi le soleil tantôt parcourt un grand cercle, tantôt un autre beaucoup plus petit. Où va-t-il? où se couche-t-il? J'enrage de n'y rien comprendre. L'étranger, étonné de la sagacité et de l'activité du génie de ce berger, lui dit de venir le trouver tous les soirs, et qu'il lui apprendroit à lire. Il demeuroit à vingt stades de l'habitation du pâtre. Nycias, à l'entrée de la nuit, couroit chez son maître; il étudioit avec tant d'ardeur, que dans trois semaines il n'eut plus

Digitized by Google

besoin de leçons : pour écrire, il traçoit des lettres sur le sable, ou sur l'écorce des arbres; l'astronomie étoit toujours le but de ses études. Il s'arrangea un observatoire au sommet d'un grand chêne. Il y passoit une partie de ses nuits; mais, dénué d'argent, il ne pouvoit acheter des livres et des cartes de géographie. Il imagina de faire des petites Junons, des Pénates d'argile, qu'il vendoit aux bonnes femmes; et du produit, il forma les élémens de sa bibliothèque. Un jour, il étoit au milieu de ses moutons, un livre à la main, entouré de cartes géographiques, lorsqu'un homme de bonne mine, surpris de cet appareil, qui contrastoit si fort avec l'état et le vêtement du jeune pâtre, l'aborde, et lui demande ce qu'il fait là ? « J'étudie l'astronomie. — Est-ce que tu y entends quelque chose? — Très-peu; mais, par Jupiter ! un jour j'en saurai davantage. Je sais déjà que la lune tourne autour de la terre en vingt-sept jours (42). — C'est beaucoup; et comment as-tu fait pour connaître sa marche? — D'abord je la contemplai long-temps; je vis qu'elle s'abaissoit, et sembloit descendre derrière une forêt : plusieurs fois j'y courus pour l'approcher, mais je fus très-étonné de la voir encore bien éloignée. Je suivis son cours, et ma

Digitized by Google

surprise augmenta quand je la vis se lever et se coucher à des heures différentes. J'ai étudié ainsi pendant deux saisons. — Et quel étoit ton maître? — Mes yeux. Je me suis aperçu que les étoiles ne changent jamais de position : mais celle de Vénus fixa mes regards ; elle me parut avoir un cours particulier comme la lune. Elle disparut assez long-temps ; je la revis enfin devenir l'étoile du matin, au lieu de l'étoile du soir. J'ai suivi également la route du soleil, dont le lever et le coucher varient aussi tous les jours : j'ai marqué l'un et l'autre avec deux piquets. — Tu me parois un garçon d'esprit, et je veux faire ta fortune. — Je vous remercie, je n'ai besoin de rien. — Ha, ha! combien gagnes-tu donc par jour? — Autant que Polycrate, tyran de Samos. — Vraiment, c'est beaucoup; et comment cela? — Il gagne sa vie, et moi je gagne la mienne. » Dans ce moment le personnage inconnu fut entouré d'un nombreux et brillant cortège qui l'aborda d'un air respectueux, en lui baisant la main. Nycias, à cet aspect, se lève, mais avec assurance, sans montrer ni crainte, ni embarras. Alors le tyran de Samos (car c'étoit Polycrate lui-même) se fait connoître au jeune berger, et lui propose de le suivre dans sa capitale, où il se charge-

Digitized by Google

roit du soin de le faire étudier, et de l'envoyer ensuite finir ses études à Memphis, ou dans Athènes. Nycias hésita long-temps sur cette proposition; il brûloit d'acquérir des connoissances, mais la liberté lui étoit encore plus chère que la science. Polycrate lui promit de la lui conserver, et Nycias accepta à ces conditions. Dès qu'il fut à Samos, il se livra avec ardeur à l'étude de l'astronomie et des autres sciences. Ses progrès furent si rapides, qu'au bout de quatre ans, Polycrate le fit voyager en Chaldée, en Egypte et dans la Grèce. A son retour, il le nomma son astronome, le logea dans son palais, et lui assigna un traitement très-honorable. Mais ni l'air de la cour, ni la molesse et l'attrait du luxe n'altérèrent les mœurs de ce philosophe rustique : sa frugalité fut toujours la même. Une planche lui servoit de lit. Il n'avoit point d'heure fixe pour ses repas; il mangeoit, en se promenant, du fromage, du lait, des légumes; il ne put s'accoutumer à la viande. Mais voici quel étoit Polycrate. La nature l'avoit doué de grands talens et d'une ambition excessive. Il séduisit ses deux frères et conspira avec eux contre sa patrie. Le jour de la fête de Junon, à la tête des conjurés, ils tombèrent sur les Samiens assemblés autour du

Digitized by Google

temple de la déesse, en massacrèrent un grand nombre, dispersèrent le reste, et s'emparèrent de la citadelle. Les trois frères se partagèrent ensuite le gouvernement de l'île; mais Polycrate se défit bientôt de tous les deux. L'un fut puni de mort, et l'autre condamné à l'exil.

» Ce tyran gouverna les Samiens avec beaucoup d'adresse et de politique, s'assura d'abord des troupes, toujours vendues au despote qui les paie. Il amusa le peuple par des fêtes et des spectacles. Il s'empara des revenus de l'Etat, sans respecter même les propriétés. Le mensonge à la bouche, il parloit de probité : il vantoit au peuple sa liberté en le chargeant de chaînes, le corrompoit et l'avilissoit en préconisant la vertu.

» Cependant Polycrate avoit des qualités brillantes : il cultivoit les lettres et les arts, et les protégeoit autant par goût que par ostentation; il rechercha les grands hommes et leurs productions : les ouvrages de génie trouvoient un asile dans sa bibliothèque. Pythagore, Anacréon, ensuite Nycias, séduits par les grâces de son esprit, lui pardonnèrent sa tyrannie, et logèrent la philosophie dans son palais.

» Ce tyran, qui aimoit beaucoup la conver-

Digitized by Google

sation de son philosophe des bois, c'est ainsi qu'il appeloit Nycias, un jour se félicitoit avec lui de sa prospérité, de la faveur constante des dieux. Nycias lui représenta que c'étoit un motif de redouter les caprices de la fortune, qui exigeoit tôt ou tard un tribut de tous les hommes, et il lui conseilla de se procurer spontanément quelque malheur pour contenter cette maligne déesse. Ce prince le crut. Il estimoit infiniment une émeraude attachée à son anneau, sur-tout à cause de la réputation et de l'habileté de l'artiste qui l'avoit gravée. Il alla se promener sur une galère, et jeta cette bague dans la mer. Peu de jours après, des pêcheurs prirent un poisson d'une grosseur extraordinaire, et le portèrent aux cuisines du prince. On trouva cette même émeraude; Polycrate, transporté de joie et de surprise, s'écria :—« Je suis l'enfant gâté de la fortune; elle veut m'exempter de la loi générale. » Mais le sage Nycias, loin de se réjouir de cette espèce de prodige, commença à trembler sur la destinée de ce prince; il songea à réaliser ses économies, et les fit passer à Memphis, où il projetoit de se retirer en cas de naufrage.

» L'évènement justifia sa prévoyance. Six mois après, Orétès, l'un des satrapes de Cam-

byse, qui commandoit à Sardes, voulant s'emparer de l'île de Samos, fit dire à Polycrate, que, mécontent du gouvernement, il desiroit se retirer auprès de lui avec ses trésors, se proposant de lui en céder la moitié, s'il lui accordoit un asile; il l'invitoit à venir le voir pour en conférer ensemble. L'appât de l'or tenta l'avarice de Polycrate; mais trop habile pour être sans méfiance, il envoya un député à Orétès, qui avoit ordre de tout observer et de chercher à pénétrer l'ame du satrape, qui, aussi rusé que le tyran, fit embarquer devant ce député des tonnes qu'il disoit renfermer ses richesses ; mais elles ne contenoient qu'une vile matière, dont une couche d'or couvroit la superficie (*a*). Le député, trompé, rassura Polycrate. Il s'embarqua malgré les prières de sa fille, à qui il dit, dans un mouvement de vivacité, que s'il revenoit sain et sauf, il ne la marieroit pas. — « Je souhaite, répondit-elle, que vos menaces aient leur effet; et j'aime mieux rester toujours vierge, que d'être privée de mon père. » Dès que le cruel Orétès l'eut

(*a*) Annibal se servit d'une pareille ruse pour tromper l'avidité des Gortiniens. Il remplit de plomb des amphores, en fit couvrir la superficie d'or et d'argent, et les déposa dans le temple de Diane.

Digitized by Google

en sa puissance, il le fit arrêter et mettre en croix. Ainsi, ce prince, fameux par sa fortune et ses talens, termina, par un honteux supplice, une vie comblée de prospérités.

» A la nouvelle de cette horrible catastrophe, Nycias partit de Samos, et se rendit à Memphis, ville superbe, qui a près de vingt-une stades de circonférence, et qui renferme les plus beaux édifices. Nycias y vécut en sage, retiré dans son cabinet, tout entier à l'astronomie et à la géométrie, qui florissoient alors dans cette capitale. Ses connoissances et ses découvertes en astronomie lui firent une grande réputation. Il détermina les différentes hauteurs du pôle par l'ombre du soleil; il vit que plus on avançoit vers le nord, plus ces ombres, mesurées le même jour, augmentoient en longueur. Il en conclut que la hauteur du soleil au dessus de l'horizon étoit devenue plus petite, et que l'observateur situé vers le nord n'étoit pas sur le même plan que celui situé vers le midi; par conséquent que la terre étoit arrondie. Il s'assura encore plus de sa courbure et de sa rondeur par les éclipses de lune, vu qu'alors l'ombre de la terre paroît toujours ronde; et par la marche des vaisseaux, qui ne disparoissent que peu à peu. Il calcula que

Digitized by Google

Vénus revenoit en conjonction avec le Soleil tous les dix-neuf mois, et qu'étant alors à sa plus grande proximité de la Terre, elle brilloit, soir et matin, d'un éclat extraordinaire, trente-six jours avant et trente-six jours après la conjonction.

» A l'approche du solstice d'été, il fit un voyage à Syène, ville située verticalement sous le tropique du cancer, pour voir le fameux puits sur lequel le soleil passe perpendiculairement le jour du solstice. En effet, ce jour-là à midi, il vit l'image toute entière de cet astre au fond de l'eau, et nulle trace d'ombre dans la ville, ce qui lui confirma sa position directe sous le tropique. Cependant ce philosophe agreste qui, jusqu'alors couvert de l'égide de Minerve, avoit repoussé les traits de l'amour et de la beauté, céda enfin à leur puissance. Une après-dîner, il se promenoit dans la campagne, occupé du lever des Pléïades ou de Jupiter, lorsque des chants et des voix de femmes rappelèrent son esprit sur la terre : il regarde; il voit non loin de lui des jeunes filles qui lavoient des robes sur un des petits canaux du Nil. Il s'arrête pour les écouter; elles s'en aperçurent; et, soit timidité ou malice, les chants cessèrent. D'abord toutes ces filles lui parurent

Digitized by Google

autant de nymphes charmantes ; mais, de près, il n'en distingua qu'une seule : c'étoit Galathée au milieu des Néréides; de longs cils, de grands yeux noirs, chargés de cette humidité qui donne au regard une expression si voluptueuse ; des cheveux superbes, et une taille moyenne, mais légère et svelte, tel étoit le portrait de celle qui devoit ouvrir le cœur de Nycias à l'amour. L'impression fut d'autant plus vive, qu'en général les Egyptiennes n'ont pas reçu le don de la beauté (43). Il lui adressa la parole, et fut satisfait de ses réponses. Elle lui dit qu'elle ne lavoit que les robes de son père et les siennes ; qu'ils demeuroient dans le voisinage ; qu'elle avoit fini, et qu'elle le conduiroit chez son père, si cela pouvoit lui être agréable. Nycias, qui connoissoit son Homère, se rappela soudain la princesse Nausicaa, qui lavoit les robes d'Alcinoüs. Son imagination transforma celle-ci en fille de roi, ou en nymphe de la cour de Diane. Il accepta la proposition, et aida même l'aimable blanchisseuse à porter une partie de son fardeau. Il lui demanda si elle étoit mariée. « Non : il est vrai que j'ai quinze ans, mais rien ne presse; cependant ma sœur aînée s'est mariée à l'âge de douze ans, et ma cousine, dont la noce s'est faite il y a huit jours, attei-

Digitized by Google

gnoit à peine sa onzième année. » Elle lui apprit ensuite qu'elle se nommoit Déiphile, et son père Bocchoris. Ils le trouvèrent dans un petit jardin orné de sycomores et de palmiers. Cet Egyptien, au nom de Nycias, déjà fameux dans l'Egypte, se félicita beaucoup de la visite de ce grand astronome. Il étoit un des plus zélés adorateurs d'Apis et d'Anubis; il avoit une profonde vénération pour les crocodiles, les chats, les ibis. Il fit voir à Nycias un coin de terre de son jardin, consacré à ses chats. « Je les nourris, lui dit-il, avec du pain émietté dans du lait; quelquefois je leur donne du poisson du Nil. » Ensuite il lui parla du grand Osiris, de son frère Typhon. Nycias l'interrompit souvent pour adresser la parole à Déiphile. Cependant Bocchoris le pria à souper pour le lendemain. « Je vous donnerai, dit-il, du cochon; car c'est demain pleine lune, et vous savez que c'est le seul jour où il nous soit permis d'en manger. » Nycias passa une soirée charmante. Rentré chez lui, tous ses desirs, toutes ses pensées se fixèrent sur l'aimable Egyptienne. Il auroit volontiers abandonné Vénus, Mars, la grande et la petite Ourse, pour passer la nuit à contempler le phénomène qu'il avoit découvert sur la terre. Cette situation nouvelle pour lui

Digitized by Google

le priva du sommeil. Comme il ignoroit l'art de manier ces traits fins et délicats qui pénétrent le cœur des belles, il ne vit pour son amour d'autre asile que le mariage. Mais un philosophe, un astronome, encore à moitié sauvage, devoit-il courber sa tête sous un joug aussi pesant, lui sur-tout qui, jusqu'à cette époque, avoit vécu dans une indépendance absolue? Ces réflexions l'agitoient: les plaisirs, les douceurs de l'hymen d'un côté; ses soucis, ses chaînes de l'autre.

» Dans cette anxiété, il sortit pour aller promener son inquiétude dans la campagne, et méditer le parti auquel il s'attacheroit. Il rencontra un de ses amis qui, sans lever l'étendard de la philosophie, avoit un jugement sain et un esprit juste. Il lui confia son amour et ses irrésolutions, et lui demanda son opinion sur le mariage. « Si vous entrepreniez, lui dit-il, un voyage un peu long, aimeriez-vous mieux être seul ou accompagné d'un ami? — Belle demande! rien de si triste que de voyager seul! Si l'on court quelque danger, si l'on essuie des peines, des travaux, ils sont adoucis par la présence d'un ami; si, au lever d'un beau jour, en respirant l'air pur et frais du matin, on traverse une belle campagne, une vallée agréable,

Digitized by Google

on double son plaisir en le communiquant. — Eh bien, mon cher, voilà la solution de votre problème! La vie est une route pénible et tortueuse, hérissée de rochers, couverte de landes, où se trouvent par-ci, par-là, quelques vallons fertiles et rians. Il faut traverser ce chemin pour arriver au terme. Une compagne partage avec nous les plaisirs et les travaux du voyage. » Dans ce moment ils virent un homme et une femme qui se disputoient avec chaleur: l'homme, usant du droit du plus fort, battit son antagoniste. Ils coururent à son secours, et demandèrent au paysan la cause d'une colère si brutale? « C'est ma femme, dit-il, que je veux corriger! elle est méchante, capricieuse, fainéante, emportée, turbulente, tracassière; enfin je suis las de la supporter. » La femme, interrogée à son tour, répondit avec la même aigreur, « que son mari étoit jaloux, brutal, ivrogne, avare, et qu'elle ne pouvoit plus vivre avec lui. » L'ami de Nycias leur proposa de se séparer à l'amiable; à quoi l'un et l'autre consentirent avec plaisir. Nycias dit alors à son ami: « Vous voyez qu'il vaut encore mieux voyager seul que de prendre une compagne pour se quereller et se battre en chemin. — Attendez à demain pour asseoir votre jugement. » Nycias

Digitized by Google

passa la nuit toujours agité, toujours indécis entre l'amour et la philosophie. Dès son lever, il courut chez son ami. Il y trouva le paysan qui le supplioit d'engager sa femme à revenir auprès de lui, protestant qu'il l'aimoit malgré ses défauts, et qu'il ne vouloit pas vivre solitaire comme un hibou. L'ami de Nycias envoya aussitôt chercher la femme, et lui demanda, le mari écoutant sans être vu, si elle persistoit dans son projet de séparation? A cette question, elle pleura, avoua qu'elle avoit passé une mauvaise nuit, et bien que son mari eût des défauts et des torts, elle ne pouvoit supporter son absence. A cet aveu, le mari paroît, l'embrasse, et les deux époux s'en retournent pleins de joie et de tendresse. « Eh bien, que pensez-vous maintenant, dit l'Egyptien à Nycias, de l'hymen et de ses orages? — Qu'il ressemble au climat de la Grèce, qui a des brouillards, des nuages, des tempêtes, mais des jours sereins qui en rendent le séjour agréable..... Me voilà décidé, j'épouse Déiphile. » Il se rendit aussitôt chez Bocchoris; c'étoit le jour de la pleine lune. On mangea le cochon sous des palmiers. Après le souper, Bocchoris et Nycias se promenant dans le jardin, Bocchoris lui demanda s'il avoit passé la nuit à contempler les

Digitized by Google

astres? — « Non, dit-il, j'ai été occupé de votre aimable fille. Je me suis promené avec elle sur les bords du Nil; et à mon réveil, j'ai cru qu'après une promenade nocturne et solitaire avec une jeune personne, je ne pouvois me dispenser de vous la demander en mariage. » Bocchoris y consentit avec joie. — « Mais il me faut l'aveu de la charmante Déiphile, lui dit le philosophe. — Je ne doute pas que vous ne l'obteniez; la voilà qui rêve; allez vous expliquer avec elle. » Nycias l'aborda; ils gardèrent d'abord le silence. Cet astronome, très-neuf dans cette carrière, ne savoit par où débuter. Enfin il s'enhardit. « Je n'entends rien au langage d'amour; mais au premier coup-d'œil vous avez troublé ma raison. Le lever du plus beau soleil, l'aspect brillant du printemps, l'éclat de l'étoile de Vénus ne m'ont jamais fait une impression aussi vive, aussi douce que la vue de vos jeunes attraits. Depuis ce jour, votre image est empreinte dans mon cœur, comme la douceur et la sensibilité sont empreintes dans vos regards. Etonné de cette situation, j'ai vu que je vous aimois; ou tous les calculs sont faux, ou votre possession doit faire le bonheur de ma vie: j'ai déjà l'agrément de votre père, mais il est nul sans le vôtre. Parlez; si votre

Digitized by Google

cœur me rejette, je renonce à l'amour, et retourne vers les astres ; si je vous plais, prononcez mon bonheur avant que la lune qui se lève soit au dessus de l'horizon. » Déiphile réfléchit un instant ; ensuite, s'éloignant de quelques pas, elle lui dit : « Je vais vous faire ma réponse. » Alors, avec une baguette, elle traça des mots sur le sable, après quoi elle s'enfuit. Nycias s'approcha, et lut avec une joie extrême : « Oui, le sage et savant Nycias me plaît. »

» Il se retira le plus heureux des hommes ; mais dans la nuit il fut attaqué d'une violente indigestion. Pour complaire à Bocchoris, et à l'aimable Déiphile, il avoit mangé du cochon, lui qui s'abstenoit toujours de viande. Il eut des coliques, des maux de tête et la fièvre. Aussitôt il fut entouré de trois médecins ; il n'en vouloit qu'un seul ; mais on lui fit entendre qu'il en falloit absolument trois, un pour le traiter de la colique, l'autre du mal de tête, et le troisième de la fièvre ; que c'étoit l'usage en Egypte, où un médecin ne pouvoit s'attacher qu'à la connoissance d'une seule maladie. Chacun de ces Esculapes ordonna ses remèdes. Nycias se conduisit à sa guise, et guérit (*a*).

(*a*) Les médecins étoient du collége des prêtres. Ils

» Il

» Il retourna aussitôt auprès de Déiphile, pressa son mariage, qui fut arrêté pour le second jour de la nouvelle lune. Nycias l'attendit avec toute l'impatience d'un amant qui voit le terme devant lui. Mais un événement désastreux recula son bonheur. Le jour fixé pour l'hymen, Nycias, radieux comme Titon rajeuni par l'Aurore, arriva chez son beau-père. Le deuil et la consternation étoient dans la maison. Bocchoris et sa fille se rasoient les sourcils, poussoient des gémissemens, des cris lamentables, se frappoient la poitrine. Nycias, alarmé, demanda la cause de cette vive douleur. On lui dit qu'un des chats de la maison venoit de mourir d'une mort imprévue. On connoît la vénération des Egyptiens pour cet animal. Nycias s'affligea avec sa nouvelle famille. Cependant on enveloppa le défunt dans un linge, et on l'envoya aux Tarichées, qui devoient l'embaumer et l'enterrer ensuite dans les monumens sacrés.

» Il fallut attendre la fin du deuil pour célébrer la noce. Enfin, le temps que rien n'arrête amena cet heureux jour. Bocchoris donna un

étoient obligés de suivre les règles qui leur étoient prescrites; s'ils s'en écartoient, ils répondoient sur leur tête de la vie du malade.

Digitized by Google

grand festin. Au milieu du repas, lorsque la joie animoit tous les convives, on apporta, selon l'usage, un cercueil avec une figure en bois, représentant un mort. Le porteur de cette figure la montra tour-à-tour à chaque convive, en lui disant : *Jetez les yeux sur cet homme, vous lui ressemblerez après votre mort : buvez donc maintenant, et vous divertissez.*

» Cet usage n'est point une vaine cérémonie; il renferme un conseil très-philosophique : qu'il ne faut pas seulement profiter de la brièveté de la vie pour en goûter les douceurs, mais conserver cette cordialité, cette union qui en font le charme, et ne chercher son bonheur particulier que dans la félicité commune.

CHAPITRE XXIII.

SUITE DE L'HISTOIRE DE NYCIAS. DE L'INITIATION EN ÉGYPTE. HISTOIRE D'ORPHÉE.

IIe. SOIRÉE.

» NYCIAS trouva sa femme nourrie dans la superstition, et chargée d'amulettes et de

talismans. Sa philosophie, bien supérieure à ces préjugés populaires, la débarrassa de tous ces hochets : il lui fit entendre que c'étoit par des mœurs pures, par la bienfaisance, par le respect pour les dieux, qu'on peut s'élever au dessus de la crainte et des terreurs vulgaires, et mériter l'indulgence de la divinité. Leur vie fut long-temps douce et paisible : il est vrai que Nycias ne trouva point dans sa femme les lumières et les connoissances qui eussent établi plus de rapport entr'eux, et rendu leur union plus intéressante ; mais en véritable philosophe, il eut pour elle l'indulgence que l'on doit à l'ignorance modeste et à la foiblesse, sur-tout quand ce sommeil de l'esprit est suppléé par les qualités du cœur. Cependant elle pressoit continuellement Nycias de se faire recevoir au nombre des initiés, comme un moyen assuré de gloire et de bonheur dans ce monde et après leur mort.

» Bocchoris, infatué des mêmes préjugés, initié lui-même, sollicitoit sans cesse son gendre de se soumettre à cet acte de religion qui lui donneroit un nouvel être. « Il faut du courage, lui disoit-il, pour subir cette épreuve ; les préparations qu'on exigera de vous sont terribles et périlleuses, mais le danger n'est que dans l'ima-

Digitized by Google

gination : osez le braver, et une palme glorieuse sera le prix de votre fermeté. » Nycias étoit un vrai sceptique ; mais la curiosité, le desir de connoître des mystères si célèbres dans la Grèce, le décidèrent à tenter une aventure qui effrayoit la plupart des hommes. Je vous ai apporté le manuscrit où lui-même raconte les diverses épreuves de l'initiation. C'est ce manuscrit, que j'ai eu avec bien de la peine, qui lui a coûté la vie.

» Avant de partir pour le temple de Memphis, où se fait l'initiation : mon beau-père, disoit Nycias, me rappela les travaux, les dangers que j'allois essuyer, sur-tout si le courage me manquoit. Je lui répondis que j'étois décidé, et qu'il pouvoit compter sur moi. Nous partîmes pour la pyramide, munis d'une lampe et de tout ce qu'il falloit pour la rallumer : nous y arrivâmes à la nuit. Nous montâmes seize marches de la pyramide, et nous trouvâmes une fenêtre de trois pieds carrés : là, s'ouvroit une allée où nous ne pûmes pénétrer qu'en rampant. Je marchai le premier, la lampe allumée à la main : après beaucoup de détours, nous parvînmes à un puits fort large : j'y plongeai mes regards, à la foible lueur de ma lampe : je ne vis qu'un abîme et une nuit profonde. Son

Digitized by Google

aspect glaçoit d'épouvante, et arrêtoit souvent l'audace de l'aspirant. Bocchoris, pour deviner ma contenance, me regarda quelque temps sans mot dire : lorsqu'il vit qu'elle étoit ferme, il prit la lampe, la mit sur sa tête, passa une jambe dans le puits, posa le pied sur un échelon de fer que l'ombre me cachoit, entra tout entier dans l'ouverture, descendit, sans parler, un second échelon, ensuite un autre. Je le suivois. Parvenu au soixantième échelon, nous trouvâmes une fenêtre qui conduisoit dans un chemin creusé dans le roc, et qui descendoit en ligne spirale l'espace de cent vingt-quatre pieds. Nous le prîmes, et arrivâmes à une porte grillée, à deux battans d'airain : nous l'ouvrîmes sans effort et sans bruit; mais les battans, en se refermant, rendirent un son éclatant qui se propagea dans tout l'édifice. Nous étions alors au fond du puits, à cent cinquante pieds de profondeur. Vis-à-vis cette porte, il y en avoit une autre fermée d'une grille dormante, dont les barreaux étoient de fer. A travers ces barreaux, j'aperçus, à perte de vue, une allée bordée, à gauche, d'une longue suite d'arcades éclairées par quantité de lampes et de torches : j'entendis une musique harmonieuse, mêlée de voix d'hommes

Digitized by Google

et de femmes. Cette allée, me dit Bocchoris, passe au-dessous des autres pyramides qui servent de tombeaux, et les arcades conduisent à un temple souterrain, où les prêtres et les prêtresses dont vous entendez la voix, font toutes les nuits des sacrifices et des cérémonies que je ne puis encore vous révéler. Mais il est temps de nous reposer, de réfléchir sur votre projet. » Nous nous assîmes sur un banc de pierre. Je considérai alors la grandeur et la magnificence de ces vastes souterrains, impénétrables à la foule des humains, excepté aux prêtres et aux initiés. Je demandai à Bocchoris si c'étoit l'ouvrage des hommes ou des dieux ? — « C'est celui de nos rois ; mais il a été arrosé des sueurs et du sang de leurs sujets. Que d'hommes ont péri en élevant ces masses énormes ! » Après quelques momens de repos, Bocchoris me dit : « Choisissez. Voilà la porte du nord par laquelle nous sommes entrés, et celle de l'orient qui mène dans une route parallèle aux arcades, qui sont encore fermées pour vous. — Marchons, lui dis-je ; » et j'entrai dans un chemin de six pieds de large. Je lus, en passant, sur le fronton de l'une des arcades, cette inscription gravée en caractères noirs, sur un marbre très-blanc : *Tout mortel qui marchera seul et sans*

Digitized by Google

frayeur dans cette enceinte ténébreuse, reverra la lumière, sera purifié par le feu, l'air et l'eau, et sera initié dans les mystères sacrés de la déesse Isis.

» Ici Bocchoris me prévint qu'il lui étoit défendu de m'accompagner plus loin, que c'étoit le moment décisif, que je pouvois encore revenir sur mes pas. Je lui répondis que j'aurois la même intrépidité que tant d'autres. Je pris alors la lampe, et lui fis mes adieux. Il m'embrassa, en m'invitant de joindre l'adresse à la fermeté. Cependant, à mon insu, il me suivit de loin; c'étoit la règle, parce que, dans le cas où l'aspirant se trouvoit mal, ou manquoit de courage, son guide le ramenoit dehors, lui ordonnoit le silence sur cette aventure, et lui défendoit, au nom d'Isis, de se présenter désormais à aucun des douze temples de l'Egypte. Je marchai, à la lueur de ma lampe, dans une route de plus de trois stades. La nuit, le silence, la terreur m'environnoient. A chaque pas je croyois voir des spectres : j'approchois, et ils se dissipoient. Je trouvai enfin une porte de fer devant laquelle étoient trois hommes qui paroissoient gigantesques, armés d'un casque chargé de la tête d'Anubis (*a*). Je m'arrêtai en

(*a*) Ces trois hommes ont fait imaginer à Orphée les trois têtes de Cerbère.

Digitized by Google

frissonnant : mais, bientôt rassuré, je fixe mes regards sur eux. Alors l'un des trois me dit : « Tu peux encore retourner ; mais tu es perdu, si, en poursuivant ta route, tu recules ou tournes la tête. » J'avançai sans répondre ; ils m'ouvrirent le passage. Ici Bocchoris m'abandonna tout-à-fait, comme il m'a dit depuis. En avançant, je vis, à l'extrémité du chemin, des flammes vives et ondoyantes. Je me hâte, et j'arrive à une chambre de cent pieds de haut et de large. Elle étoit intérieurement entourée d'arbres enflammés, enveloppés de branches de baume arabique, d'épine d'Egypte et de tamarin. La fumée s'échappoit par de longs tuyaux. Cette chambre ressembloit à une fournaise ardente. Je vis à terre, dans l'espace que laissoient les arbres, une grille de fer rougie au feu, qui faite en losange, ne laissoit qu'une place nécessaire pour poser le pied; c'étoit le seul passage. Je n'hésite pas : je place un pied dans un de ces intervalles, ensuite un autre; j'avance ainsi deux pas, timide et chancelant (*a*). Sorti sain et sauf de cette épreuve, je trouvai devant moi un fleuve qui rouloit ses eaux avec fracas; et ce bruit, accru de celui des

(*a*) La plupart des épreuves dont nous parlent nos histoires, ne sont autre chose que celles-là.

Digitized by Google

flammes, redoubloit la terreur. Au-delà de ce fleuve, j'aperçus, sous une arcade, des marches qui se perdoient dans les ténèbres, et de chaque côté deux balustrades de fer qui les accompagnoient. Je vis bien que c'étoit le chemin qu'il me falloit prendre. De crainte que la lumière affoiblie du bûcher ne cessât de m'éclairer, je rallumai ma lampe, que la raréfaction de l'air avoit éteinte au milieu des flammes. Je me dépouillai de mes habits, que j'attachai sur ma tête avec ma ceinture, et je traversai la rivière à la nage, tenant toujours ma lampe à la main. Promptement rhabillé, je montai les marches de l'arcade, et me trouvai sur un palier de six pieds de long et de trois de large. Le plancher étoit mobile; les murs d'airain servoient d'appui aux moyeux de deux grandes roues de même matière, l'une à droite, l'autre à gauche. La partie supérieure de ces roues étoit chargée de grosses chaînes. Je voyois, sur ma tête, trois grandes concavités ténébreuses; et devant moi, une porte couverte de l'ivoire le plus blanc : j'essayai plusieurs fois de l'ouvrir, mais vainement; j'étois fort embarrassé.

» Enfin, j'aperçois au haut de la porte deux anneaux très-brillans. J'y porte les mains pour voir si, en les tirant, la porte s'ouvriroit;

Digitized by Google

c'étoit la dernière épreuve, mais la plus terrible. Au premier mouvement des anneaux, les roues tournèrent avec un bruit terrible : je croyois entendre les mugissemens des enfers, ou le fracas des mondes qui s'écrouloient. Frappé de terreur, je demeure immobile et glacé ; bientôt je me sens vivement secoué par des oscillations du plancher qui s'élevoit, et un vent impétueux occasionné par la rapidité du mouvement des roues. Je rappelle toute ma fermeté ; je m'attache fortement aux anneaux. Ma lampe glisse et s'éteint : je reste dans une nuit profonde, suspendu aux anneaux. Le bruit étoit toujours plus horrible. Je craignois que tout cet édifice dissous ne m'écrasât sous ses ruines. Enfin, peu à peu le bruit s'apaisa : je sentis que je descendois ; et lorsque la porte eut repris sa première position, les deux battans s'ouvrirent, et me découvrirent un lieu éclairé d'une immense quantité de lumières.

» J'y arrivai au lever du soleil ; j'aperçus le bœuf Apis à travers les barreaux de son étable, et je reconnus avec surprise que je sortois de dessous le piédestal de la triple statue d'Osiris, d'Isis et d'Horus. Là, je fus reçu par les prêtres qui formoient deux haies derrière le sanctuaire. Ils avoient la tête rase, excepté quelques

uns qui portoient des bonnets semés d'un grand nombre d'yeux. J'appris que c'étoient les prêtres d'Osiris, dieu du soleil; ces yeux représentent les rayons que darde cet astre lumineux.

» Je voyois des jeunes prêtres qui n'avoient d'autre habillement qu'un caleçon qui ne passoit pas le genou; ces prêtres sont d'un rang inférieur : les caleçons de ceux d'un ordre plus élevé descendoient jusqu'aux pieds. Les ceintures de ces caleçons étoient ornées de caractères hiéroglyphiques. L'habit des prêtres d'un rang supérieur, étroitement serré, alloit jusqu'aux pieds; celui des grands-prêtres et des prophètes étoit fort ample, et les couvroit jusqu'aux mains.

» Tous les prêtres avoient, comme leurs dieux, des colliers différens, suivant la diversité de leurs grades.

Lorsque je me vis au milieu d'eux, je commençai à respirer. Je me jetai aux pieds du grand-prêtre qui m'embrassa et me félicita sur mon courage et mon heureux succès. Il me présenta une coupe pleine d'eau, en me disant : « C'est un breuvage du Léthé, qui vous fera oublier toutes les fausses maximes du monde. » Ensuite il m'ordonna de me prosterner devant la triple statue, et il prononça sur moi, en appuyant sa main sur ma tête, cette prière

Digitized by Google

d'usage : « O grande déesse des Egyptiens ! éclaire de tes lumières celui qui a surmonté tant de périls et de travaux, et rends-le victorieux dans les épreuves de l'ame, afin qu'il mérite d'être admis à tes mystères. » Tous les prêtres répétèrent les mêmes paroles, en se frappant la poitrine ; après quoi nous nous relevâmes ; et le grand-prêtre me fit boire de l'eau de Mnémosyne, qui me rappelleroit, disoit-il, les leçons de sagesse que j'allois recevoir. Ces cérémonies furent suivies d'une musique harmonieuse ; de jeunes prêtres chantèrent des hymnes en l'honneur d'Isis ; et les chants finis, je fus conduit dans un appartement, d'où je ne devois sortir qu'après mon initiation.

» J'ai su depuis que si, après avoir passé la petite porte, pressé par la peur, j'étois revenu sur mes pas, les trois hommes, qui étoient des officiers du second ordre, m'auroient saisi et mené dans les temples souterrains, où j'aurois été enfermé pour le reste de ma vie. On ne veut pas que les aspirans puissent révéler la nature des épreuves.

» On traitoit de même ceux qui s'arrêtoient au bord du fleuve : s'ils couroient quelque risque, s'ils se trouvoient mal, les officiers

Digitized by Google

alloient à leur secours, mais on les enfermoit aussi. D'ailleurs, leur prison n'étoit pas austère : on les faisoit, avec leur consentement, officiers du second ordre dans les temples souterrains, et ils pouvoient épouser les filles de ces officiers (44). Mais on les obligeoit d'écrire ce billet à leurs parens : « Les dieux justes et miséricordieux ont puni notre témérité. Recevez nos adieux éternels : nous sommes pour jamais séparés du monde ; mais notre retraite est douce et tranquille. Craignez et respectez les dieux. » Alors, ils passoient pour morts, et ils ne parloient plus à aucun profane. A l'égard de la dernière des épreuves, elle offroit véritablement l'image de la mort. Le fracas des roues avertissoit les prêtres qui attendoient l'aspirant dans le sanctuaire. Alors ils couvroient toutes les ouvertures; et le peuple, s'il y en avoit dans le temple, croyoit que c'étoit le tonnerre qui annonçoit aux prêtres la présence prochaine des dieux. Ce fut cette dernière épreuve qu'Orphée n'osa tenter, son courage lui faillit; cependant on lui accorda l'initiation de sa lyre. Je priai alors Eudoxe de nous raconter cette partie de l'histoire de cet homme, si célèbre par ses amours et ses talens qui embrassoient la poésie, la musique et la

Digitized by Google

philosophie. — « Je vais vous obéir. Vous apprendrez avec surprise, que nos historiens grecs, peu fidèles ou mal instruits, nous ont trompés sur la cause de la mort d'Eurydice. Ils prétendent que cette nymphe, fuyant Aristée qui la poursuivoit, fut piquée par un serpent, et qu'elle mourut de cette piqûre. Vous allez voir qu'Aristée n'est point coupable de cette mort, et n'en fut pas puni par la perte de ses abeilles. Vous verrez également ce qui a donné lieu à la fable de la descente d'Orphée aux enfers, qui n'est due qu'à l'imagination de nos poètes.

» Ce fameux Grec, qui passoit pour fils d'Apollon, parce qu'il avoit reçu de lui le don brillant des vers et de la lyre, avoit épousé, en Thessalie, la belle Eurydice, aussi célèbre par son amour pour son mari que par sa beauté. Quelque temps après son mariage, Orphée, avide de science, entendant parler tous les jours des connoissances profondes des prêtres de l'Égypte, de leurs mystères étonnans, conçut le dessein d'aller se faire initier, persuadé qu'il enrichiroit sa poésie de nouvelles notions de morale et de vertu. Il confia son projet à sa femme, qui voulut absolument le suivre. Ils débarquèrent au port de Canope, et de là, par un canal, arrivèrent à Memphis. Comme le jour finissoit, ils

Digitized by Google

s'arrêtèrent, hors de la ville, dans une hôtellerie. En y allant, Eurydice avoit senti une blessure légère au talon; et n'y avoit donné aucune attention. Mais à peine rendue dans sa chambre, elle tomba dans un grand assoupissement, et dit à son mari qu'elle avoit besoin de repos. Au bout d'une demi-heure, il entendit qu'elle dormoit avec une respiration violente : il s'approche, il voit son visage enflé et livide. Il veut l'éveiller, elle reste assoupie. Effrayé, il appelle son hôte à grands cris. Celui-ci eut à peine jeté un coup-d'œil sur la malade, qu'il dit à Orphée : « Votre femme a été piquée par une bête venimeuse; il n'y a plus de remède. On auroit dû vous prévenir qu'il ne faut point marcher en Égypte, sans être muni d'un baume spécifique, infaillible pour la guérison ; mais un délai de quelques minutes rend le mal incurable. — Ah ! s'écria Orphée, j'avois ce baume, mais l'infortunée Eurydice ne m'a point averti de son malheur ! » Elle mourut bientôt; et, comme Orphée étoit inconnu, elle fut portée sans pompe dans les catacombes des momies, tombeau des étrangers qui sont hors de la ville. On voit à leur entrée le lac Achérusia, sur le bord duquel on juge les Égyptiens morts; mais les étrangers

Digitized by Google

n'étoient ni jugés, ni embaumés. Cependant Orphée, allant tous les jours aux environs des catacombes, pleurer sa chère Eurydice, entendit dire à des Égyptiens qu'il y avoit une communication souterraine entre les catacombes et les pyramides; que les ames des morts se promenoient dans cet espace, et que ceux qui avoient eu le courage d'y pénétrer, avoient entendu les voix et les chants des ombres heureuses. Orphée, à ce récit, s'abandonnant à la douce illusion de revoir l'ombre de sa chère Eurydice, et peut-être de la ramener au séjour de la lumière, prit une lampe, et sa lyre oisive depuis long-temps, et, à la nuit, il entra dans ces voûtes sombres qu'il fit retentir du nom d'Eurydice. Après des détours effrayans, il trouva des puits et y descendit.

» Alors il entendit, à travers la grille dormante, une musique mélodieuse; et parmi la voix de plusieurs femmes, il crut distinguer celle d'Eurydice : il tressaillit; il appelle jusqu'à trois fois Eurydice, sa chère Eurydice! reprend sa lyre et lui fait répéter ses chants de douleur : il cesse, prête une oreille attentive; hélas ! il n'entend plus rien. Il lut l'inscription de l'arcade, et comprit qu'il étoit dans la route de l'initiation, l'objet de son voyage;

Digitized by Google

il crut qu'elle le conduiroit au séjour des ames bienheureuses. Ainsi, animé par l'amour et par le desir d'être initié, il subit courageusement les épreuves du feu et de l'eau : mais au bruit des roues, aux secousses du pont-levis, au lieu de s'attacher aux anneaux, il recula jusque sur les marches de l'arcade. Il reconnut sa faute : aussi, dès qu'il aperçut la porte du piédestal ouverte, il prit sa lyre, et, résolu à la mort, il s'avança vers le sanctuaire, en chantant des vers remplis du nom des dieux et d'Eurydice, et s'accompagnant de sa lyre, d'une manière si mélodieuse, si tendre, qu'il ravit tous les prêtres au milieu desquels il étoit. Lorsqu'il eut fini de chanter, il se mit à genoux pour écouter sa sentence. Le grand-prêtre le fit relever, et lui dit : « Vous ne pouvez être que le fameux Orphée; nous voyons par vos chants et la sublimité de vos accords, que vous aimez les dieux et qu'ils vous chérissent. Isis, notre déesse, vous pardonne, en faveur de votre piété, votre foiblesse, à la dernière de vos épreuves; mais en réparation de votre faute, elle exige que vous portiez son culte dans la Grèce. » Orphée ne répondit que par des larmes de reconnoissance et de joie, et le grand-prêtre lui promit de l'admettre au nombre des

Digitized by Google

initiés, après qu'il auroit passé par les dernières épreuves (45).

» On dit que le tombeau de ce favori des Muses, qui a enseigné aux hommes les cérémonies de la religion, est en Thrace, et que les rossignols qui ont leurs nids autour de ce tombeau, chantent avec plus de force et de mélodie.»

CHAPITRE XXIV.

SUITE DE L'INITIATION. MORT ET JUGEMENT DE BOCCHORIS.

IIIe ET DERNIÈRE SOIRÉE.

» EUDOXE, le lendemain, recommença à lire sa narration. « On me laissa reposer vingt-quatre heures, disoit Nycias, mais avec défense de sortir de mon appartement. Le lendemain, les prêtres vinrent m'avertir que j'allois commencer un jeûne de quatre-vingt-un jours pendant lequel je ne boirois que de l'eau. Les deux premiers mois, j'avois du pain à discrétion et des fruits crus et séchés au soleil. Les douze jours suivans, j'eus la même quantité de

Digitized by Google

pain, mais seulement trois onces de fruits. Les neuf derniers jours, le jeûne fut très-rigoureux : dix-huit onces de pain étoient ma seule nourriture. Les soixante-douze premiers jours, je faisois mes repas seul et à l'heure que je voulois ; mon sommeil n'étoit que de six heures, sur un lit découvert ; mais à midi je pouvois dormir une heure assis. Voilà pour ce qui regarde la purification du corps, et la première des trois parties de l'initiation. Les deux autres sont la purification de l'ame et la manifestation.

» La purification de l'ame consiste dans l'instruction et l'invocation : celle-ci se réduit à assister une heure, matin et soir, aux sacrifices ; mais l'aspirant est placé de façon qu'il ne peut voir ni être vu. Dans l'instruction, on me parloit principalement des devoirs de ma condition. J'assistois à deux conférences par jour : dans celle du matin, un prêtre m'expliquoit, pendant une heure, la notion d'un dieu unique qui, par la seule pensée, donna le mouvement à la vie et à la matière ; qui peut, à sa volonté, détruire le monde et ramener le chaos. Son immensité échappe à notre vue ; mais, pour se prêter à notre foiblesse, il se montre à nos yeux sous l'image du soleil, sous

Digitized by Google

celle des planètes : c'est lui qui, le printemps, sous le nom d'Isis, étend sur la terre le magnifique tapis des fleurs et de la verdure ; sous celui de Cérès, il fait éclore les riches moissons : à sa voix le tonnerre gronde, éclate ; les vents, les tempêtes mugissent ou s'apaisent. Il reçoit nos vœux et nos encens sous le nom d'Osiris, de Jupiter ou de Mercure. On me parla ensuite des dieux subalternes, employés par le dieu suprême dans le gouvernement de l'univers ; de Typhon, et des mauvais génies, perturbateurs de la nature. La conférence du soir est d'une heure et demie ; on y traite la morale. L'aspirant a la liberté, pendant quarante-deux jours, d'entrer dans les cabinets des prêtres destinés aux instructions sacrées ; car tout le collége s'occupe d'un seul aspirant, étudie ses mœurs et son caractère. Leurs femmes, appelées par honneur les prêtresses, mais sans fonctions sacerdotales, logent dans la même enceinte : elles peuvent entrer chez leurs maris, mais non dans leurs cabinets, ni dans les pièces communes de la maison, excepté dans les corridors, lieux de passage. Il est défendu à l'aspirant de leur parler, et même de les saluer. Cette observance me paroissoit d'autant plus pénible, que ces prêtresses, la

Digitized by Google

plupart douées d'une grande beauté, ne manquoient jamais de me faire, en passant, des révérences très-respectueuses, qu'il ne m'étoit pas permis de rendre par le moindre signe : c'est pour nous apprendre à braver les charmes du sexe, et à nous priver même des choses licites, lorsque le devoir l'exige.

» Le soir du quarante-deuxième jour, on m'avertit que j'allois entrer pendant dix-huit jours dans le silence le plus profond ; que tout signe, même pour représenter ma pensée, m'étoit défendu, excepté en cas de maladie, que j'indiquerois en mettant la main sur le cœur : alors l'aspirant étoit traité avec le plus grand soin par les prêtres-médecins ; mais après la guérison, il falloit qu'il recommençât la purification, à quelqu'époque des trois mois prescrits qu'il fût tombé malade. On me donna des livres, des tablettes, et un stylet pour écrire ce que je voudrois. Cependant mes autres exercices furent les mêmes : il falloit seulement me rendre à mes deux conférences sans que l'on m'avertît. On avoit soin de m'éveiller le matin et l'après-midi. Les jardins m'étoient toujours ouverts ; mais je ne devois prendre garde à personne, ni hommes, ni femmes, et chacun en faisoit autant à mon égard. Le prêtre

qui m'annonça ce silence de dix-huit jours, me dit qu'il me seroit imposé avec la plus grande rigidité, que jusqu'alors on me pardonneroit quelques légères inobservations, mais que la moindre violation des règles qu'on venoit de me prescrire, me coûteroit la liberté pour le reste de ma vie. Le lendemain, après mon lever, je vis entrer trois prêtres avec un visage austère ; ils me reprochèrent les petites fautes que j'avois commises depuis le commencement de ma préparation; que j'avois salué une femme d'un signe de tête, ce qui étoit vrai : ils me citèrent ensuite plusieurs actions de ma vie passée; entr'autres que je n'avois pas voulu laisser embaumer un chat qui étoit mort dans ma maison. Leurs reproches m'étonnèrent d'abord ; mais depuis, ma surprise a cessé (46). Vers le soir du dernier jour du silence, les trois prêtres revinrent chez moi avec un visage serein : l'un d'eux me dit que j'allois être admis dans un corps que le mérite seul avoit formé, et qui occupoit la première place dans l'estime des hommes ; que les droits de la naissance faisoient les prêtres, au lieu que les initiés participoient au sacerdoce par des vertus rigoureusement éprouvées. Il ajouta que le endemain on me rendroit l'usage de la parole,

Digitized by Google

et qu'on me donnoit douze jours pour recueillir, par écrit ou dans ma mémoire, ce que j'avois appris dans mes conférences ou dans mes lectures ; qu'on régleroit les heures et la longueur de mes prières, selon ma piété et mon choix ; que je pouvois désormais m'entretenir avec les prêtres et saluer leurs femmes, pourvu que je ne leur parlasse point.

» Le lendemain de ces douze jours, le grand-prêtre, suivi de plusieurs autres prêtres, vint dans ma chambre : « Mon fils, me dit-il, voici les trois questions auxquelles vous devez répondre dans neuf jours. Jusqu'alors toutes les conversations, toutes les lectures vous sont défendues ; c'est aux dieux seuls que vous devez demander les lumières dont vous avez besoin. Vous coucherez pendant ce temps dans le sanctuaire, derrière les statues des trois divinités, afin que la déesse Isis vous instruise dans vos songes même : on lui fera tous les jours un sacrifice avant l'ouverture des portes, pour la prier de verser la sagesse dans votre ame. D'ailleurs, vous pouvez aller méditer vos réponses dans le jardin ; et pour adoucir votre solitude, deux fois par jour vous mangerez avec nous, mais vous garderez le silence et le régime prescrit. » Ce régime étoit neuf onces de

Digitized by Google

pain et un peu d'eau. En me rendant au temple, je m'aperçus qu'un vaste silence régnoit dans la maison : ce qui dura pendant neuf jours. Les prêtres, les prêtresses même se taisoient en ma présence, et loin de moi ne se parloient qu'à l'oreille. Auparavant ils se promenoient et causoient ensemble dans les jardins ; et pendant ces neuf jours, je n'y vis que les prêtres qui gardoient tour-à-tour le bœuf Apis : ce dieu paissoit majestueusement dans un parc enclavé au milieu du jardin. Comme on ne recevoit les gens de la ville que dans les salles extérieures, personne ne savoit qu'il y eût un aspirant dans le temple, et le secret étoit bien gardé. A l'heure du repas, je vis avec surprise que les prêtres s'imposoient le même jeûne qui m'étoit ordonné. Les neuf jours expirés, je parus devant le collége des prêtres, pour répondre aux trois questions qu'on m'avoit données à résoudre, et qu'ils me redirent.

— « L'existence de Dieu est-elle prouvée ?

— Oui, comme la lumière prouve l'existence du soleil, et notre pensée prouve que nous existons.

— Faut-il une religion à l'homme ?

— Oui, l'homme est né méchant : en vain la morale et les lois veulent l'enchaîner ; il est

Digitized by Google

mille crimes secrets qu'elles ne peuvent atteindre. De plus, il est investi par le malheur, comme la terre est environnée par l'Océan. Quelle douceur pour lui, quelle consolation, lorsque, sur le bord de la vie, chargé d'infirmités, il peut se livrer à l'espérance, et voir un dieu qui l'attend pour terminer ses maux, et le récompenser par une vie éternellement heureuse !

— En quoi consiste la liberté ?

— A se rendre maître de soi, à ne pas craindre les hommes, mais sa conscience. »

» Les prêtres furent contens de mes réponses.

» Vinrent enfin les douze jours de la manifestation, troisième et dernière partie de l'initiation, qui étoit moins un exercice que la récompense de tous ceux qui avoient précédé. Je rompis mon jeûne, et on me servit du vin et des viandes succulentes; mais comme j'en avois été privé pendant trois mois, les prêtres-médecins présidoient à mes repas pour régler ma nourriture.

» Pour la manifestation, on ouvre le souterrain aux aspirans; on voyage, pour ainsi dire, dans un autre monde.

» Dès l'aurore du premier de ces douze jours,

Digitized by Google

on me mena devant la triple statue : je fléchis les genoux, et le grand-prêtre me consacra à Isis, au nom de la sagesse ; à Osiris, bienfaiteur des hommes ; à Horus, le dieu du silence et du secret : après quoi, un flambeau à la main, je prononçai ce serment : « Je jure de ne jamais révéler à aucun profane rien de ce que je verrai dans les temples souterrains ; et si je me parjure, j'appelle sur ma tête la vengeance des divinités du ciel, de la terre et des enfers, et la mort la plus terrible. » Après ce serment, on m'ouvrit les souterrains, qui ont quatre mille pas carrés ; on me donna pour conducteur, suivant la coutume, le dernier égyptien initié qui se trouvo t dans la maison. A l'entrée, j'entendis des vagissemens, des cris d'enfans (*a*) ; c'étoient les enfans des prêtres, dont les mères accouchoient dans ce lieu. On avoit deux motifs de cette retraite : le premier étoit pour accoutumer les enfans à l'obscurité de ces demeures, où ils devoient passer la plus grande partie de leur vie ; l'autre motif étoit pour qu'aucun bruit ne détournât les prêtres de leurs méditations et de leurs études.

(*a*) Orphée supposa que c'étoient les vagissemens des enfans morts à la mamelle, qui occupoient le vestibule des enfers.

Digitized by Google

Mon guide ne me permit de voir ce logement que de la porte, et un seul instant.

» Les officiers du second ordre forment avec leurs femmes, un peuple nombreux de ministres subalternes, pour les cérémonies de la religion; de domestiques, pour les prêtres supérieurs ou pour les prêtresses; et enfin, d'ouvriers de toute espèce, pour tous les besoins de la maison et du temple, car aucun étranger n'y est admis. Les prêtresses sont distinguées des femmes du monde, par une tunique de lin de la couleur de celle de leurs maris. Tous les arts mécaniques, renfermés dans les souterrains, fournissent une longue suite de curiosités. Depuis peu on avoit pratiqué sous ces voûtes obscures, non pour les éclairer, mais pour leur donner de l'air, des ouvertures qui répondoient dans les cours ou dans les jardins des maisons sacerdotales. Comme je ne pouvois parcourir cette vaste enceinte dans un seul jour, je remontois, par ces trous, dans les maisons supérieures. Le quatrième jour, j'arrivai au champ des larmes; c'est un espace de trois arpens de large, sur neuf de longueur. On punit là, sur le jugement de trois prêtres, les fautes des officiers du second ordre. Les uns rouloient un cylindre de pierre, plus ou

Digitized by Google

moins gros, sur une espèce de colline, et, le cylindre tombant de l'autre côté, il falloit qu'ils le fissent remonter. Des femmes puisoient de l'eau dans un puits profond, pour la verser dans un canal d'eau courante (*a*). Les deux sexes étoient nus jusqu'à la ceinture. Lorsqu'il s'agissoit de fautes scandaleuses qui avoient pu troubler l'ordre de la maison, on condamnoit les coupables à passer dans ces souterrains plusieurs années dans le silence. Je vis là des prêtres et des prêtresses vêtus de noir, et privés de la tunique sacerdotale; ils se promenoient en se cachant le visage; chacun d'eux occupoit une cellule, et n'avoit pour ressources que les livres qu'on ne leur refusoit pas. Quant à ceux qui avoient violé le secret, prêtres ou autres, on leur ouvroit la poitrine; on leur arrachoit le cœur, que l'on donnoit à dévorer à des oiseaux de proie : mais des siècles entiers s'écouloient sans fournir un pareil exemple.

» En avançant toujours, je me trouvai dans un lieu enchanté, appelé l'*Elysée;* c'est un jardin de deux stades de longueur, sur huit cents pas de large : on entre dans l'Elysée par huit grandes allées parallèles, ornées des deux

(*a*) On reconnoît là l'origine du rocher de Sisyphe et du tonneau des Danaïdes, dans *Orphée.*

Digitized by Google

côtés de grands vases de fleurs et d'arbrisseaux odoriférans. Les prêtres ont embelli ce jardin de tout ce que l'imagination poétique peut inventer. Ces huit allées aboutissent à un espace non cultivé, qui sert d'arène ou de cirque. J'y vis des enfans des deux sexes, tout nus, qui s'exerçoient à la course, au palet et au saut. « C'est dans ses jeux, me dit mon guide, qu'ils acquièrent cette grâce, cette agilité qui les distinguent dans les exercices de la religion; et quoique la modestie et la décence dans le maintien soient particulièrement affectées aux prêtres et aux prêtresses, cependant ils l'emportent sur les gens du monde, par la facilité et le grâce dans les manières. »

» Après les avoir considérés quelque temps, nous entrâmes dans un grand labyrinthe, dont les routes tortueuses et obscurcies par l'ombre, conduisoient à des berceaux, à des bosquets, à des salles de verdure ou à des chapelles de marbre. Tantôt nous rencontrions, au bout d'une allée, un petit parc où paissoient quelques génisses d'une blancheur éclatante, tantôt des volières remplies des oiseaux les plus rares. Ici, je voyois des tourterelles, des pigeons éblouissans par la blancheur ou la variété des couleurs de leur plumage; là, nous trouvions

Digitized by Google

des bassins remplis de poissons qui nageoient sur la surface de l'eau : je ne pouvois me lasser de parcourir et d'admirer ce séjour enchanté. Au sortir du labyrinthe, nous trouvâmes un large canal ; son eau lente et paisible étoit l'image de l'existence du sage, dont les jours s'écoulent au sein de la tranquillité et de l'innocence.

» Au-delà de ce canal, se déployoit à nos yeux un vaste parc formé par des arbres superbes, parmi lesquels on avoit entremêlé des lauriers, des myrtes, des grenadiers, des orangers, dont le parfum délicieux embaumoit tous les lieux d'alentour. Ce parc étoit peuplé d'une infinité de statues, toutes de marbre blanc. « Ces statues, me dit mon guide, sont celles de nos rois, de nos pontifes-rois, et des dieux qui nous gouvernoient il y a environ trente-quatre mille ans. — Le monde est donc bien vieux ? m'écriai-je. — Nous le croyons au contraire très-jeune. Que sont quarante ou cinquante mille ans, auprès de la succession rapide des siècles ? c'est une poignée de sable comparée aux sables de la Lybie. Après le règne de nos dieux, vint celui des pontifes. Les Égyptiens se lassèrent d'être gouvernés par des prêtres, et nommèrent des rois : nous en comp-

Digitized by Google

tons quatre cent soixante-dix indigènes, qui ont régné quatorze mille ans. Le premier, dont vous voyez la statue à la tête des autres, est Manès, qui introduisit en Égypte le luxe et les arts : Mœris le suit immédiatement ; c'est à son génie et à son zèle que nous devons la construction du lac Mœris. Viennent ensuite Mendès, Nécos, qui essaya de joindre, par un canal, la Méditerranée avec la mer Rouge ; plus loin est Sésostris, fameux par ses conquêtes : vous voyez après, les statues de Psammis, d'Apriès, d'Amasis. — Mais, lui dis-je, ne pouvons-nous entrer dans cette enceinte? je vois un pont sur le canal. — D'accord ; mais il est gardé par deux lions, et l'on ne peut les approcher qu'avec le prêtre qui les nourrit : d'ailleurs, c'est l'asile des ames bienheureuses, et il ne vous est pas encore permis d'y pénétrer. »

» Ce parc est en effet l'image des Champs-Élysées. Le soleil affoibli par l'épaisseur des ombres que projettent des feuillages touffus, ne répand qu'un jour doux, semblable à un beau clair de lune. De plus, comme ce jardin est à cent quarante pieds de profondeur, le soleil n'y paroit que vers le milieu de sa course, et on ne montre ce jardin aux nouveaux initiés

Digitized by Google

que le matin ou à la chûte du jour. Ce qui achève de compléter l'illusion, c'est la vue de toutes ces statues d'albâtre et de grandeur humaine qui paroissent les ombres des morts, et celles des prêtres et des prêtresses, tous vêtus de blanc, qui se promènent sous ces allées mystérieuses.

» Voici les moyens dont les ministres du temple se servent pour répondre aux questions qu'on leur fait sur les choses futures ou cachées. Ils imaginent des scènes théâtrales ; ils font attendre souvent les consultans des mois entiers ; et pendant ce temps, ils tâchent de savoir d'eux et par d'autres voies, tout ce qui peut les regarder, sur-tout sur l'objet de leur consultation ; là-dessus ils arrangent leur réponse en vers, et les décorations de leurs scènes. Ils reçoivent ensuite les consultans dans des chambres secrètes, où on ne les nourrit, pendant plusieurs jours, que de viandes légères et de liqueurs délicieuses, dans lesquelles il entre des assoupissans : de plus, on les admet dans le temple à nombre de cérémonies qui se font à huis clos. Ils montent ensuite, entre un prêtre et une femme, dans un char ouvert, dont les roues sont cachées. Souvent on leur donne une femme pour conseil et pour compagnie. Ce char,

Digitized by Google

char, poussé légèrement par derrière, descend par une pente douce dans les allées où commence l'Élysée. Des officiers du second ordre, relevés ensuite par d'autres, poussent le char avec une vîtesse toujours égale jusqu'à l'Élysée, à l'entrée duquel les consultans descendent du char. Là, le prêtre et la prêtresse, sans leur permettre de s'éloigner d'eux, leur font parcourir le labyrinthe, et les mènent ensuite au bord du canal, où on leur montre les ombres bienheureuses qui se promènent dans l'Elysée : au sortir de ce lieu, on les conduit au temple de la divination. Dès l'entrée, un escalier superbe se présente à eux; mais à travers les marches, ils aperçoivent, comme dans un vaste souterrain, des flammes qu'allument dans un canal, des eaux sulfureuses et spiritueuses : ce canal, quoiqu'assez étroit, leur paroît, par un effet d'optique, un fleuve enflammé (*a*). Au travers et au-delà des flammes, on voit des hommes et des femmes qui semblent nus; des figures d'Euménides les frappent; les voûtes retentissent de coups redoublés qui ne font aucun mal. On fait remarquer ces objets aux consultans; on leur dit même les crimes des condamnés :

(*a*) Orphée, d'après ce canal, a imaginé le Phlégéton.

Digitized by Google

on les mène ensuite devant le théâtre, où le prêtre et la prêtresse s'asseyent auprès d'eux; on exécute des chœurs d'une excellente musique, et on représente des scènes théâtrales.

» A côté de l'Elysée est le Panthéon; on y entre par plusieurs arcades très-profondes : la voûte de ce vaste temple n'a que trente pieds de hauteur, sur une largeur de quarante; il a une longueur extraordinaire. Il n'en faut pas moins pour contenir les divinités de l'Egypte dans des chapelles séparées; chacune même n'a pas la sienne, car les Egyptiens adorent au moins trente mille dieux. Le sanctuaire de ce temple est consacré à Isis, mère de la Nature, ou la Nature elle-même. Toutes ces idoles de dieux, de demi-dieux, sont posées dans leur chapelle, le visage tourné vers l'entrée du temple; le bas de ce temple est réservé pour les dieux malfaisans, ou autrement nommés les mauvais Génies. Typhon est adossé debout contre un mur dont il égale la hauteur, et ses deux bras atteignent l'extrémité des murs, à droite et à gauche; mais il n'a la figure humaine que de la tête jusqu'au nombril; deux dragons énormes lui tiennent lieu de cuisses et de jambes; de temps en temps il jette des flammes par les yeux et par la bouche : il est entouré

Digitized by Google

de vingt chapelles où sont les mauvais Génies, dont la face est tournée vers les dieux bienfaisans, pour marquer leur opposition. Les murs et les voûtes du temple sont chargés d'hiéroglyphes concernant l'histoire et le culte des dieux, c'est là que se font toutes les nuits, depuis dix heures jusqu'à deux heures après minuit, plusieurs sortes de sacrifices et de cérémonies, où assistent tous les habitans du souterrain, les prisonniers même du champ des larmes, la plupart des initiés et l'aspirant, dans les trois derniers jours de la manifestation. Comme les cérémonies nocturnes commencent avant la fin du jour naturel, on s'adresse d'abord aux divinités auxquelles le jour est consacré : la plupart ont leurs victimes propres et le bois qui doit les brûler ; le feu est allumé, suivant la dignité des dieux, ou aux rayons du soleil, réfléchis par un miroir parabolique, ou par des étincelles qu'on fait jaillir d'une pierre à feu, ou à la flamme des lampes.

Ces dieux ont pour sacrificateurs, les uns les prêtres, les autres les prêtresses. A minuit, on voit sortir du bas du temple le sacrificateur du jour, suivi de deux files de prêtres, qui vont vers la statue d'Isis ; ils sont accompagnés d'un grand chœur de musique, composé de prêtres

Digitized by Google

de prêtresses, de jeunes gens des deux sexes, depuis l'âge de neuf ans. Quand le sacrificateur est arrivé à la statue, les deux files de prêtres s'entr'ouvrent pour laisser passer l'offrande : elle est portée par dix-huit filles de prêtres, qui marchent deux à deux, nues, tenant chacune une corbeille remplie de fruits et d'autres présens de la saison. Ces filles exercent ce ministère depuis l'âge de treize ans jusqu'à leur mariage. Le sacrificateur verse ces corbeilles sur un grand autel carré, dont la face extérieure porte cette inscription : *A vous, Isis, divinité unique, universelle* (*a*). Lorsque les jeunes filles se retirent du sanctuaire, les prêtres y entrent pour achever les cérémonies, qui durent plus de deux heures, toujours au son des instrumens et des voix ; les rites diffèrent suivant les saisons. La musique passe de ces temples souterrains dans les temples supérieurs, et de là, par la beauté des vers et du chant, dans la bouche de tous les Egyptiens (47).

» Les dernier jours de mon initiation, je couchai encore dans le souterrain. Cependant on préparoit pour le lendemain la magnifique procession appelée la *pompe isiaque*, ou le triomphe de l'initié.

(*a*) « *Tibi, una, quæ es omnia, dea, Isis !* »

» La veille, six officiers du second ordre vinrent à cheval devant le palais du roi, situé vis-à-vis du temple, à l'autre extrémité de la place, et ils annoncèrent à son de trompe, qu'on verroit le lendemain un nouvel initié. Ils firent la même publication dans les rues où la procession devoit passer. Quand l'initié est Egyptien, ils le déclarent; car, pour un étranger, la procession, moins pompeuse, se borne à faire le tour du temple, et la publication même ne se fait que devant lui. Comme il s'écouloit souvent plusieurs années sans qu'on reçût un initié, on étoit fort avide de voir cette cérémonie. Je ne parlerai point de la procession qu'on fit pour moi, étranger, mais de celle que je vis un an après pour un égyptien.

» On employa toute la nuit du dernier jour de l'initiation à parer l'intérieur du temple de ce que le trésor des prêtres contient de plus magnifique, et les citoyens de Memphis ornèrent le dehors de leurs maisons des meubles les plus précieux. Après le lever du soleil, on exposa dans le temple, au milieu du sanctuaire, le tabernacle d'Isis, apporté du souterrain : c'est un grand coffre, couvert d'un voile de soie blanche, semé d'hiéroglyphes d'or, sur-

Digitized by Google

lequel est encore une gaze noire, pour marquer le secret des mystères de la déesse. On lui offrit, avant de partir, un sacrifice, pendant lequel les filles des prêtres, qui ne paroissent au dehors qu'aux fêtes d'Isis, dansèrent tour-à-tour des danses graves au son des instrumens. Ensuite la marche s'ouvrit, ayant à la tête les six officiers qui avoient annoncé la cérémonie, et qui, de temps en temps, sonnoient de leurs trompettes; deux files de gardes du même ordre bordoient, des deux côtés, la procession dans toute sa longueur. Les quatre classes des prêtres, celles des mathématiciens, des médecins, des jurisconsultes, alloient les premières, précédées de leurs enfans habillés comme eux. Les prêtres portoient une robe noire sur la tunique de fin lin; mais celle des trois premières classes est bleue, violette ou rouge; un pan de ces robes leur couvre la tête. Entre les deux files marchoient un à un les prêtres nommés *pastophores;* ils avoient, au lieu de robe, un manteau de la couleur de leur classe, et ils portoient les livres de Mercure, dans lesquels ils puisent leur science.

» Après cette partie de la procession, paroissoit un prêtre de la première classe, en manteau noir, tenant la fameuse table isiaque

Digitized by Google

appuyée sur sa poitrine ; elle est de cuivre, mais couverte de lames d'argent, sur lesquelles sont gravés les emblêmes des mystères d'Isis, sous des figures de femmes, dont quelques-unes ont des têtes d'animaux. Il étoit suivi des filles des prêtres, ayant sur une tunique de fin lin, des robes de la couleur de la classe de leurs pères, et, par-dessus, des mantes, chacune de couleur différente, brodées d'or, avec des houppes d'or attachées sur l'épaule gauche par une pierre précieuse. Elles étoient coiffées en cheveux avec des aigrettes, et ornées de pendans d'oreilles, de colliers de perles et de bracelets de prix. Elles formoient quatre files, et se tenoient sous le bras de deux en deux. Les prêtresses-directrices, vêtues de noir, à l'exception de la tunique, marchoient dans le milieu : autour de ces beautés on avoit doublé les gardes.

» Après elles, venoit un très-grand chœur de musique, composé de prêtres et de leurs enfans, qui annonçoient le tabernacle d'Isis, porté sur les épaules de huit prêtres, et précédé immédiatement par les filles du second ordre, vêtues de laine blanche très-fine, parées de fleurs, exécutant devant le tabernacle des danses légères au son des sistres et des

Digitized by Google

crotales, dont elles jouoient. D'autres filles du même ordre faisoient brûler, des deux côtés, des parfums dont la fumée formoit un nuage qui enveloppoit le tabernacle. Le grand-prêtre suivoit tout seul, revêtu, sur sa tunique blanche, d'une robe de pourpre doublée d'hermine, dont la queue étoit portée par deux enfans du second ordre; sa tête étoit couverte d'une espèce de mître, que lui seul a le droit de porter, et seul il tenoit à la main le bâton augural que les autres prêtres quittent en sa présence. Venoient ensuite des prêtres de la première classe, interprètes des lettres sacrées, dont les livres étoient portés par les pastophores : deux d'entr'eux avoient sur leurs épaules un brancard, sur lequel étoit posé le vase augural ou divinatoire, qui contenoit un astrolabe, un quart de cercle et un compas. Tous les prêtres de cette classe avoient une robe noire par-dessus la tunique blanche ; ils étoient suivis de leurs enfans, dont la file étoit fermée par les quatre prêtres de l'éducation. La dernière partie de l'initiation, ou le triomphe de l'initié, prenoit un air militaire. Après un intervalle, on voyoit venir, au son des fifres et des timbales, trois étendards déployés : le premier offroit le dieu Apis, symbole du royaume de Memphis ; le

Digitized by Google

second, celui de l'Egypte, qui est un sphynx; et le troisième, celui du monde : c'est un serpent qui, pour se mordre la queue, se roule en forme de cercle. Les initiés de tous les nomes paroissent ensuite : ils sont admis, parce que tous ceux de l'Egypte ne font qu'un corps; ils marchoient un à un, dans leur habit ordinaire, qu'ils ne quittent jamais : c'est une veste de lin, qui ne descend qu'aux genoux; sur cette veste est la robe de leur dignité ou de leur fonction; à côté d'eux et hors des rangs, marchoient les initiés étrangers : j'étois du nombre.

» Le nouvel initié parut enfin, ayant à sa droite le plus jeune des prêtres, et à sa gauche le plus ancien des initiés : il étoit vêtu, pour ce premier jour seulement, d'une tunique blanche, avec une queue traînante, de la longueur de son corps; il portoit, par-dessus, un baudrier blanc brodé de noir, d'où pendoit une épée, dont la poignée étoit d'acier. Il avoit pour ceinture une écharpe couleur de feu et bordée d'or, une couronne de myrte sur sa tête, et il tenoit à la main une grande palme, symbole de la paix; enfin sa tête étoit couverte d'un voile blanc qui descendoit jusque sur la poitrine : ce voile, qui l'empêchoit d'être reconnu, étoit assez transparent pour qu'il

Digitized by Google

pût se conduire. Il étoit suivi d'un char de triomphe attelé de quatre chevaux de front ; quatre Vertus portoient sur le siège vide une couronne triomphale, et des figures de Vices terrassés bordoient toute la circonférence du marche-pied. Ce char étoit semblable à celui qui promenoit dans l'Egypte les généraux d'armée après une grande victoire. Mais l'initié ne montoit jamais dans le sien, pour faire voir qu'il n'aspiroit pas même aux honneurs que ses grandes actions pouvoient mériter. L'initié fut accueilli au bruit des acclamations ; on l'accabloit de fleurs, on l'inondoit d'essences précieuses que l'on versoit des fenêtres, ou qu'on jetoit par-dessus les gardes.

» Après avoir fait ainsi un grand tour dans la ville, il arriva devant le palais du roi, qui l'attendoit, avec la foule des courtisans, sur un balcon décoré de superbes tapis. L'initié monta sur une estrade dressée devant le balcon, se mit à genoux sur un carreau, fit une profonde inclination au roi, se leva ensuite, tira son épée comme pour l'offrir à son prince ; après quoi, descendant de son estrade, il s'en retourna dans le temple, tenant toujours d'une main son épée nue, et de l'autre sa branche de palmier qu'il croisoit sur son épée. Rentré dans

Digitized by Google

le temple, il monta sur une espèce de trône fort élevé; deux officiers du second ordre l'y suivirent, et s'enfermèrent avec lui sous deux grands rideaux. Là, pendant qu'on chantoit des hymnes, on lui mit ses habits ordinaires sur la veste blanche; et au bout d'une demi-heure, les rideaux tirés laissèrent voir le nouvel initié, qui fut accueilli par le peuple assemblé, avec de vifs applaudissemens.

» Je vais présentement, continua Eudoxe, vous raconter la mort de Bocchoris : c'est toujours Nycias qui parle. « Mon beau-père mourut le même jour qu'on publia dans Memphis l'élévation du Nil à seize coudées. Je ne pus prendre aucune part aux fêtes, à l'allégresse publique : au contraire, il fallut, pour me soumettre aux usages, me couvrir la tête et le visage de boue; ma femme et moi nous nous ceignîmes le corps par le milieu, découvrîmes notre sein, nous frappâmes la poitrine; et laissant le mort dans la maison, nous courûmes dans la ville, accompagnés de nos parens. A notre retour, nous envoyâmes le corps aux embaumeurs (48), et nous fixâmes, de concert avec les parens, le jour des obsèques et du jugement de Bocchoris, afin qu'eux et ses amis s'y trouvassent. Comme les funérailles ne se

Digitized by Google

font jamais pendant l'inondation, nous attendîmes que le Nil fût rentré dans son lit. Alors nous fîmes publier, selon la formule ordinaire, que Bocchoris alloit passer le lac. Il y en a deux à traverser pour transporter les morts dans les plaines où les rois ont établi leurs mausolées. C'est là où sont les trois fameuses pyramides; chacune a son temple et ses prêtres. Comme ces lieux de silence sont un asile inviolable, et qu'on punit de mort tout impie qui oseroit les profaner, la plupart des Egyptiens veulent y avoir leurs sépultures. Chaque famille creuse sa tombe dans le rocher couvert de sable. La beauté des plaines qui sont au-delà de cette vaste solitude de sable, les canaux qui les arrosent, leurs ombrages toujours verts, ont donné aux voyageurs grecs la première idée du Styx, du Léthé et des Champs Elysées. Au-delà du lac, on trouve le temple d'Hécate la ténébreuse; les portes du Cocyte et du Léthé, fermées avec des barres d'airain; et tout près est une statue de la Justice, sans tête, et une autre de la Vérité.

» Le jour arrivé, nous entrâmes avec le cadavre, dans le bateau nommé *Baris*, et nous donnâmes pour le passage une obole (49) à Caron le nautonnier. Nous trouvâmes au-delà du

Digitized by Google

lac, les juges au nombre de quarante-un, assis en demi-cercle. Ces juges, ceux des particuliers comme ceux des rois, ont la plus grande réputation de probité ; on ne peut les prendre que parmi les initiés, et le choix s'en fait à chaque fois par les citoyens de la ville. Comme juges, ils ont par-dessus leur tunique blanche, vêtement de prêtres ou des initiés, une robe rouge, et portent au cou une chaîne d'or, d'où pend un saphir, sur lequel est gravé la figure de la Vérité. La loi permet à tout homme d'accuser le mort; et s'il prouve qu'il a mal vécu, les juges le condamnent, et il est exclu de la sépulture; si l'accusation est fausse, calomnieuse, l'accusateur est puni sévèrement. Personne ne s'étant présenté pour attaquer la mémoire de mon beau-père, je fis son panégyrique : je ne parlai point de sa naissance, car tous les Égyptiens se croient nobles ; je m'étendis sur son éducation, les connoissances qu'il avoit acquises depuis son enfance. Je célébrai sa piété, sa justice, sa tempérance et ses autres vertus, et je finis par prier les dieux des enfers de l'admettre dans la demeure des gens pieux. Après ce discours, les juges ordonnèrent que Bocchoris seroit enseveli. Nous livrâmes le corps; et comme nous n'avions point

Digitized by Google

de monumens destinés à sa sépulture, nous fîmes construire une chambre dans la maison, où nous posâmes son cercueil droit contre la partie du mur la plus solide. » — « Ici, dit Eudoxe, se termine le manuscrit de Nycias. » Comme la soirée étoit avancée, il nous promit, pour le lendemain, la fin de l'histoire de cet aimable et intéressant philosophe. — « Mais je vous annonce, dit-il, un dénouement touchant et pathétique. Je vous l'enverrai au premier jour; j'ai besoin de repos. »

CHAPITRE XXV.

DANSE DE LA GYMNOPÉDIE. MASSACRE DES ILOTES. CÉRÉMONIE NOCTURNE. TOUR D'ADRESSE ET VENGEANCE DE PHANOR. LEUR DÉPART DE SPARTE.

Le temps approchoit d'une fête à Sparte, où s'exécute la danse de la gymnopédie, si renommée chez les Lacédémoniens; nous l'attendions avec impatience. Le jour arrivé, Démonax nous conduisit dans une salle publique. A peine fûmes-nous placés, que nous vîmes sortir d'une chambre une troupe considérable

Digitized by Google

de jeunes garçons tout nus. Celui qui étoit à la tête portoit une couronne de branche de palmier. Au même instant, une troupe égale d'hommes faits, nus aussi, sortit d'une chambre opposée. Le chef avoit pareillement une couronne de palmier. Les deux bandes se mêlent, marchent, se rompent, se réunissent, sautant toujours en cadence. Les mouvemens de leurs mains imitoient ceux de la lutte et du pancrace; en dansant, ils chantoient des poésies lyriques ou des *pœans*. Démonax nous apprit que cette danse, mêlée de chants, faisoit partie d'une fête qui étoit consacrée à Apollon quant à la poésie, et à Bacchus pour la danse. Cette fête bizarre amusa très-peu Phanor, qui prétendoit que la nudité des hommes, leur peau tannée et hérissée de poils, ne pouvoient figurer que dans une forêt avec les bêtes fauves. Cette danse, du moins, n'avoit rien de lugubre et d'affligeant; mais le spectacle que nous donna quelque temps après cette nation superbe et féroce, inspiroit l'indignation et l'horreur.

Les éphores venoient d'entrer en charge, ils montèrent sur leur tribunal, et publièrent que tout Spartiate pouvoit, sans aucun scrupule, tuer les ilotes qu'il attireroit dans une embus-

Digitized by Google

cade. Étonné de cette proscription, j'en demandai l'explication à notre hôte. — « C'est l'usage, dit-il : tous les nouveaux éphores sont obligés de faire cette proclamation. Vous savez que les ilotes qui cultivent nos champs sont nos esclaves (*a*); leur nombre pourroit les rendre redoutables : aussi leur est-il défendu d'avoir des armes; et pour arrêter leur trop grande population, nous les faisons massacrer secrètement. Souvent nos jeunes gens, armés de pied-en-cap, vont à la chasse de ces malheureux, leur tendent des embuches, se cachent dans des lieux couverts, les épient comme des bêtes fauves, les surprennent et les égorgent. Dans peu vous serez témoin d'un terrible évènement. La république s'étant aperçue qu'ils devenoient trop nombreux, s'occupe des moyens de les réduire. » En effet, huit jours après cette conversation, les éphores firent afficher qu'ils accorderoient la liberté à deux mille ilotes, leur enjoignant de se rendre auprès du temple des dieux Pénates. Ils accoururent en foule : on en choisit deux mille des plus robustes et des

(*a*) Les Spartiates donnent le nom d'ilotes ou d'hélotes non-seulement aux habitans de la ville d'Hélos, qu'ils détruisirent, mais à tous les prisonniers de guerre qu'ils font esclaves.

mieux

Digitized by Google

mieux faits; ils furent couronnés de festons comme les affranchis. La joie éclatoit sur leur visage; on les mena dans les temples des dieux, comme pour les remercier des bons offices que ces ilotes avoient rendus à la chose publique. Ils attendoient avec impatience la cérémonie de l'affranchissement, lorsque tout-à-coup, à un signal donné, une troupe nombreuse de Spartiates, armée de poignards, fondit sur eux, et les extermina impitoyablement. Les cris de ces malheureux portoient au loin l'épouvante et l'horreur. Phanor et moi nous nous enfuîmes tout palpitans. « Les monstres! s'écrioit Phanor. Quittons cette terre abominable, où les lois, l'orgueil, les préjugés dénaturent l'instinct de l'homme, et l'assimilent aux tigres et aux panthères! — Je savois, lui dis-je, que l'intérêt et les passions rendent l'homme injuste et féroce; mais la barbarie de cette petite nation, soi-disant civilisée, étonnera la race future; et s'il existe un jour des philosophes qui préconisent sa législation et ses mœurs, ce ne peut être que par morosité, et par le plaisir malin de décrier le gouvernement de leur patrie, et d'humilier leurs concitoyens. — Partons, quittons ce repaire habité par des tigres. — Et la belle Aspasie, cette Vénus aux

Digitized by Google

belles formes? — Il est vrai, elle obtient grâce pour son pays; je la regrette beaucoup. — Différons notre départ jusqu'après la fête du jeune Hyacinthe, à laquelle nous avons promis d'assister. » Nous nous rendîmes à la place publique, où nous vîmes la plupart des assassins qui se promenoient le visage calme et serein. « Ainsi, dis-je en moi-même, les préjugés étouffent les remords, ou les remords naissent des préjugés. »

Le soir de cette horrible boucherie, Démonax, après le souper, nous invita d'aller dans la campagne à deux stades de la ville, pour assister à une cérémonie nocturne, qui n'a lieu que tous les neuf ans. Je lui demandai si l'on y versoit encore du sang humain. Il m'assura que non. Nous trouvâmes, dans une grande enceinte découverte, les cinq éphores assis au centre, dans un profond silence, les yeux fixés sur le ciel, entourés d'un nombre considérable de spectateurs dans la même attitude. Je ne comprenois rien à cette scène muette, et je n'osois parler. Phanor, qui s'impatientoit, me dit tout bas: « Que font ces badauds, le nez en l'air? cherchent-ils leur bon sens dans les astres? ». Deux longues heures s'écoulèrent dans cette bizarre position; enfin, un grand

Digitized by Google

murmure s'éleva tout-à-coup. Démonax nous dit : « Regardez, voilà une étoile qui traverse le ciel ! — Grande merveille ! lui répondit Phanor ; si c'étoit un taureau, le prodige seroit plus étonnant. » Nous vîmes alors passer les éphores qui se retiroient l'air taciturne, les yeux baissés : nous suivîmes avec la foule. Arrivés chez Démonax, il s'écria : « J'en suis fâché pour nos deux rois ; ils sont sages et honnêtes ! — Quel malheur les menace ? résolvez-moi cette énigme. — Tous les neuf ans, les éphores choisissent une nuit où le ciel est pur et serein, et sans lune. Là, dans un profond silence, les yeux attachés au ciel, ils regardent si quelqu'étoile ne le traverse pas. Si ce phénomène arrive, malheur à nos rois : c'est une preuve qu'ils ont offensé les dieux (50). — Cette preuve, lui dit Phanor, n'est pas aussi claire que le jour. Et que fera-t-on à vos rois ? — On les mettra en justice, et ils seront suspendus de leurs fonctions, jusqu'à ce qu'un oracle de Delphes ou d'Olympie les absolve et les rétablisse. »

Nous comptions attendre la décision de l'oracle, et apprendre le sort des deux rois ; mais le destin ou le *fatum* précipita le départ. Démonax nous apprit que dans trois jours on

Digitized by Google

alloit marier douze jeunes filles âgées de vingt ans, avec des hommes âgés de trente ans; c'étoit l'âge prescrit par la loi pour l'un et l'autre sexe. Il ajouta que la belle Aspasie, qui venoit de compléter son quatrième lustre, étoit une des fiancées. — « Quel est l'heureux mortel qui la possédera? lui demanda Phanor. — On ne peut le savoir encore: je voudrois bien que ce fût mon ami Lysander, le voleur de vos perdreaux; ils sont faits l'un pour l'autre, et je soupçonne qu'un penchant mutuel les unit déjà secrètement. — Mais, lui dis-je, est-ce que l'on va tirer ces belles au sort? — A peu près: on doit les enfermer dans une chambre obscure; on y conduira les douze jeunes gens; ils choisiront au hasard et dans les ténèbres, et la première qui tombera entre leurs mains, deviendra leur femme. » Ce mode de mariage nous parut bizarre: peut-être sont-ils mieux assortis que ceux que forme l'intérêt.

Nous vîmes passer les fiancées conduites par les matrones; elles marchoient sans chapeau sur la tête, couronnées de fleurs, couvertes d'un voile léger et transparent, en silence et les yeux baissés. Les jeunes gens défilèrent ensuite. Démonax embrassa Lysander, et lui souhaita bonne chance: il l'eut très-heureuse:

Digitized by Google

le hasard lui donna la belle Aspasie. Je ne doute pas que leur connivence n'ait dirigé le hasard.

Dès que les choix eurent été faits, on célébra leur hymen; et les nouveaux époux revinrent tranquillement se promener à la place publique, ce qui nous surprit beaucoup. « Votre grand ami, dit Phanor à Démonax, me paroît bien apathique? Si j'étois à sa place, je ne resterois pas ici les bras croisés. » Démonax lui répondit que les nouveaux mariés étoient obligés d'affecter cet air d'indifférence, et de se montrer en public aux mêmes heures qu'auparavant. — Pourquoi? Rougit-on à Sparte du mariage, tandis qu'on fait gloire de voler adroitement? — Non; mais Lycurgue, pour rendre ses faveurs plus piquantes et ses félicités plus durables, a voulu qu'il empruntât l'air mystérieux de l'amour. Un époux, pendant les premières années de son mariage, ne peut voir sa femme qu'à la dérobée; il doit, comme un amant, se couvrir de l'ombre du secret. Dès qu'il sera nuit, vous verrez Lysander s'éclipser tout doucement, aller chercher sa chère Aspasie, et la conduire dans la maison où l'hymen doit le couronner. » En effet, dès que la nuit eut étendu ses ombres, il disparut bien vîte. Les

Digitized by Google

rues de Sparte ne sont point éclairées ; il est même défendu de porter de la lumière. « C'est, disent-ils, pour nous accoutumer à marcher dans l'obscurité. » Nous suivîmes le nouveau marié. Dès qu'il fut vis-à-vis de la porte de sa future, il monta, descendit avec elle, la prit sous le bras, et ils marchèrent d'un pas rapide, comme s'ils craignoient d'être poursuivis. Nous ne les perdîmes pas de vue : ils s'arrêtèrent devant une maison, où les attendoit une vieille matrone. Le nouvel époux lui remit sa femme, et se retira. — « Il va souper comme de coutume, nous dit Démonax, et ne reviendra ensuite que pour très-peu de temps, car il faut qu'il passe la nuit dans la chambre de ses camarades. Pendant son absence la matrone va raser la tête d'Aspasie, la revêtir d'un habit d'homme, et puis elle la laissera, sans lumière, sur une paillasse, où elle attendra son époux : ce n'est que dans l'obscurité que la victime se livre au sacrificateur. Lysander, en arrivant, la cherchera, l'emportera sur un lit placé tout auprès, lui détachera sa ceinture, et le mystère s'accomplira sans nous; ainsi nous pouvons nous retirer. » En revenant nous perdîmes Phanor, qui ne rentra au logis que long-temps après. Il dit qu'il s'étoit égaré, et s'étoit trouvé au Pla-

Digitized by Google

taniste, où il avoit respiré le frais. Nous nous couchâmes fort tranquillement.

Le jour naissoit à peine, quand Démonax entra dans notre chambre, d'un air effaré, le visage en feu, les yeux hors de la tête, en nous annonçant une grande désolation dans la ville, un évènement épouvantable. Je lui demandai si Junon ou Diane avoit suscité contre Sparte le sanglier de Calydon, ou le sphinx de Thèbes. — « Ce n'est ni Diane ni Junon ! c'est Tisiphone, Alecto, Mégère, qui ont vomi le monstre qui nous déshonore ! » En parlant ainsi, il se promenoit à grands pas, frappoit des pieds, menaçoit de la main. Après quelques minutes de cette pantomime tragique, je le priai de nous faire le récit de la fatale catastrophe qui alarmoit la république. — Un traître, un scélérat, s'écria-t-il, a eu l'audace de prévenir mon ami auprès d'Aspasie ; le monstre lui a ravi les premiers dons de l'hymen. Lysander est furieux, ainsi que nos rois, les éphores et toute la ville, qui font les perquisitions les plus rigoureuses pour découvrir l'auteur d'un pareil forfait. Malheur à lui si on le trouve ! Le viol est puni de mort par la loi. » Après cette narration, Démonax nous quitta brusquement, pour aller consoler son

Digitized by Google

ami et l'aider dans ses recherches. Dès qu'il fut sorti, Phanor me dit : « Mon ami, il faut partir, il n'y a pas une minute à perdre! — Pourquoi? quel motif si pressant....? — Partons sans délai, je vous conterai tout en chemin. — Mais enfin, un mot, un seul mot. Je ne veux pas m'enfuir de cette ville comme si j'emportois la toison d'or ou le *palladium* de Troie. — Eh bien, je suis vengé des perdrix et du levraut volés : c'est moi qui ai ravi les prémices de la belle Aspasie. — Vous ! par Castor et Pollux ! faisons notre paquet, et délogeons au plus vîte. » Sitôt dit, sitôt fait. Nous nous mettons en route, à pied, chargés de notre bagage, cheminant à grands pas; jamais nous n'avions été si lestes. Nous ne parlions point, nous tournions souvent la tête pour voir si nous n'étions pas poursuivis. Tout-à-coup nous entendons galopper des chevaux derrière nous; la terreur nous saisit, notre sang se fige. Phanor, pâle et tremblant, s'écrie : « Nous sommes perdus ! » Je conservai ma présence d'esprit. Nous étions sur les bords de l'Eurotas, couverts de roseaux; nous nous cachons sous leur feuillage; nous avions de l'eau jusqu'au dessus de la ceinture, la situation étoit pénible; nous tremblions de tous nos membres, soit de froid, soit de frayeur. Les

Digitized by Google

chevaux arrivent, passent, et nous respirons. Nous sortons de l'eau glacés et trempés comme des dieux marins. Nous nous enveloppons de nos manteaux, et nous poursuivons notre route. La vélocité de la marche nous rendit un peu de chaleur; mais la lassitude épuisoit nos forces. Phanor, moins robuste que moi, commençoit à se ralentir. Enfin, après huit heures de route, nous trouvâmes des chevaux qui nous menèrent à Belmina, place située entre les confins de la Laconie et de l'Arcadie.

Dès que nous fûmes hors de danger, et retirés dans l'auberge, Phanor me dit d'un air rassuré: — « Avouez que ce tour en vaut un autre, et que je suis bien vengé de ce grand escogriffe qui m'avoit escamoté mon gibier. Assurément les prémices de sa femme valent bien deux perdrix et un levraut. — C'est une perfidie, un tour impardonnable! — Oh! c'est un coup de maître! Par Cerbère! les Spartiates se permettent de voler, de faire des dupes, d'assassiner des hommes; et je n'aurois pas le droit de ravir la virginité d'une fille? Cette nation orgueilleuse et farouche mérite toute la haine des autres. Au reste, j'ai rendu service à cet époux: j'ai dépouillé ce charmant arbuste de toutes ses épines. — Mais comment avez-vous

Digitized by Google

pu réussir dans un projet dont l'audace m'étonne? — Vous vous rappelez que Jupiter, sur les bords de l'Eurotas, se métamorphosa en cygne pour triompher de la belle Léda; moi qui n'ai pas l'honneur d'être dieu, je n'ai emprunté que la figure d'un oiseau de nuit. J'avois depuis long-temps le cœur ulcéré contre Lysander: de plus, je brûlois pour les charmes d'Aspasie. Il vous souvient que, conduits par Démonax, nous suivîmes les deux époux; que Lysander se retira, et Démonax nous conta tout ce qui alloit s'exécuter dans son absence. J'écoutai ce récit attentivement; l'idée de la vengeance se présenta à mon esprit, et l'amour enflamma mon audace. Vous vous retirâtes, je feignis de vous suivre; mais je revins m'adosser contre la porte d'une maison voisine: là, tapi dans l'ombre et dans un profond silence, j'attendis la sortie de la matrone. Elle descendit enfin, et laissa la porte entr'ouverte. Dès qu'elle fut éloignée, je montai; et comme les maisons de Sparte ont à peu près la même distribution, je trouvai aisément la chambre où la victime agitée attendoit le sacrificateur. J'y entrai à tâtons, appuyant légèrement mon pied discret. J'entendis alors une voix foible et timide, qui me dit: « Est-ce vous, Lysander? — Oui, »

Digitized by Google

répondis-je, d'une voix contrefaite, en allant droit au lieu d'où le son étoit parti. Je trouve cette beauté sur le lit nuptial : je détache sa ceinture. O Jupiter ! ô dieu du jour ! vous fûtes jaloux de mon bonheur ! Aspasie, animée de mes transports, sensible à mes caresses, me prodiguoit les noms les plus affectueux, m'appeloit son cher Lysander, son tendre époux ; et je vis bien que les filles de Sparte sont faites pour l'hymen autant que pour les jeux du Gymnase.

Cependant, au sein de mon ivresse, je n'oubliois pas que j'avois, comme Phlégias aux enfers, un rocher suspendu sur ma tête. Je m'arrachai de ma couche voluptueuse, en accablant ma tendre moitié de mes baisers. — « Cher époux, me disoit-elle du ton le plus doux, tu me quittes déjà ? — Hélas ! il le faut ! la loi, mon devoir, me commandent ce sacrifice ; » ce que je lui répondis en fermant sa bouche d'un dernier baiser. Je m'évadai soudain, et me voici à Belmina, bien vengé du seigneur Lysander, et quitte envers la république du bon accueil qu'elle m'a fait. Si l'on me blâme, qu'on se souvienne que Pâris enleva Hélène, et que Priam, loin de la rendre à son époux, regarda son fils comme le vengeur des Troyens. Moi,

Digitized by Google

je venge toute la Grèce ; et cependant je suis moins coupable que Pâris ; car, au lieu d'enlever Aspasie, je laisse à Sparte un petit citoyen qui sera un jour la gloire et le soutien de sa patrie. »

J'ajouterai ici, pour finir le tableau de Sparte, que beaucoup de Spartiates ne savent ni lire ni écrire, ou ne savent pas compter. Cette nation n'a aucune idée de l'astronomie ni des mathématiques. Elle dédaigne la rhétorique et l'éloquence. Quelques-uns, moins ignorans, lisent les poésies d'Homère : mais cette ville n'a nul théâtre pour représenter les drames immortels de Sophocle et d'Euripide. Ils regardent les sciences comme des choses superflues, et les appellent même des vices ; comme si l'homme sauvage valoit mieux que l'homme civilisé, ou comme si la lumière n'étoit pas faite pour l'œil de l'homme. Un d'eux me dit un jour que les Spartiates ne connoissoient pas l'ennui. — « Ni les animaux, » lui dis-je.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

VOYAGE A ARGOS. DÉTAILS SUR MYCÈNES. ENTRETIEN AVEC CHRYSIPPE LE STOÏCIEN. SÉJOUR A DÉLOS. HISTOIRE DE LATONE. ILS PASSENT DEVANT CHIO ET SAMOS.

Après nous être reposé deux jours à Belmina, nous partîmes pour Argos (*a*). Nous visitâmes sur notre route les ruines de Mycènes, détruite par les Argiens. On y montre encore la fontaine de Persée, et des souterrains où l'on prétend qu'Atrée et ses enfans cachoient leurs trésors. Près de là sont les tombeaux d'Atrée, d'Agamemnon et d'Electre. Clytemnestre et Égiste ont leur sépulture hors des murs. A quinze stades de Mycènes, un temple de Junon mérite d'être visité ; il est bâti au pied du mont Eubée ; l'Astérion coule au bas ; ensuite, se précipitant dans un gouffre, il ne reparoît plus. Sur ses rives croît une herbe que l'on appelle *astérion*, dont on pare les autels de la déesse, et dont on lui forme des couronnes : l'édifice est soutenu par des colonnes, où l'on a repré-

(*a*) Aujourd'hui Planizza.

Digitized by Google

senté divers traits de la Fable et de l'Histoire; devant la porte du temple, il y a plusieurs statues de héros et de femmes prêtresses de Junon: on y remarque sur-tout celle d'Oreste. Dans le vestibule on voit les Grâces, le lit de Junon, et le bouclier que Ménélas arracha à Euphorbe devant Troie. Au milieu du temple s'élève la statue de Junon, d'une grandeur extraordinaire, toute d'or et d'ivoire, ouvrage de Polyclète : elle a sur la tête une couronne où sont représentées les Heures et les Grâces; elle tient d'une main un sceptre, de l'autre une grenade; un coucou est perché sur le sceptre. Jupiter, dit-on, emprunta la figure de cet oiseau, pour se faire poursuivre par la jeune déesse dont il étoit épris, et qu'il vouloit amuser. Auprès de Junon est la statue de la jeune Hébé, aussi d'or et d'ivoire. On admire encore dans ce temple un autel d'argent, sur lequel on a gravé en bas-relief les noces d'Hercule et d'Hébé.

Notre curiosité satisfaite, nous nous rendîmes à Argos. Nous apprîmes, en arrivant, que Chrysippe, philosophe du Portique, étoit dans cette ville, mais cruellement tourmenté de la goutte. Nous fûmes curieux d'apprendre comment un stoïcien supportoit la douleur. Nous allâmes le voir : il étoit étendu sur un méchant

Digitized by Google

lit, auprès d'une table sur laquelle étoit un gros cahier, ouvrage commencé, et un vase d'eau. Après l'avoir salué, je lui témoignai la part que je prenois à sa situation. « Je suis, m'a-t-il répondu, dans le poste où la Providence m'a placé : si je me plaignois, je l'offenserois. Dans quelqu'état que l'homme de bien se trouve, il est toujours heureux. » Tandis qu'il parloit ainsi, on voyoit sur son visage l'expression de la douleur; mais il affectoit de la braver. Nous gardâmes le silence, pendant quelques momens, pour laisser appaiser ce violent paroxisme. « Non, douleur, s'écria-t-il tout-à-coup, je ne dirai jamais que tu es un mal ! Oui, je suis heureux au milieu de mes souffrances. — Vous nous avouerez pourtant, lui dis-je, que la douleur n'est pas un bien. — Non, c'est la vertu seule ; avec elle, la félicité nous suit au fond des cachots, au milieu des tourmens, sous les haillons de la misère. — En ce cas, répondit Phanor, vous devez être le plus heureux des hommes. — Au reste, on ne peut éviter sa destinée ; la fatalité gouverne ce monde. — Ainsi Pâris étoit forcé d'enlever Hélène, Egiste d'assassiner Agamemnon ! et d'après ce système, il n'existe ni vertu, ni liberté sur la terre. — Pardonnez-moi, l'homme est libre.

Digitized by Google

— Et comment accordez-vous cette liberté avec le fatalisme? — Comme nous pouvons. Comprenez-vous ce que c'est que le soleil? — Non. — Cependant vous croyez à son existence. Eh bien, les stoïciens de même croient à une destinée inévitable et à la liberté, sans comprendre comment elles peuvent coïncider ensemble.» Je lui demandai s'il étoit vrai qu'il approuvât les mariages dits incestueux. — « Sans doute. Et pourquoi un père n'épouseroit-il pas sa fille, une mère son fils? Ce n'est pas la nature qui s'y oppose, puisqu'elle leur inspire un attachement réciproque, mais le préjugé et l'opinion. On a aussi crié fort haut contre moi, parce que j'ai dit qu'il valoit mieux manger les cadavres humains que de les enterrer. Mais le bœuf, le mouton, le gibier sont des cadavres, et cependant vous les dévorez: en quoi diffèrent-ils?» Tout-à-coup il s'interrompit, en criant: « Ah! maudite goutte, je suis heureux malgré toi! — Votre bonheur, lui dis-je, ne fera pas de jaloux. Vous n'êtes pas de l'avis d'Epicure, qui prétend que c'est le plaisir qui rend heureux. — Oui, mais le plaisir qui vient de l'ame: c'est le témoignage d'une bonne conscience, qui fait le bonheur et la récompense d'un véritable stoïcien: il fuit les louanges, les

honneurs;

Digitized by Google

honneurs; se plaît dans l'obscurité, aime également tout le monde, ses ennemis même; les passions, les affections n'ont aucun empire sur lui. Je perdis, l'année dernière, un frère qui m'étoit fort attaché: il mourut dans la nuit; le matin, j'étois au théâtre de Bacchus. Mais permettez que j'abrége cet entretien; je veux achever un traité de dialectique qui presse. » Après que nous eûmes quitté ce bizarre disciple de Zénon, Phanor me demanda ce que j'en pensois? — « Je suis de l'avis de ce sophiste, qui compare les Stoïciens à des enfans qui tâchent de sauter au-delà de leur ombre. »

Ce que nous vîmes de plus intéressant dans Argos, est une statue adossée, à l'entrée du temple de Vénus, contre une colonne, laquelle représente Télésille, femme célèbre par ses talens et son courage; elle a dans ses mains un casque qu'elle paroît vouloir mettre sur sa tête, et un volume de poésies à ses pieds. Voici le trait de valeur qu'on nous raconta de cette héroïne.

« Les Argiens ayant été complètement battus par les Spartiates, Cléomène, leur chef, vint aussitôt investir Argos privée de ses guerriers. Télésille résolut de défendre la ville; elle en fit sortir les esclaves et les bouches inutiles, dis-

tribua des armes à toutes les femmes, se mit à leur tête. Ces femmes, animées d'un tel exemple, soutinrent un assaut avec tant de valeur, que les Lacédémoniens, réfléchissant que leur victoire seroit odieuse, ou que leur défaite les couvriroit d'une honte éternelle, firent cesser le combat et levèrent le siége. Pour récompenser ces héroïnes, on leur permit d'élever une statue au dieu Mars, et on institua une fête annuelle, où les femmes paroissoient en habits d'hommes, et les hommes revêtus d'habits de femmes. »

Au milieu de la place, on trouve un grand édifice de marbre blanc, trophée érigé en l'honneur de Pyrrhus, au même lieu où fut son bûcher; mais ses cendres reposent dans le temple de Cérès, près l'endroit où il fut tué. Nous montâmes à la citadelle, pour voir le temple d'Apollon: sa statue est en bronze et debout. On y rend des oracles; la prêtresse qui y préside doit être vierge. Elle sacrifie tous les mois une brebis pendant la nuit, boit du sang de la victime, et aussitôt elle est saisie de l'esprit prophétique. Nous séjournâmes très-peu de temps à Argos. Nous descendîmes l'Inachus jusqu'à Nauplie: cette ville est peu de chose, mais son port est très-commode (1). Nous

(a) Aujourd'hui Napoli di Romania.

Digitized by Google

entrâmes dans un temple de Cérès au moment du sacrifice. Comme cette déesse préside à toute l'économie champêtre, on lui offroit des fruits, du miel, de la laine, des serpens, une truie pleine, et sur-tout du pavot, à cause de la fécondité de sa graine; mais point de vin. Elle étoit représentée sur un char tiré par deux dragons ailés; tenant des pavots d'une main, une torche ardente de l'autre, et ayant sur sa tête une couronne d'épi de blé. Nous vîmes la fontaine appelée Canathos, où l'on dit que Junon recouvre tous les ans sa virginité en se baignant. Phanor promit de révéler la vertu de cette eau miraculeuse à toutes les filles de sa connoissance. Un habitant nous montra, auprès de cette fontaine, un âne gravé sur une pierre. « Nous lui devons, nous dit-il, la fécondité de nos vignes; il en avoit brouté un cep, et l'on remarqua que l'année suivante ce cep rapporta beaucoup plus. Depuis, on taille la vigne tous les ans; ce que nous ne faisions pas auparavant. »

Nous nous embarquâmes le lendemain pour Délos (1). Cette île peu fertile n'a de célébrité

(*a*) Délos se nomme aujourd'hui *Sdili*. Cette île, une des Cyclades, est fort petite et inhabitée. On y voit encore des ruines du temple d'Apollon.

Digitized by Google

que par la naissance de Diane et d'Apollon. Les habitans nous assurèrent que, dans un tremblement de terre, elle s'étoit tout-à-coup élevée du sein de la mer.

Nous y trouvâmes un grand concours de monde : on venoit de célébrer la fête de Diane et d'Apollon. Toutes les îles ou nations voisines sont obligées d'envoyer à cette fête, des hommes et des jeunes filles, pour assister aux solennités et aux sacrifices, qui se terminent par des chants et des danses.

Nous étions dans le temple d'Apollon, lorsque nous vîmes entrer une jeune fille couverte d'un voile pour tout ornement, au milieu de deux prêtres, et suivie de quelques femmes. Lorsqu'elle fut auprès de l'autel, un des prêtres lui ôta son voile ; l'autre prit des ciseaux, et lui coupa ses cheveux, qu'elle avoit très-beaux. « Quel dommage, me disoit Phanor, de dépouiller le printemps de sa parure! » Nous demandâmes l'explication de cette cérémonie. On nous apprit que cette jeune personne alloit se marier, et que, le jour de l'hyménée, elle étoit obligée, par les lois du pays, de consacrer sa chevelure à Diane et à Apollon.

Nous aperçûmes dans une chapelle du temple un grand et superbe tableau : nous le con-

Digitized by Google

sidérions attentivement, lorsqu'un prêtre nous aborda; nous le priâmes de nous en dire le sujet. « C'est une aventure arrivée en Lycie, à Latone, mère de Diane et d'Apollon. Voyez, cette déesse est défaite, souffrante ! elle porte dans ses bras ces dieux, jeunes enfans; elle est devant un lac rempli de grenouilles. Voici son histoire :

« Latone fuyoit la colère de Junon. Le soleil à son zénith brûloit la terre : elle arriva auprès de ce lac, épuisée de fatigue, accablée de soif, sans une goutte de lait dans son sein. Des hommes agrestes y coupoient des scions d'osier pour les tresser en corbeilles. Latone s'approche d'eux, et les supplie de lui laisser puiser de l'eau pour appaiser la soif qui la consumoit. Ces hommes barbares la repoussent avec dureté des bords du lac. La déesse leur dit d'une voix touchante : « Comment osez-vous me refuser un peu d'eau qui, comme l'air et le soleil, appartient à tous les hommes ? cependant je vous en demande comme une grace. Je ne veux point me baigner dans votre lac; je ne veux qu'étancher une soif ardente; je vous devrai la vie. Ma voix s'éteint; le feu dessèche ma poitrine; à peine puis-je vous parler : du moins ayez pitié de mes malheureux enfans qui

Digitized by Google

vous tendent les bras ! » Et en effet, ces petits êtres tendoient leurs bras innocens. Quel cœur de fer n'eût été touché de la douceur de ces paroles! mais ils restèrent inflexibles. Ces monstres insultent la déesse, menacent de la punir, si elle ne s'éloigne : bien plus, avec des bâtons, leurs pieds et leurs mains, ils troublent la pureté de l'eau. La colère suspend la soif de la déesse; elle élève ses mains au ciel : « Malheureux, s'écria-t-elle, vivez éternellement dans ce marais bourbeux ! » Elle dit, et soudain la métamorphose s'opère : tous ces paysans sont changés en grenouilles. Vous les voyez dans ce tableau, sous cette forme hideuse, se plonger dans le lac où ils semblent encore, par leur voix rauque, vouloir insulter à la déesse.

On nous mena au tombeau de Phérécyde, élevé par les soins de Pythagore, au fond d'une grotte dont un toit de verdure couvre l'entrée : ce toit est formé par des arbres, autour desquels serpentent des rameaux tendres et flexibles d'un lierre touffu. Phérécide est le premier philosophe qui ait soutenu que les animaux sont de pures machines. Quelle absurdité ! des machines qui ont des souvenirs, de l'attachement, qui combinent des idées ! Qu'a de plus l'homme ? des souvenirs plus longs, des idées

Digitized by Google

plus lumineuses, plus compliquées. Mais l'arbre qui nous donne l'olive, celui qui porte les fleurs odorantes qui se changent en pommes d'or, ont-ils une ame végétative supérieure à celle de l'humble buisson? L'essence du renard est-elle plus pure, plus divine que celle de la brebis?

Notre proxène nous raconta la mort bizarre de ce philosophe. Il étoit d'un caractère sombre et taciturne: il avoit passé sa vie dans la solitude et la méditation, et il mourut comme il avoit vécu. Sentant approcher sa mort, il l'envisagea sans effroi; il se renferma dans sa chambre: aussitôt ses amis accoururent pour lui donner leurs soins et adoucir l'horreur de ce terrible passage. Il ne voulut jamais leur ouvrir sa porte: il les remercia par le trou de la serrure, leur protestant qu'il n'avoit besoin d'aucun secours, et les invita pour le lendemain à ses funérailles: il tint parole, et mourut le jour suivant.

Nous nous éloignions du tombeau de Phérécyde, lorsqu'on vint nous avertir que le vent étoit favorable, et qu'on alloit déployer la voile. Mais Phanor avoit déjà disparu. Je l'appelai vainement, il fallut le chercher: après une course assez longue, je le trouvai au

Digitized by Google

milieu d'une prairie, dansant joyeusement avec de jeunes filles, la danse qu'on appelle *dédale*, du nom de son inventeur, qui l'imagina pour la belle Ariane, en mémoire du fameux labyrinthe de Crète. Thésée fut le premier qui la dansa à Délos avec elle. Cette danse s'est répandue depuis dans la Grèce ; mais elle est plus particulièrement en usage dans cette île. Voici comment elle s'exécutoit. Une jeune fille et un garçon, se tenant par un ruban, étoient les coryphées de la troupe, et la conduisoient ; tous les autres suivoient par couples : souvent ils se divisoient en longues files, se tenant par la main, dansoient en cercle, et décrivoient une quantité infinie de détours. Le talent de la première danseuse consiste à se dégager de ces files entortillées, en faisant voltiger le ruban, pour faire allusion au peloton de fil qui sauva jadis Thésée.

Pendant la danse, je fis mille signes à Phanor, pour lui faire entendre qu'on alloit partir ; mais il ne voulut jamais quitter : il fallut attendre la fin, et qu'il eût fait de tendres adieux à sa danseuse, jeune fille de Naxos d'une très-jolie figure.

Nous fîmes route pour Scyros : le vent nous porta devant Naxos, île témoin de l'infortune

Digitized by Google

et des pleurs d'Ariane. Nous vîmes Paros, Céos, où les hommes, parvenus à l'âge de soixante ans, se privent de la vie, honteux de se survivre à eux-mêmes, et d'être inutiles à leur patrie, comme si la patrie n'avoit besoin que de bras. Nous passâmes devant Ténos, Andros. Nous débarquâmes dans ce dernier port: un de ses habitans nous pressa beaucoup de nous y arrêter, pour assister à la fête de Bacchus, qu'on devoit célébrer dans quinze jours. « Vous verrez, nous dit-il, un évènement miraculeux. A cette époque, une source qui, pendant toute l'année, ne donne que de l'eau, versera des flots de vin.

Bacchus est l'auteur de ce prodige, qui s'opère et qui dure sept jours entiers; après quoi l'eau revient et reprend son cours. Nous ne fûmes point d'avis de rester pour être témoins de ce miracle; et Phanor dit à cet habitant qu'il reviendroit voir cette fontaine sacrée, lorsque les prêtres mettroient de l'eau dans leur vin.

Toutes les îles parsemées de cette mer, semblent autant d'étoiles qui l'embellissent. Nous jouissions des plaisirs de la diversité, comme ces voyageurs qui trouvent sur leur route des vallons, des montagnes, des bois, des villes,

Digitized by Google

des villages. Un vent doux et frais poussant légèrement notre navire, nous arrivâmes à Scyros, le troisième jour de notre départ, à l'heure où le soleil va toucher les bornes de l'occident. Cette île ne contient qu'une ville et quelques villages. Les habitans s'empressèrent de nous montrer le tombeau de Thésée. Ce monument a toute la simplicité des temps héroïques. C'est à Scyros que ce roi guerrier trouva son dernier jour. Il avoit enlevé la fameuse Hélène, qui ne comptoit encore que dix printemps. Les Athéniens, indignés, le chassèrent du trône et d'Athènes : il se réfugia chez Lycomède, roi de Scyros, qui, violant l'hospitalité qu'il lui avoit accordée, le conduisit sur un rocher d'où il le fit précipiter : ainsi périt le vainqueur du Minotaure.

Nous n'oubliâmes point à Scyros les premières amours d'Achille, qui, déguisé sous les vêtemens d'une jeune fille, séduisit la crédule et tendre Déidamie.

Scyros ne nous retint qu'un seul jour, et nous nous embarquâmes pour Chio, île montueuse, mais très-peuplée, et fertile en excellent vin et en beaux marbres. Les habitans descendent de Neptune : leur île étoit déserte, lorsque ce dieu y devint amoureux d'une nym-

Digitized by Google

phe qui lui donna un fils. Le jour de l'accouchement, il tomba tant de neige, qu'on le nomma Chio (*a*). Neptune eut encore deux fils d'une autre nymphe; ce furent les premiers habitans de cette île.

Chio étoit la patrie de Scylis, le plus habile plongeur qui eût jamais existé. Il avoit appris à Cyane, sa fille, l'art de plonger comme lui dans les mers les plus profondes. On raconte que la flotte de Xercès étant assaillie d'une grande tempête auprès du mont Pélion, le père et la fille se jetèrent tous les deux à la mer, arrachèrent les ancres qui tenoient les galères, et les firent périr sur les côtes. Pour éterniser la mémoire d'un si grand service, les amphictyons érigèrent au père et à la fille des statues dans le temple de Delphes.

L'orient se coloroit à peine de quelques rayons du jour, et déjà notre vaisseau s'éloignoit de ce port. Nous saluâmes de loin Samos, île chérie de Junon. Un Samien de l'équipage nous assura que cette déesse étoit née dans cette île, sur les bords du fleuve Imbrasus, et sous un arbuste nommé *agnus-castus*, qui existoit encore, renfermé dans l'enceinte du temple construit dans le lieu même de sa naissance. Ce

(*a*) Chio, en grec, signifie *neige*.

Digitized by Google

temple a depuis toujours joui du droit d'asile. La déesse est représentée en habit de noce, parce que Samos fut l'heureux témoin de son hymen avec Jupiter; et comme les paons se plaisent beaucoup dans notre île, on en a mis deux à ses pieds. »

De Samos, les vents et Neptune nous portèrent en peu de temps à Ephèse.

CHAPITRE XXVII.

ARRIVÉE A ÉPHÈSE. DESCRIPTION DU TEMPLE DE DIANE. TRAITS DIVERS D'HÉRACLITE.

Nous avions le plus vif desir de visiter le temple de Diane, l'une des merveilles du monde. Je ne l'avois vu que dans ma première jeunesse; j'étois alors privé du goût et des lumières nécessaires pour discerner et sentir les finesses et les beautés de l'art. Nous n'entrâmes dans le port qu'au soleil couchant. Ephèse est située entre le Caystre et le Méandre : c'est une des douze grandes villes de l'Ionie. Le lendemain nous fûmes debout avec le jour ; mais Phanor retarda notre sortie par la longueur de sa toilette. Il se faisoit friser à la mode : on partageoit ses cheveux sur sa tête, on les dres-

Digitized by Google

soit en pointe, comme des cornes. Il arrangeoit ses cigales d'or autour de sa belle chevelure. Quel est le prix du temps et de l'occasion ! Nous étions recommandés au savant Hermodose, philosophe renommé : nous nous rendons enfin chez lui. Nous trouvons sa famille éplorée, qui nous apprend qu'un arrêt l'avoit banni d'Ephèse sa patrie, et qu'il venoit de partir. Nous demandâmes quel étoit son crime? — « Son mérite. » Les Ephésiens ne veulent souffrir dans leur ville aucun citoyen qui s'élève au dessus des autres. Cependant ce peuple, par une inconséquence bizarre, a publié une loi qui oblige chaque particulier à se rappeler la mémoire de quelque philosophe recommandable par sa sagesse.

Pour nous consoler de l'absence d'Hermodose, nous allâmes visiter le temple de Diane : c'étoit le seul de l'Asie-Mineure que Xercès eût respecté dans son passage. Il est bâti entre la ville et le port. Sa longueur est de soixante-onze toises, sur plus de trente-six de largeur. Nous y avons compté cent vingt-sept colonnes de marbre, hautes de soixante pieds, données par autant de rois. Toute l'Asie a contribué à sa construction; il est d'ordre ionique. La statue de la déesse est d'un marbre si éblouissant,

Digitized by Google

qu'un huissier, préposé pour cela, vint nous avertir de ne pas la regarder fixement. Sa tête est surmontée d'une tour; et son corps, terminé en gaîne, est enrichi de figures d'animaux et d'autres symboles. Nous passâmes une partie de la journée dans ce superbe édifice. Le lendemain, nous demandâmes à Zéthus, notre hôte, si nous pourrions voir son compatriote, le célèbre Héraclite ? « Il est, dit-il, d'un abord très-difficile : nous l'appelons le *philosophe ténébreux et pleureur*. En effet, il pleure continuellement sur nous et nos sottises. Il a pris une si grande aversion pour les hommes, qu'il s'est retiré sur le mont Pion, pour y vivre d'herbes avec les bêtes sauvages, société digne de lui. » Ce récit piqua encore plus notre curiosité, et nous priâmes Zéthus de nous conduire sur cette montagne. Parvenus sur un plateau, il nous montra son habitation. C'étoit un grotte qui s'enfonçoit sur un vaste rocher, fermée d'une mauvaise porte de bois, alors ouverte. Nous entrâmes; mais Héraclite n'y étoit pas. Nous visitâmes ses meubles, qui consistoient dans une vieille table, un plat ébréché, contenant des racines; un vase d'argile plein d'eau, et deux planches couvertes de peaux de mouton, qui lui servoient de lit.

Digitized by Google

Sortis de ce repaire, nous cherchâmes des yeux son triste possesseur ; nous le découvrîmes enfin assis sur une pierre, l'air sombre et mélancolique, et les larmes aux yeux. Dès qu'il nous aperçut, il se leva et s'enfuit. Zéthus engagea Phanor à le suivre, et à lui demander ce que *c'étoit que l'homme ?* A cette question, il s'arrêta, et se tournant vers nous, il nous cria : « Son savoir n'est qu'ignorance ; sa grandeur, bassesse ; sa force, infirmité ; et ce qu'il appelle plaisir, n'est que douleur. » A ces mots, il s'éloigna d'un pas rapide. Deux jours après, le bruit se répandit dans la ville qu'il y étoit descendu pour consulter un disciple d'Esculape, car son genre de vie lui avoit causé une hydropisie. Nous courûmes pour le voir ; il entroit chez un médecin, auquel il dit : « Peux-tu rendre serein un jour pluvieux? » Nous apprîmes, après notre départ, qu'il s'étoit enfermé dans du fumier, croyant trouver dans cette chaleur empruntée un remède à ses maux ; mais la maladie empirant tous les jours, il s'est laissé mourir à l'âge de soixante ans : trop longue existence pour un homme aussi original, qui, avec plus de philosophie, auroit ri de la folie humaine, loin de s'en affliger (*a*).

(*a*) *Mirandum est undè ille oculis suffecerit humor.*
JUVEN.

Digitized by Google

Nous vîmes le célèbre Parrhasius de cette ville, dont le plus bel ouvrage est le tableau allégorique du peuple d'Athènes : ce peintre y a exprimé tout à la fois les vices et les vertus des Athéniens. Il avoit une couronne sur la tête, une canne fort riche à la main; les attaches de ses souliers étoient d'or, sa robe, de pourpre; ses brodequins, superbes; il nous dit qu'il étoit le roi de la peinture. Nous le quittâmes bientôt, fatigués d'un orgueil qui déparoit ses rares talens.

Nous partimes d'Ephèse à la première occasion, et nous nous embarquâmes pour Milet.

CHAPITRE XXVIII.

DESCRIPTION DE MILET. AMOUR DE PHANOR. DANGER QU'IL Y COURT. LEUR DÉPART. AVENTURE DE PHILISTE.

Cette ville s'élève auprès des embouchures du Méandre : on l'appelle la fille du ciel et de la terre : les bords rians et sinueux du fleuve, les mœurs voluptueuses des habitans, la rendent digne de la curiosité et de l'attention des étrangers : sa réputation n'est point exagérée.

Les

Les Milésiens sont aimables ; ils l'emportent peut-être sur les Athéniens par leur politesse, leur aménité et les agrémens de l'esprit. On leur reproche avec raison cette facilité, cette mollesse de mœurs qui prend quelquefois l'air de la licence. Tout enchante les sens dans ce séjour fortuné : la pureté de l'air, la beauté des femmes, l'élégance de leur parure, les fêtes continuelles qui s'y donnent ; enfin, leur musique, leurs danses, leurs jeux, tout inspire la volupté et pénètre l'ame d'une langueur délicieuse. Phanor[illegible] rappeloit avec plaisir que c'étoit la patrie de Théophanie.

Nous nous hâtâmes d'aller visiter, près de Milet, la fontaine qui porte le nom de la malheureuse Biblis. Elle court dans un vallon, sous un vieux chêne, dont l'ombre épaisse embrasse un vaste contour. Notre conducteur nous conta l'histoire de cette infortunée, qui avoit pour aïeul le fleuve Méandre, et pour père Milet, fils d'Apollon. Elle brûloit d'une passion secrète pour son frère Caunus. Trompée par le nom de l'amitié, ne soupçonnant pas encore qu'elle étoit la proie de l'amour, elle lui prodiguoit les baisers, les caresses les plus tendres. Fatale erreur qui l'entraînoit au crime! Un songe enfin qui enivra ses sens d'une

volupté nouvelle et coupable, lui apprit qu'elle aimoit, et qu'il existoit des délices pour les amans heureux. L'impression encore récente de son bonheur irrite ses desirs et sa flamme. Elle veut écrire à son frère, l'embraser de ses feux. Elle saisit son style, ses tablettes. La main lui tremble ; elle hésite, condamne ses vœux, trace quelques mots, s'arrête ; elle désire, elle craint ; enfin, la passion l'emporte, et les tablettes révèlent le secret de son cœur. Elle veut se justifier par l'exemple des dieux. « Saturne, dit-elle, et le vieux Océan épousèrent leurs sœurs, Cybèle et Thétis. L'auguste Junon est la sœur et la femme du maître de l'Olympe. » Caunus repoussa avec horreur cette lettre incestueuse. Biblis, couverte de honte, éperdue d'amour, s'enfuit, quitte ses Lares paternels : échevelée, furieuse comme les Thyades, elle parcourt les bois, les vallons, les montagnes. Enfin, excédée, se traînant à peine, elle tombe de fatigue dans ce même lieu. Les nymphes du Méandre voulurent la consoler, adoucir ses maux. Elle étoit muette et stupide ; le désespoir avoit glacé ses sens ; des pleurs abondans annonçoient seuls un reste d'existence. Mais peu à peu son corps s'endurcit en rocher ; Biblis n'est plus qu'une fontaine, d'où

Digitized by Google

coulent sans cesse les larmes de cette infortunée.

A notre arrivée, on alloit célébrer la fête de Cybèle : nous vîmes promener sa statue sur un char. La procession se faisoit au son des cymbales ; les prêtres de la bonne déesse se défiguroient par des contorsions bizarres ; ils affectoient des attitudes lascives, jetoient des hurlemens, se déchiquetoient le corps pour s'attirer des aumônes ; ils faisoient la quête au nom de la mère des dieux, et portoient sur la poitrine de petites figures. Le lendemain ils sortirent de la ville, vêtus d'habits ridicules, hideux et de couleurs différentes, le visage barbouillé de lie, les paupières peintes, coiffés d'une espèce de mitre, ayant des souliers jaunes, des ceintures autour du corps, et les bras nus jusqu'aux épaules. Ils étoient armés de grands couteaux et de haches. Ils sautoient, dansoient au son des cymbales, au bruit des tambours et aux accords d'une musique phrygienne. La grande déesse, couverte d'un voile de soie, étoit portée sur un âne.

La curiosité nous attacha à leur suite. Ils arrivèrent ainsi à la maison de campagne d'un nommé Philémon, homme très-religieux, qui, à leur approche, courut au devant d'eux. Ils

Digitized by Google

entrèrent chez lui furieux comme des bacchans, secouant leur tête qu'ils penchoient à droite, à gauche, et tournant le cou de diverses manières. Ils se mordoient les bras, se tailladoient le corps avec un couteau à deux tranchans. Un d'eux, pour faire accroire qu'il étoit possédé de la divinité, exhaloit de longs soupirs ; ensuite, confessant qu'il étoit coupable de plusieurs fautes contre la religion, il se donna mille coups de fouet, se déchira la peau avec une fermeté féroce. La terre étoit teinte de son sang et de celui des autres prêtres. Après cette cérémonie barbare, ils tendirent leurs robes pour recevoir des aumônes. On leur donna de l'argent, du vin, du lait, des fromages et autres denrées qu'ils emportèrent dans leurs sacs. Ils continuèrent ainsi leurs courses dans les maisons de campagne des environs, mais nous les quittâmes au sortir de chez Philémon, dégoûtés de leur turpitude. Nous allâmes visiter le temple d'Apollon, un des plus fameux de la Grèce.

On nous montra l'obscure et chétive maison où étoit née la célèbre Aspasie. Quel sujet de réflexions ! C'est, me disois-je, sous cet humble toit qu'a reçu le jour celle qui devoit épouser Périclès, gouverneur d'Athènes, allumer

Digitized by Google

des guerres dans la Grèce ; instruire Socrate ; celle dont la beauté, l'esprit, les talens, l'éloquence devoient porter la gloire de son nom jusqu'au fond de l'Asie ! Ainsi la goutte d'eau cristallisée, devenue diamant, va briller sur le front des monarques et de la beauté !

Phanor ne tarda point à ressentir l'influence du climat et des mœurs des habitans. Il se passionna pour la courtisane Phryné, dont la figure étoit si séduisante, que, citée devant les juges pour crime d'impiété, elle obtint sa grace en découvrant son sein (1).

Phanor m'en parloit sans cesse avec l'enthousiasme d'un amant ; il la préféroit à Théano, à Théophanie, et même à la belle Aspasie de Sparte ; il lui prodiguoit les fêtes, les cadeaux ; enfin, il étoit le plus heureux des hommes. Cependant il n'avoit point encore atteint le dernier période de la félicité. Un vieux prêtre, chef du temple de Cybèle étoit son rival ; il obsédoit, il surveilloit Phryné, et empêchoit leur bonheur. Je lui conseillai de se méfier des

(*a*) Cette Phryné n'est point la célèbre Phryné qui, long-temps après celle-ci, offrit de faire rebâtir la ville de Thèbes à ses dépens, pourvu qu'on lui permît de mettre pour inscription : *Alexandre a détruit Thèbes ; Phryné l'a rebâtie.*

Digitized by Google

caresses d'une courtisane, et des astuces d'un vieux prêtre. Il m'assura qu'il ne pouvoit douter de la sincérité et de la tendresse de son amante ; qu'à l'égard de son rival, il se faisoit un plaisir de s'égayer à ses dépens. Pour toute réponse, je lui souhaitai un heureux dénouement.

Il approchoit. Radieux et triomphant, Phanor vint m'annoncer qu'il avoit un rendez-vous avec sa chère Phryné, et qu'il y voloit. Dans l'excès de son ravissement, il ne put m'en dire davantage. Je l'en félicitai, et lui recommandai de se faire escorter par le doute et la prudence. Je l'attendis vainement jusqu'à la seconde veille de la nuit. A mon reveil, il n'avoit point encore paru. Le soleil atteignit le méridien, se coucha, et Phanor ne vint point. Inquiet, alarmé, je courus chez Phryné pour m'informer de lui. Elle me répondit qu'elle avoit vu quelquefois, en effet, un jeune homme nommé Phanor, mais que sa destinée lui étoit absolument inconnue. Cette réponse m'atterra. Je parcourus la ville, les faubourgs, les environs ; ce fut en vain. J'étois inconsolable ; je ne pouvois imaginer ce qu'il étoit devenu. Le lendemain, mon attente fut encore déçue. Huit jours s'écoulèrent dans ces terribles angoisses.

Digitized by Google

Le neuvième jour, rentré chez moi fort tard, épuisé de fatigue et de douleur, je m'écriai, étendu sur mon lit, en versant des larmes : « Il est mort, assassiné, mon cher Phanor, ami charmant, dont la gaîté, la douceur, l'amitié, consoloient, embellissoient ma vie ! Où es-tu ? quel est ton sort ? » Tout-à-coup on frappe à ma porte ; je vais ouvrir. Que vois-je ? un spectre ! Je recule ; il se précipite dans mes bras et me presse sur son sein sans proférer une parole. Je le reconnois enfin : c'est Phanor lui-même ! « D'où venez-vous, m'écriai-je, cruel ami, ainsi hâve, défiguré, ensanglanté ? sortez-vous du tombeau ? êtes-vous mort ou vivant ? — Je ne sais où je suis, si j'existe ou non. Mon cher ami, ne m'abandonnez pas ; partons de Milet au moment même ; les dangers, la mort nous environnent. — Partons sans différer. » Et soudain, à pied, nos paquets sur le dos, nous sortons de Milet. Nous voilà en chemin au milieu de la nuit ; mais Phanor se traînoit : depuis huit jours, privé de sommeil, il n'avoit eu pour nourriture qu'un peu de farine délayée dans l'eau. A l'aube naissante, nous aperçûmes une petite maison peu éloignée de la route : nous allâmes, au nom des dieux hospitaliers, y demander un asile. Le maître du logis,

Digitized by Google

homme âgé d'environ cinquante ans, nous l'accorda généreusement, et nous fit déjeûner. Il nous quitta ensuite pour vaquer à ses affaires. Phanor se jeta sur un lit, et fut bientôt dans un profond sommeil. Pour moi, sa situation, la singularité de son aventure me privoient de ses pavots. Je commençois cependant à m'assoupir, lorsque notre hôte entra d'un air effaré, en me disant : « Etrangers, je vous ai donné l'hospitalité ; qui que vous soyez, vous êtes ici sous la protection de mes dieux pénates : on vous cherche. J'étois sur le chemin ; des satellites m'ont demandé si je n'avois pas vu passer deux vagabonds fugitifs ? J'ai dit que non, et c'étoit la vérité. Ils font des recherches dans la maison voisine, ils ne tarderont pas à venir visiter la mienne : le temps presse, suivez-moi, je vous cacherai dans un lieu sûr. »

J'éveille Phanor ; je l'arrache malgré lui à ce repos dangereux, et nous suivons notre guide. Il portoit une longue échelle ; il s'arrête à deux cents pas de sa maison, et nous fait descendre dans un puits. Il n'y a point d'eau, nous dit-il, vous y serez un peu au frais ; mais j'espère que vous n'y séjournerez pas long-temps. » Il retira ensuite l'échelle, et recouvrit la citerne avec des planches et des pierres.

Digitized by Google

Nous voilà tous les deux, pleins de vie, au fond d'un tombeau. Phanor étoit sans voix, immobile et glacé : mon inquiétude m'agitoit d'autant plus, que j'ignorois la cause de tant d'événemens, et quel danger me menaçoit. Ce n'étoit pas le moment d'interroger Phanor; il paroissoit dans une torpeur alarmante, et ivre de sommeil. Je le laissai dormir sur un lit de pierres. Nous restâmes dans ce puits jusqu'au déclin du jour. L'honnête Philiste, c'est le nom de notre hôte, vint enfin nous annoncer que le péril étoit passé, et nous descendit l'échelle. J'éveille Phanor, je l'aide à monter, car il étoit d'une foiblesse extrême; je m'aperçus même qu'il avoit une fièvre ardente. Philiste lui céda son lit. Lorsque nous l'eûmes couché, la femme de notre hôte, qui revenoit de Milet, nous apprit que cette ville étoit dans la plus grande consternation, que l'on avoit assassiné dans la nuit le chef des prêtres de Cybèle, que l'on craignoit la vengeance de la déesse, qu'on avoit promis une somme considérable à qui dénonceroit l'assassin : elle ajoutoit avec chaleur, qu'il falloit écorcher tout vif l'impie, le scélérat qui avoit osé porter ses mains parricides sur un ministre des dieux.

Pendant ce récit, je tremblois, je frisonnois,

Digitized by Google

je savois que ce chef des prêtres de Cybèle étoit le rival de Phanor ; et ce qui ajoutoit à l'embarras de ma situation, c'étoient les regards de Philiste qui se fixoient sur moi. Je voyois qu'il nous accusoit de ce parricide. Sa femme lui demanda qui nous étions ? « Des voyageurs, dit-il, dont l'un est tombé malade ; et ils m'ont demandé l'hospitalité. » Ce détour officieux me rassura, et me fit connoître toute l'honnêteté de Philiste. Mais dès que sa femme fut éloignée, il me pressa de lui avouer si nous étions les coupables que l'on cherchoit, me jurant par Castor et Pollux, les dieux de l'hospitalité, que, loin d'abuser de cette confidence, il feroit tous ses efforts pour nous sauver. « Je n'ai pas voulu m'expliquer devant ma femme, qui n'entend pas raillerie sur l'article des prêtres, qu'elle regarde comme les images de la divinité. — Je suis, lui dis-je, très-innocent de ce meurtre ; mais, pour répondre à tant d'honnêteté et de franchise, je ne vous célerai pas que j'en soupçonne mon ami. Ce vieux prêtre étoit son rival en amour : il peut l'avoir surpris avec sa maîtresse ; il aura voulu se venger, et mon ami, jeune et vigoureux, aura aisément triomphé d'un vieux hiérophante ; mais ce ne sont là que des conjectures. Au reste, Phanor

Digitized by Google

est d'un caractère doux, honnête, incapable de crime; et s'il a immolé ce prêtre, c'est sans doute à sa sûreté. » Je remerciai ensuite Philiste, avec toute l'effusion du cœur, de sa générosité, de son accueil charitable. « Ah! s'écria-t-il, une leçon que je n'oublierai jamais, m'a appris à secourir, à respecter mes semblables, sur-tout les malheureux. J'étois indifférent, apathique, ou plutôt l'égoïsme avoit desséché mon cœur. Un soir, un homme accablé de lassitude, exténué de besoin, se présente à ma porte et me demande l'hospitalité pour la nuit. Je le refusai durement, le traitant de vagabond et de fainéant. — « Je ne suis ni l'un ni l'autre, répondit-il avec douceur, mais vous n'êtes pas obligé de me connoître: donnez-moi du moins un asile dans votre étable; la nuit est sombre, et la pluie nous menace. Je ne vous demande point de nourriture; j'ai cueilli quelques racines qui me suffiront. » J'eus la dureté de repousser sa prière; je lui permis seulement de se coucher sous le hangar contigu de la maison, sans lui offrir un morceau de pain; et il s'en contenta.

« Au milieu de la nuit, je fus éveillé en sursaut : on crioit au meurtre, à l'assassin! Je parois à la fenêtre; je vois, aux rayons de la lune,

Digitized by Google

ce malheureux voyageur, combattant, avec beaucoup de vigueur et de courage, contre trois hommes qui le pressoient vivement; il n'avoit, pour toute arme, qu'un gros bâton noueux; ses adversaires avoient des poignards. Dès qu'il m'entendit : Armez-vous, me cria-t-il; ce sont des brigands qui viennent vous égorger !» Tandis qu'il parloit, je le vis asséner un coup si rude à l'un de ces coquins, qu'il l'étendit par terre. Je saisis une vieille pique; je viens à son secours : les assassins s'enfuient, traînant le blessé après eux. Ma femme et un domestique apportent un flambeau. Je m'aperçois que mon hôte est couvert de sang. — «Vous êtes blessé? lui dis-je. — Je le suis; mais ce n'est rien : vous voilà sauvé.» Nous l'emportâmes dans ma chambre; je lui prodiguai tous mes soins. Lorsqu'il eut repris quelque force, il me conta qu'étant sous le hangar, où le froid de la nuit l'empêchoit de dormir, ces trois coquins s'étoient arrêtés près de lui sans le voir, combinant entr'eux le moyen de s'introduire dans la maison pour m'assassiner et me voler; qu'armé de son bâton, il s'étoit élancé sur eux, et le combat s'étoit engagé. Après ce récit, il parut se trouver plus mal : je le laissai entre les mains de ma femme, et courus à Milet chercher un

Digitized by Google

médecin. Hélas ! quand il eut sondé les plaies, il me déclara que cet homme étoit perdu. A cette nouvelle, mes yeux, si long-temps desséchés, versèrent des larmes ; cet infortuné, en les voyant, pressentit son arrêt de mort ; il me tendit la main en me disant : « Mon cher hôte, cessez vos pleurs ; je ne regrette pas la vie, rien ne peut m'y attacher ; je n'ai jamais pu vaincre ma destinée ; j'ai toujours vécu pauvre et malheureux. » Je lui fis alors mes excuses de la dureté de mon accueil. « Hélas ! ce n'est pas votre faute ; c'est celle de tous les hommes, ou plutôt des dieux, qui ont pétri le cœur humain d'un levain si corrompu. » Je lui demandai son nom. — « Mon nom vous seroit inutile ; il va s'effacer du livre de la vie. J'ai passé cinquante ans sur la terre, luttant toujours contre l'adversité. J'ai été vertueux, la misère en a été la récompense ; des écumeurs de mer m'ont enlevé le fruit d'un commerce assidu ; la guerre a dévasté et ruiné une métairie qui me restoit ; ma maison a été incendiée. J'ai fait du bien, je n'ai trouvé que des ingrats ; un ami m'a nié un dépôt considérable ; un autre, pour prix de l'hospitalité, a suborné ma femme. Il me restoit un fils unique, ma plus douce espérance ; il s'est enfui avec une

Digitized by Google

vile esclave, et est allé en Égypte, périr de débauche et de misère; et pour complément d'infortune, je meurs aujourd'hui victime de mon devoir et de mon humanité. Pourquoi cette préférence des dieux, ce fatalisme qui me voue, moi personnellement, à l'adversité; tandis qu'une foule d'hommes, chargés de crimes, ou flétris par leur improbité, coulent des jours fortunés au sein de l'opulence et des plaisirs?» Je lui répondis que leur bonheur n'étoit souvent qu'en apparence, et que, si nous ouvrions l'ame de ces êtres immoraux, nous n'y verrions que troubles et vers rongeurs. De plus, quand même leur bonheur auroit quelque réalité, la justice des dieux les attend après leur trépas; tandis que lui jouiroit dans les Champs-Élysées de la félicité promise à la vertu. — « D'où vient donc cette préférence? pourquoi suis-je l'objet de la prédilection des dieux, et pourquoi ce nombre d'êtres vicieux, destinés à de cruels supplices?» Ce dilemme m'embarrassa, et je cessai l'entretien, sous prétexte qu'il le fatiguoit trop. La nuit suivante, sa poitrine enfla, le mouvement se ralentit; sa vie s'écouloit. Devenu humain et sensible, je versai sur lui des pleurs amers. Avant d'expirer, il me présenta la main, en

Digitized by Google

me disant d'une voix bien foible : « Adieu ; soyez juste et charitable ; cela reste et console à l'heure de la mort. » Voyant alors son dernier souffle prêt à s'exhaler, je lui jetai un voile sur la tête ; je coupai l'extrémité de ses cheveux, et un soupir annonça la sortie de son ame.

» Je le fis ensevelir dans mon jardin, en face de ma maison, afin d'avoir sans cesse sous les yeux cette terrible leçon. Je pris le deuil ; je me coupai les cheveux sur son tombeau ; je coupai même le crin de mes chevaux, comme si j'avois perdu mon père ou l'ami le plus cher, et je jurai, sur sa tombe, de devenir plus humain et plus hospitalier.... Mais la nuit s'avance, vous devez avoir besoin de repos ; sans doute, votre ami sera bientôt rétabli. Je vous crois, pour quelques jours, en sûreté chez moi ; cependant, demain matin, j'irai au port chercher un navire pour vous faire embarquer secrètement. Où voulez-vous aller? — Avant de nous enfoncer dans l'Asie, nous voudrions voir Rhodes. — Cela suffit ; je crois que j'aurai votre affaire. »

Je me levai fort tard : je trouvai Phanor assis sur son lit, causant avec Philiste, d'un air riant et tranquille ; le baume d'un long sommeil avoit restauré ses forces, et éteint la

Digitized by Google

fièvre. Nous nous embrassâmes en répandant des larmes de joie. Philiste me dit qu'il avoit trouvé au port un marin de ses amis, qui partoit dans trois jours pour Rhodes, et qui se chargeroit de nous y transporter.

Il me proposa de déjeûner auprès du lit de Phanor. — Avec plaisir, lui dis-je, à condition qu'il nous fera le récit de la catastrophe qui a terminé ses amours; je brûle d'en être instruit; de plus, il doit faire connoître à Philiste qu'il n'est point indigne de l'accueil généreux qu'il en reçoit. — Très-volontiers; écoutez, et jugez.

CHAPITRE XXIX.

AVENTURE DE PHANOR.

Il vous souvient que je vins, resplendissant de joie, vous annoncer mon rendez-vous avec Phryné. Le lieu désigné étoit dans une chapelle du temple de Cybèle, à l'entrée de la nuit. Je m'y rendis de très-bonne heure; et, blotti dans un coin, j'attendis Phryné et les amours. Je brûlois, je m'agitois, lorsque je vis entrer une femme voilée, de la taille de Phryné: je m'élance, je la presse dans mes bras; elle jette

Digitized by Google

jette aussitôt des cris d'épouvante; ce n'étoit pas la voix de Phryné. Je connois ma méprise, mais trop tard. Tout-à-coup je suis assailli par trois hommes, commandés par un prêtre qui crioit à l'impie. Je voulus me défendre, mais j'étois sans armes. Ces trois coquins me terrassent, me lient les mains, et me conduisent dans un souterrain obscur, où je fus abandonné à mes réflexions et à mon désespoir.

» Les deux premiers jours, je ne vis qu'un esclave qui m'apportoit, pour toute nourriture, un peu de farine cuite et délayée dans l'eau, et qui répondoit à toutes mes questions: *Je n'en sais rien.* Un jour, très-choqué de son laconisme, je lui demandai s'il savoit s'il étoit homme ou mulet? *Je n'en sais rien*, répondit-il froidement.

» Le troisième jour, les mêmes satellites qui m'avoient arrêté, vinrent me prendre pour me traduire au tribunal des prêtres. Je trouvai six Corybantes, ou plutôt six vieux singes assis sur leurs siéges, qui affectoient une gravité hypocrite. Mon coquin de rival les présidoit; il me reprocha mon irréligion. «Comment, s'écria-t-il en grimaçant, avez-vous osé, sans respect pour la mère des dieux, insulter une femme dans son temple? quelle abomina-

Digitized by Google

tion ! Ignorez-vous la vengeance de cette déesse sur Hyppomène et Atalante, qui avoient profané ce lieu saint par leurs caresses imprudentes ? elle les changea en lions, et les attela à son char ; cependant leur faute étoit moins grave que la vôtre, puisqu'ils étoient unis par des nœuds légitimes. Vous auriez sans doute éprouvé le même châtiment, si nos prières n'eussent suspendu ses foudres vengeresses. Parlez, que direz-vous pour votre justification ? — Rien, sinon que je ne reconnois pas la compétence de votre tribunal ; que je vous somme de me rendre la liberté, et de laisser à Cybèle le soin de sa vengeance ; et si elle a métamorphosé Hyppomène et Atalante en lions, tremblez ! prenez garde que, pour punir votre barbarie, elle ne vous change en singes ou en hiboux. » A ce discours, ils s'écrièrent tous à la fois que j'étois un impie, un athée ; que je ne méritois aucune indulgence. « Cependant, chers Dactyles, ajouta le chef de ces castrats, opposons la douceur et la justice à l'insolence et à l'impiété. Mon fils, votre crime est avéré ; vous méritez la mort ; mais, par un esprit de zèle et de charité, nous voulons bien commuer votre châtiment, ou plutôt vous offrir une récompense, un état de bonheur, au lieu d'une

Digitized by Google

punition. Nous vous proposons de vous honorer de la qualité de ministre de Cybèle; vous partagerez nos dignités, notre gloire, nos richesses : mais pour obtenir cette faveur, il faut vous soumettre à l'opération que nous avons essuyée, et sacrifier à la bonne déesse les organes qui entretiennent en vous les plaisirs charnels et impurs. Très-étonné de la proposition, je répondis : « La bonne déesse n'a que faire de mes organes : si l'on vous a privés des vôtres, tant pis pour vous; mais j'aime mieux être profane et homme, que d'être corybante et mutilé. Gardez vos honneurs pour d'autres plus dignes que moi; j'ai besoin de toutes mes pièces. » Cette réponse ferme et ironique irrita mes juges : ils me signifièrent qu'on alloit me reconduire en prison jusqu'à ce que le repentir et ma résignation m'eussent mérité le pardon de Cybèle. J'eus beau crier, protester; il fallut me soumettre à la force et retourner dans mon antre.

» Les plus noires réflexions vinrent m'y assiéger. J'étois placé entre deux extrémités cruelles : ou une éternelle prison, et peut-être la mort, ou la privation de ce qui donne quelque prix à l'existence.

» Trois jours éternels me virent dans cette

Digitized by Google

situation ; le quatrième, on me mena chez le vieux dactyle, mon rival. Il me demanda, d'un ton doux et patelin, si je m'obstinois toujours dans mon refus ? Il me vanta le bonheur des prêtres de Cybèle. — « Quel bonheur, lui dis-je, d'être privé des sources de la vie et du plaisir ! Quand je serai impuissant, Cybèle sera-t-elle plus puissante ? — Ce n'est pas à nous à lire dans les secrets des dieux. Nous voyons les résultats ; les causes nous sont cachées. — Par Hercule, je ne vois pas que les dieux nous aient fait ces doux présens pour être appendus aux murs d'un temple ! la belle tapisserie ! » Ce vieux dactyle, voyant mon obstination, me renvoya en me disant : « Lorsque la prison vous ennuiera, et que vous aurez des sentimens plus raisonnables, vous me ferez avertir. »

» Me voilà replongé dans une perplexité affreuse. « Moi, m'écriai-je avec fureur, devenir prêtre de Cybèle ! vivre dégradé, privé de ce feu sacré, l'ame de la nature ! ou être enfermé dans un cachot, ne plus jouir de la lumière ! est-il une perspective plus terrible ? » Je périssois abîmé de douleur. Le neuvième soleil depuis ma détention se levoit ; j'aperçus un rayon qui frappoit du haut d'une petite lucarne, sur une pierre blanche attachée au mur.

Digitized by Google

Cette clarté, qui perçoit les ombres de mon cachot, éveilla dans mon ame un léger sentiment de plaisir. Je m'approche machinalement de cette pierre, la regarde avec attention : j'aperçois quelques lettres à demi-effacées; je m'applique à les déchiffrer, et je crois lire enfin ce mot, *cherche*. Cette énigme m'embarrasse : la pierre étoit saillante ; j'essayai de l'arracher ; elle céda facilement. Je porte la main dans le vide qu'elle laissoit. J'en retire un poignard et ce billet : *Je suis mort ici victime des prêtres sanguinaires de ce temple, qui s'efforcent, par des moyens affreux, de se donner des compagnons d'infortune. Comme j'aurai quelque successeur, je lui laisse ce poignard, ou pour se venger, ou pour terminer ses malheurs.* Je frémis à cette lecture. Hélas ! dis-je, ces prêtres fanatiques sont les bourreaux de la divinité! Mais une idée subite éclaira mon esprit : j'entrevis que cette arme pouvoit me venger et briser mes fers. J'attendis le déclin du jour. Je chargeai mon geolier d'aller dire au chef des Corybantes, que je desirois un entretien avec lui. Il m'envoya aussitôt chercher par ses satellites. Je cachai mon poignard. J'avois remarqué, à la première entrevue, que mon escorte étoit restée en de-

Digitized by Google

hors, et moi seul enfermé avec le vieux prêtre. A cette seconde comparution, elle se conduisit de même. Dès que nous fûmes seuls, ce vieux prêtre me dit d'une voix hypocrite : « Eh bien, mon fils, la raison, sans doute, éclaire votre ame, ou plutôt la grande déesse a eu pitié de vous. Mes collègues sont irrités de votre opiniâtreté ; mais j'espère obtenir votre grâce, et vous mériter leur faveur. »

» Pendant qu'il parloit, j'observois ses mouvemens, son attitude, et la place où je devois frapper. Comme je gardois le silence : « Quoi! dit-il, vous ne répondez pas ? — Tiens, voilà ma réponse ; » et je lui plonge le poignard dans le sein. Il veut se débattre; je le renverse, lui ferme la bouche, et un autre coup de poignard termine sa détestable vie. Je me hâte, je me revêts de ses habits; je sors, et fais signe à mes gardes de veiller sur la porte; ils se lèvent et me saluent profondément. Dès que j'eus franchi ce passage, plus dangereux que celui de Charybde et Scylla, j'erre égaré dans ce vaste édifice, dont je ne connoissois pas les issues; l'obscurité y régnoit. Heureusement je trouve un esclave qui portoit un flambeau. « Eclaire-moi jusqu'à la porte, lui dis-je d'une voix impérative; une affaire pressante m'oblige

Digitized by Google

de sortir. » Trompé par mon costume, cet homme me conduisit avec beaucoup de respect. Dès que je fus dehors, je me dépouillai bien vîte de mes habits sacerdotaux; et presque nu, ensanglanté, je courus dans les rues de Milet, si troublé, que j'eus de la peine à trouver mon logement, où je revis mon cher Anténor, que j'embrassai en le baignant de mes larmes. »

Nous louâmes la conduite et le courage de Phanor, et le félicitâmes du succès qui avoit couronné une action si hardie.

CHAPITRE XXX.

PLAN DE RETRAITE DE PHANOR. LEUR ARRIVÉE A RHODES.

J'APPRIS à Phanor que nous avions notre passage sur un vaisseau qui partoit pour Rhodes. « Mais, au nom des dieux, devenez plus circonspect dans vos bonnes fortunes. On conte que la Folie fut condamnée par Jupiter à conduire l'Amour qu'elle avoit aveuglé. Appelez de cet arrêt, et faites-le conduire par la Prudence. — Oh! j'ai pris mon parti; je renonce à toutes les femmes : le sourire de l'amour

Digitized by Google

ressemble au sourire des premiers jours du printemps : l'orage les suit. Je veux vivre pour moi, pour la philosophie. J'ai formé un plan que j'espère exécuter bientôt; ce n'est pas seulement un sexe dangereux que je veux fuir, mais les hommes, toute la société. Soyez de moitié dans mon projet, et vous assurerez le bonheur de ma vie. Le voici : J'ai ouï parler du mont Athos, qu'enveloppe une chaîne de montagnes; on y trouve des asiles enfoncés et sauvages; ce mont, couvert de bois épais, est rafraîchi par des sources, des ruisseaux qui forment de fréquentes cascades (*a*). Là, sur le bord d'une eau pure, nous choisirons un site agréable; nous y ferons bâtir une maison qui regardera le midi. La simplicité, dirigée par le goût, distribuera l'édifice, ordonnera les meubles.

» Notre société ne sera composée que de six ou huit personnes dignes d'être réunies par leurs mœurs, leur esprit, et cette heureuse philosophie qui consiste moins dans un vain fatras d'érudition, que dans la pratique des vertus aimables. Les femmes seront exclues de

(*a*) L'Athos s'appelle aujourd'hui *Monte Santo*, parce qu'il est rempli de monastères de l'ordre de saint Basile.

Digitized by Google

la communauté : ce sont des colombes qui ont des serres de vautour. Nous aurons une bibliothèque choisie ; nous cultiverons un grand jardin, qui fournira notre table d'alimens sains et abondans. Tous les dix jours on se rassemblera dans la bibliothèque, et chacun y portera ses réflexions, ses vers, enfin le fruit de ses travaux. L'heure des repas sera réglée : c'est la seule gêne qui sera imposée. Dans le reste de la journée, chaque cénobite usera son temps à sa fantaisie, pourvu qu'il remplisse les emplois de la communauté, que nous exercerons à tour de rôle. Sur le frontispice de la porte, on lira : *Liberté*, *repos*, *philosophie*. On nommera tous les mois un chef pour veiller aux affaires de la république. C'est là, qu'exempts d'inquiétude, d'ambition et d'amour, comprimant cette activité dévorante qui tourmente l'homme, ces fougueux desirs qui l'emportent et l'abusent sans cesse; exerçant notre ame et notre corps par des travaux et des études modérés; sans regrets du passé, heureux du présent, tranquilles sur l'avenir, notre vie s'écoulera comme le fleuve de la vallée de Tempé, entre des bords rians et solitaires.—Votre plan, en perspective, présente l'image d'une vie douce et heureuse, peut-être un peu monotone; mais

Digitized by Google

je crains que le dépit, l'humeur, la misantropie ne l'aient enfanté. La plupart des hommes, oppressés du poids de la vie, piqués par les épines de la société, placent le souverain bien dans la solitude et le repos ; mais bientôt désabusés de leur chimère, plus las d'eux-mêmes que du monde, ils sont rejetés par le repentir et l'ennui au milieu du tourbillon. Ainsi, croyez-moi ; prenez un ou deux ans pour méditer votre projet ; alors, si vous y tenez encore, je vous promets, comme Apollon et Neptune firent pour Troie, de vous aider à bâtir, sur le mont Athos, votre forteresse philosophique. »

L'heure de notre départ arrivée, l'honnête Philiste nous conduisit dans la nuit au port de Milet. Nous le quittâmes avec regret, après les plus tendres remercîmens.

Un vent frais et favorable nous porta bientôt dans Rhodes.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXI.

DESCRIPTION DE RHODES ET DU COLOSSE. MŒURS DES HABITANS. NOUVELLES AMOURS DE PHANOR. DÉPART PRÉCIPITÉ. TEMPÊTE. LEUR ARRIVÉE A SIDON. DESCRIPTION DU MONT LIBAN.

Nous fûmes frappés, en arrivant, du magnifique tableau que présente cette ville. Elle s'élève en amphithéâtre, et s'étend jusqu'au rivage de la mer. Pindare appelle cette île la fille de Vénus et l'épouse du Soleil. Ses ports, ses arsenaux sont superbes et bien entretenus; ses murs, garnis de tours, ont une grande élévation. L'aspect de son immense colosse, entre les jambes duquel notre vaisseau passa à pleines voiles, nous jeta dans une admiration qui suspendoit notre pensée. Il est de bronze, posé sur deux énormes rochers, à l'entrée du port, et dédié au Soleil. Il a soixante-dix coudées de hauteur; peu de gens peuvent embrasser son pouce; ses doigts ont la hauteur d'une statue ordinaire. C'étoit l'ouvrage de Charès de Lindus, qui y travailla douze ans (51).

Notre capitaine nous logea chez un vieux

Digitized by Google

marchand, homme borné, qui s'étoit enrichi dans le commerce, moins encore par son industrie que par une sévère parcimonie. Cependant ses richesses le remplissoient de lui-même et de son importance; car, selon une des douces illusions de l'esprit humain, il ne manquoit pas d'attribuer les faveurs de la fortune à l'étendue de son génie.

Il avoit une fille d'environ seize ans, qu'il surveilloit avec des yeux d'Argus, et qu'il croyoit un prodige d'agrément. Sa taille étoit courte, ses formes volumineuses, sa gorge auroit disputé d'ampleur avec celle de la mère Cybèle. Les roses de son teint s'étendoient sur un fond très-rembruni; sa bouche s'éloignoit peu de ses oreilles, et ses yeux, petits et ronds, pétilloient de l'ardeur du plaisir. Dès que je la vis, je dis à Phanor : « Je me flatte que cette nymphe ne nous fera pas quitter Rhodes aussi rapidement que Milet. — Oh ! parbleu, je vous réponds que cette Vénus Callipige (*a*) sera sacrée pour moi ! c'est le palladium de Rhodes qu'il seroit malhonnête d'enlever. »

Le nom de Rhodes fut donné à cette ville à cause de la quantité de rose qui parfument et embellissent les champs; ils en sont couverts.

(*a*) Callipige veut dire, en grec, *belles f.....s.*

Digitized by Google

On y voit une centaine de colosses bien inférieurs à celui du soleil, mais qui donneroient de la célébrité à d'autres pays. Les temples, les édifices, les rues, les théâtres, tout porte dans Rhodes l'empreinte de la grandeur et de la beauté. L'air y est si serein, si pur, qu'un de ses habitans, homme âgé, m'assuroit qu'il n'avoit passé aucun jour sans voir quelques rayons de soleil. La terre est d'une fertilité admirable; les arbres, de la plus grande beauté; le vin, le raisin, le miel y sont renommés.

Le maintien des habitans est grave; leur habillement, simple et modeste : ils marchent lentement, et ne se précipitent pas les uns sur les autres comme les Athéniens.

Rhodes est le séjour de la philosophie et des sciences; son académie est une des plus florissantes de la Grèce. On raconte qu'Aristippe le philosophe, ayant fait naufrage dans cette île, et ne sachant où il étoit, aperçut sur le rivage des figures de géométrie, et qu'il s'écria : « Mes amis, bon courage, je vois ici des pas d'hommes. »

Cette île se glorifie d'être la patrie de Protogène, l'un de nos plus grands peintres. Malheureusement pour nous il étoit à Corinthe. On nous conta la manière dont il fit la connois-

Digitized by Google

sance d'Apelle. Celui-ci, arrivé à Rhodes pour le voir, ne le trouvant pas chez lui, esquissa une petite figure, et sortit sans se nommer. Protogène de retour, voyant ces traits légers et spirituels, s'écria dans son admiration : « Ah ! c'est Apelle ! il est sûrement ici. » Alors, prenant le pinceau, il fit un contour plus correct et plus délicat. Apelle revint, et Protogène étoit encore absent; mais on lui montra ce qu'il venoit de faire. Apelle se sentant vaincu, dessina de nouveaux traits, Protogène les trouva si supérieurs aux siens, qu'il courut dans la ville chercher son rival, et contracta depuis avec lui l'amitié la plus intime.

On nous dit encore que Protogène avoit employé sept ans pour faire son Jalyse, chasseur fameux, petit-fils du Soleil, le plus célèbre de ses tableaux; et que, pendant ce temps, il s'étoit soumis à un régime très-rigoureux.

Nous étions depuis quinze jours dans cette ville, jouissant de tous ses agrémens. J'en visitois assidument les merveilles ; j'allois voir chaque matin ce fameux colosse, que je ne pouvois me lasser d'admirer. Au lever du soleil du seizième jour, mon hôte entra dans ma chambre, le visage enflammé, et me pria assez brusquement de déloger de chez lui. Je lui en

Digitized by Google

demandai la raison. Il me répondit : « Allez joindre votre ami, il vous la dira. — Comment! il n'est pas dans sa chambre? — Non, il est sorti cette nuit par la fenêtre; plût au ciel qu'il se fût cassé les os! » Je m'alarmai; je le priai de s'expliquer plus clairement : mais, loin de me répondre, il me tourna le dos, en me disant, selon la formule ordinaire : *Adieu, jusqu'au revoir.*

Me voilà dans la rue, bien étonné de cet événement, et fort inquiet de Phanor. Je ne doutois plus qu'il ne fût retombé dans son péché d'habitude avec la fille du marchand, malgré sa laideur. Je l'attendis dans la grande place, présumant qu'il s'y rendroit. En effet, bientôt je le vis accourir d'un air riant qui me rassura; il me dit, en m'abordant : « Je vous attends depuis quatre heures. — Et pourquoi êtes-vous sorti si matin? — C'est une prière un peu pressante de notre cher hôte. — Il m'a dit que vous aviez sauté par la fenêtre. — C'est un homme qui ne ment pas; mais le saut n'est pas si périlleux que celui de Leucade. Je vous ferai ce récit dans un temps plus opportun. Je viens du port, où j'ai trouvé un vaisseau qui part pour Tyr. Nos places sont arrêtées, allons nous embarquer. De cette ville nous nous rendrons dans la Palestine. »

Digitized by Google

Lorsque nous eûmes repassé sous les jambes du colosse, un vent doux et frais se jouant dans les voiles du navire, nous poussa légèrement sur les eaux. La soirée étoit charmante; l'aspect du soleil couchant, d'une mer vaste et tranquille, offroit un tableau aussi intéressant que magnifique. Nous nous assîmes, Phanor et moi, sur le tillac, et il me conta ainsi sa disgrâce :

« Vous savez que Phocilide, la fille de notre hôte, est douée d'une honnête laideur. — Par hasard, lui auriez-vous supposé les appas de Vénus? — Non, je lui rends justice; mais c'est elle qui m'a trouvé des charmes, et qui s'est avisé de m'aimer. Elle m'a d'abord attaqué par des agaceries, des mines, des regards langoureux; je lui ai répondu honnêtement par quelques traits de galanterie : insensiblement l'action s'est engagée, les esprits de part et d'autre se sont échauffés : elle m'a donné un rendez-vous de nuit dans sa chambre; j'ai cru qu'un galant homme ne pouvoit le refuser. Après m'être parfumé des essences les plus précieuses, à l'heure indiquée, je suis allé tout doucement gratter à sa porte : elle m'attendoit dans le déshabillé le plus galant. Déjà cette tendre amante, emportée par le plaisir, m'accabloit

câbloit de ses caresses brûlantes, lorsque je ne sais quel démon qui me poursuit toujours, a jeté son père à travers notre bonheur. Il frappe à la porte, il crie, il veut entrer. Ma Vénus Callipige, épouvantée, me prie instamment de sauter par la fenêtre, m'assurant que le saut n'étoit pas dangereux. Quoique mal à mon aise, et frappé encore du souvenir de Milet, j'hésitois de donner à ma belle cette preuve de légèreté : je voulois composer; mais l'ennemi redoublant son vacarme, et secouant fortement la porte pour l'enfoncer, j'ai hasardé le trajet rapide de la fenêtre à la rue, où, malgré une grande commotion, je suis arrivé sain et sauf. Voilà le nœud et le dénouement de toute la pièce. — Elle n'est pas longue. Mais vous avez bientôt oublié le mont Athos, vos doux loisirs remplis par l'étude et la philosophie! — Vous m'avez donné deux ans pour y penser, et j'en profite pour m'instruire par l'expérience. »

Nous avions retrouvé sur le vaisseau le malheureux Diagoras, qui, poursuivi par les Grecs, erroit de ville en ville. Cette rencontre nous parut d'un plus mauvais augure que l'engourdissement du petit doigt, ou d'un éter-

nuement entendu à notre gauche (*a*). Cependant un vent propice et doux favorisoit notre navigation ; le pilote, tranquille auprès du gouvernail, chantoit, sur un air agréable, l'hymne des Argonautes. Nous passâmes devant l'île de Chypre, qui se vante d'être la patrie d'Homère. Mais tout-à-coup, au milieu de la nuit, au coucher des Pleïades, des nuages s'amoncellent ; les vents soufflent, sifflent, combattent dans les airs ; les étoiles disparoissent, les ténèbres s'épaississent ; notre navire, emporté, couroit à fleur d'eau, tantôt penché d'un côté, tantôt de l'autre ; des montagnes d'eau s'élevoient et se précipitoient sur nous : le nocher, pâle et tremblant, commandoit la manœuvre, appeloit au secours du gouvernail : les matelots ne s'entendoient pas, crioient, imploroient les dieux. L'intrépide Phanor les exhortoit, ranimoit leur courage ; tantôt il saisissoit la rame, tantôt s'attachoit au gouvernail ; Diagoras, couché sur un coffre, gardoit le silence. M'étant approché de lui, il me dit : « Croyez-vous que les dieux aient déchaîné expressément cette tempête pour nous faire périr ? » je lui répondis que je ne pouvois pé-

(*a*) C'étoient, chez les Athéniens, des présages sinistres.

Digitized by Google

nétrer leurs secrets. — « A la bonne heure ! mais s'ils existent, pourquoi ce désordre, ce bouleversement de la nature? pourquoi tant de malheurs? » Comme je ne lui répondois pas, il ajouta : « Périssons, si c'est notre destinée : après ma mort, peut-être, je percerai ces terribles mystères. » Le vent nous emporta vers les côtes de Syrie. Au point du jour, nous découvrîmes la terre : l'onde furieuse écumoit, se brisoit autour d'une vaste enceinte de rochers : le mugissement des vagues, celui des vents, les clameurs des matelots, l'aspect d'un naufrage inévitable et de la mort, portoient l'effroi dans tous les cœurs. Cependant, tour-à-tour, souvent tous à la fois attachés aux rames, nous faisions d'incroyables efforts pour nous éloigner de ces rochers épouvantables : mais la mer et les vents, toujours plus impétueux, emportoient notre navire comme la paille légère; déjà la mort étoit présente, le naufrage certain. Je nageois très-mal; on avoit négligé cette partie de mon éducation. Un jeune Crétois me dit : « Emparons-nous de cette planche, elle nous sauvera tous les deux. » Phanor, au contraire, étoit excellent nageur. Nous avions parmi les passagers deux femmes, la mère et la fille; celle-ci se nommoit Monime :

Digitized by Google

Phanor leur proposa d'en sauver une des deux, si elles vouloient s'accrocher à ses cheveux, qu'il avoit longs et épais. La jeune Monime, aux genoux de sa mère, la supplioit de profiter du généreux secours de Phanor : sa mère, les larmes aux yeux, s'écrioit qu'elle avoit assez vécu. « Et toi, disoit-elle à sa fille, à peine tu commences la vie; non, je ne vivrai point à tes dépens! Je ne t'ai pas donné le jour pour te le ravir : sauve-toi, je le veux, je te le commande. » Pendant ce débat si touchant, un coup de vent terrible nous porte d'un bond vers un énorme écueil; le vaisseau s'entr'ouvre, se brise; la mer y pénètre en furie. Les gémissemens, les pleurs, les cris accroissent la terreur; nous saisissons, avec le Crétois, la planche, notre unique espérance. La mère de Monime supplie Phanor de sauver sa fille; celle ci recule, résiste : mais Phanor la prend dans ses bras, et se précipite avec elle dans le gouffre des mers. Je le voyois plonger, s'élever sur les flots, se débattre avec vigueur et courage, traînant la jeune Monime, qui le tenoit fortement par les cheveux, et qui, à l'aspect imminent de la mort, chérissoit encore la vie. Pour moi, porté sur ma planche, jouet des vagues irritées, je ne m'occupai que du danger de

Digitized by Google

Phanor. Enfin, presque mourans, épuisés de forces, et non de courage, nous abordâmes tous les quatre à peu près dans le même temps. Quelle joie, quand nous nous vîmes sains et saufs sur le rivage! nos embrassemens, nos caresses ne pouvoient finir: nous donnâmes ensuite des secours à la jeune Monime qui venoit de s'évanouir. Notre premier sentiment, en nous voyant hors de danger, fut un sentiment de joie: mais bientôt la vue de nos compagnons, dont les cadavres flottoient sur les eaux, nous ramena aux mouvemens de la pitié et de la douleur; nous pleurâmes leur malheureuse destinée. Diagoras avoit péri, sans doute en niant l'existence des dieux ou en les maudissant. L'intéressante Monime, abîmée dans les larmes, cherchoit le corps de sa mère. Nous l'arrachâmes de ce rivage funeste; et nous étant avancés dans les terres, nous apprîmes que nous n'étions qu'à cent stades de Sidon. Après nous être reposés chez un laboureur qui nous donna tous les secours que la pitié et l'humanité peuvent inspirer à une ame sensible, nous partîmes pour cette ville avec le Crétois et la jeune Monime. Le nocher et quelque matelots échappèrent à ce naufrage. En entrant à Sidon, Phanor s'écria: « Je salue la mère de Thèbes; nous sommes une des colonies de Sidon. »

Digitized by Google

Monime nous mena loger chez un frère de sa mère; hélas! elle s'étoit embarquée pour venir le voir! Cet honnête Sidonien nous témoigna la reconnoissance la plus vive; il nous offrit sa maison, sa fortune; nous profitâmes de ses offres pour refaire nos équipages : son aimable nièce, qu'un excès de reconnoissance et de sensibilité entraînoit à des sentimens plus doux et plus dangereux, auroit payé les services de Phanor d'un prix qui n'est dû qu'à l'amour; mais mon ami eut la délicatesse de ne pas accepter un salaire qui auroit terni le bienfait.

Sidon est dans une belle plaine : et son port est très-bon (*a*). Les Sidoniens excellent dans les ouvrages de broderie.

Le mont Liban est ce qu'il y a de plus curieux dans cette contrée : des cèdres antiques s'élancent à perte de vue dans les airs; la surface de la terre est couverte d'herbes balsamiques et odorantes. On y trouve des carrières d'un marbre très-blanc. Il y croît aussi une grande quantité d'encens. Nous y vîmes des victimes sans nombre qu'on engraissoit pour les sacrifices. Six fleuves, entr'autres le Jourdain, ont leurs sources dans ces montagnes.

(*a*) Cette ville, aujourd'hui fort déchue, s'appelle *Zaïde* ou *Séide*.

Digitized by Google

Nous séjournâmes très-peu à Sidon, malgré le tendre nom de mère que lui donnoit Phanor, et malgré les amitiés de nos hôtes : nous renonçâmes même au projet d'aller à Tyr, jadis la reine des cités. Nous étions pressés de voir Jérusalem, et ces Hébreux connus dans l'Asie-Mineure, mais ignorés dans le reste du monde, et regardés par les Grecs comme un peuple agreste et barbare.

CHAPITRE XXXII.

FIN DE L'HISTOIRE DE NYCIAS.

» Nycias, malgré son initiation, eut le malheur de s'attirer la haine des prêtres. Il n'avoit pu perdre sa franchise ; et, né railleur, il attaquoit souvent les dieux du pays par des sarcasmes et des bons mots. Le bœuf Apis étoit particulièrement en butte à ses traits. Il est vrai que ce n'étoit qu'avec quelques amis qu'il se livroit à sa gaîté ; mais ses plaisanteries se répandoient ; leur sel, leur finesse amusoient les gens d'esprit, qui se plaisoient à les redire. Sa femme, devant laquelle il s'égayoit souvent aux dépens des prêtres, s'effrayoit de ses im-

Digitized by Google

piétés : elle craignoit que la foudre n'éclatât sur sa maison. Nycias s'efforçoit en vain de combattre ses préjugés, et de lui inspirer une religion raisonnable ; la raison ne pouvoit fructifier dans une tête si mal préparée : son aveuglement étoit d'autant plus incurable, qu'elle étoit liée avec un prêtre de Sérapis, nommé Séthon, fanatique de bonne foi, opiniâtre par orgueil, et barbare par caractère et par esprit de religion ; il auroit voulu pouvoir exterminer la raison humaine avec tous ceux qui nioient la divinité du dieu Apis. Vous connoissez l'influence et le pouvoir des prêtres égyptiens ; ils enchaînent le peuple avec le frein de la superstition : leurs richesses, qu'ils prétendent tenir d'Isis, l'exemption de tout impôt, de toute charge, assurent leur autorité et leur crédit. Pour mieux les affermir, ils affectent des mœurs, un costume, des rites bizarres. Ils ne boivent presque jamais de l'eau du Nil pure. Ils ont établi des jeûnes de dix jours, pendant lesquels il est défendu de coucher avec sa femme.

» Séthon versoit ses sentimens dans l'ame de la foible Déiphile : ils y fermentèrent avec tant d'activité, qu'elle commença à s'éloigner de son mari, et à l'envisager comme un être

Digitized by Google

maudit des dieux : triste effet du fanatisme, qui étouffe si souvent la nature ! Le sage Nycias, qui s'aperçut que cette liaison de sa femme dénaturoit son caractère, exaltoit ses préjugés, lui défendit de la continuer. Le vieux prêtre irrité de cette défense, jura, de concert avec ses collégues, la perte du philosophe. Celui-ci, en cultivant les sciences abstraites, n'avoit pas négligé le champ de la littérature. Dans ses loisirs, pour se délasser d'une grande contention d'esprit, il s'amusoit à cueillir les fleurs de la poésie. Il avoit composé un petit poëme sur le dieu Apis : cet ouvrage, plein de sel et de gaîté, étoit enfermé dans le sanctuaire des Muses, et n'étoit lu qu'à des amis et à huis clos. Mais le secret perça, et tout le sacerdoce alarmé se réunit pour avoir cette œuvre impie, et l'anéantir avec l'auteur.

» L'astucieux Séthon se chargea de l'enlever. Il vit Déiphile en secret, employa tout son ascendant, toute son adresse pour se faire prêter le manuscrit du poëme. Déiphile, malgré la force de ses opinions religieuses, refusa de se prêter à cette perfidie. Mais peu de jours après, le tonnerre, qui gronde très-rarement en Egypte, étant tombé sur sa maison, le sacrificateur ne manqua pas de l'assurer que c'étoit un signe du

Digitized by Google

courroux céleste, un avertissement des dieux, et qu'elle éprouveroit, ainsi que son mari, la vengeance d'Apis, si elle ne détruisoit le monument d'impiété qu'il lui demandoit.

» Ce raisonnement, et la frayeur plus persuasive, fixèrent ses irrésolutions. Elle introduisit dans le cabinet de Nycias, pendant son absence, Séthon avec un autre de ses collégues. Ils cherchèrent, feuilletèrent, et trouvèrent enfin ce poëme, et un brouillon, où étoient écrites les cérémonies de l'initiation. Il en avoit confié le manuscrit à l'un de ses amis, de qui je l'ai reçu à mon départ de l'Egypte. Nycias avoit oublié, ou négligé de brûler ce brouillon. Les prêtres irrités l'emportèrent avec le poëme, et accusèrent l'auteur d'avoir révélé les sacrés mystères. La vengeance éclata aussitôt. Nycias fut arrêté au milieu de la nuit et conduit dans un cachot. Il apprit bientôt la cause de son malheur, et jugea sa perte décidée. Ses amis s'unirent vainement pour l'arracher à la vindicte sacerdotale. Tout le peuple soulevé demandoit à grands cris son supplice, et les prêtres-juges prononcèrent son arrêt de mort.

» Au bruit de cette sentence, Déiphile comprit l'énormité de sa faute : la voix de la nature triompha de ses préjugés, et les aiguillons

Digitized by Google

du remords déchirèrent son ame. Elle courut à la prison pour se jeter aux pieds de son époux ; on lui en refusa l'entrée. Elle implora tous les cœurs sensibles pour obtenir la permission de le voir ; ils furent sourds à ses prières et à ses pleurs : tant cette tourbe sacerdotale inspiroit d'épouvante ! Dans son désespoir, elle recourut à Séthon lui-même ; elle pleura prosternée à ses genoux. L'implacable hiérophante dévoila alors toute la duplicité et la turpitude de son ame. Après lui avoir peint son époux comme un sacrilége, condamné par les dieux et les hommes, il affecta un ton d'intérêt et de sensibilité, lui parla de sa tendre amitié pour elle, et finit par lui proposer de s'unir à lui, ajoutant qu'au lieu d'un athée et d'un impie, elle auroit pour époux un ministre chéri des dieux et des hommes, et qu'à ce prix elle verroit Nycias pour la dernière fois. Déiphile, dissimulant l'horreur que lui inspiroit tant de bassesse et d'hypocrisie, lui répondit : — « Accordez-moi la grace que j'implore ; et si mes foibles appas, au sortir de la prison, peuvent encore charmer vos yeux, vous serez le maître de m'épouser. »

» Dès qu'elle eut en main l'ordre pour entrer dans la prison, elle y vola ; la porte s'ouvre :

Digitized by Google

Nycias, calme et serein, lisoit à la clarté d'une triste lampe; car la lumière du ciel n'éclairoit pas cet affreux repaire. Suffoquée de sanglots, inondée de pleurs, elle tombe à ses pieds, et reste sans connoissance. Nycias, qui ignoroit qu'elle fût l'auteur de son infortune, la console, la presse dans ses bras, l'accable de ses caresses. Elle vouloit le repousser, mais elle étoit sans force. Lorsqu'elle put parler, elle s'écria : « Mon cher Nycias, retirez vos caresses. Vous voyez à vos pieds un monstre d'ingratitude et de perfidie ! vous ignorez mes forfaits : c'est moi, c'est moi, dont l'aveugle superstition vous traîne au supplice ! » Elle lui raconte alors par quel égarement elle avoit livré ses papiers aux deux prêtres. Nycias l'écoutoit avec l'indulgence d'un époux et la tranquillité d'un sage; et la relevant de ses genoux, où, avec l'accent du désespoir, elle imploroit son pardon : — «Oui, ma chère amie, dit-il, je te pardonne; ta faute est cruelle, mais ton cœur est innocent. Voilà où mène le fanatisme ! c'est l'hypocrite qui t'a séduite qui seul est coupable. Mais, dis-moi, qu'a-t-on prononcé ? quel est mon châtiment ? — La mort, comme violateur du secret des mystères isiatiques. On t'arrachera le cœur,

Digitized by Google

Digitized by Google

Bornet del. *Adam Sc.*

Déiphile boit dans la coupe, et la présente ensuite à son mari étonné, en lui disant: „bois le reste, c'est du poison.„

Digitized by Google

qu'on donnera à dévorer aux bêtes carnassières. Les prêtres triomphent, les dieux t'ont abandonné ; que dis-je ? les dieux ! il n'en est point, ils n'ont jamais existé, ou bien ils sont les ennemis de la vertu !» Nycias, entendant ces blasphèmes qui partoient d'un esprit égaré, lui reprocha avec douceur qu'elle passoit d'une extrémité à l'autre. Il lui dit que, si la superstition dégradoit l'homme, l'impiété deshonoroit ses lumières et sa morale. « Il est, s'écria-t-il, un dieu suprême, non point tel que le représentent les prêtres, féroce, jaloux, vindicatif; mais bon, juste, clément, qui entend la voix de tes remords, les accens de ton repentir, qui punira le méchant, qui nous pardonnera nos erreurs et nos foiblesses, et nous récompensera après le trépas, des peines de cette malheureuse vie.» Déiphile, à ces mots, emportée par un élan sublime, s'écria : « Eh bien, mon cher Nycias, allons au-delà du Cocyte chercher cette récompense qui nous attend. Tu ne crains sans doute que l'appareil et l'horreur du supplice; je t'apporte une liqueur qui fortifie et soutient le courage.» Elle tire à l'instant un flacon de sa poche; le verse dans une coupe, en boit la moitié, la présente ensuite à son mari étonné, en lui disant : « Bois

Digitized by Google

le reste, c'est du poison.» Nycias frémit ; mais il prend la coupe, et l'achève. Ils se précipitent ensuite dans les bras l'un de l'autre, se couchent sur la terre, et, bravant les horreurs du trépas, se félicitent de mourir ensemble. Quand Déiphile sentit les atteintes du poison, elle écrivit ce billet à l'infâme Séthon : « Je tiens ma promesse. Si mes appas, dans la situation où je suis, conservent sur toi quelqu'empire, viens m'enlever des bras de mon époux.» Séthon, à cette lecture, court à la prison; il entre, il voit Déiphile, cette beauté touchante, l'objet de ses desirs, étendue sur la terre, livide, flétrie des horreurs de la mort, embrassant son époux qui venoit d'expirer le dernier. Frappé d'étonnement, il ne peut croire à un tel héroïsme; cependant il considère encore d'un œil avide les doux attraits, les formes heureuses de sa déplorable victime; et son unique regret, en s'enfuyant, est la perte de ses plaisirs. Ainsi périt ce sage, ce philosophe de la nature, qui méritoit la reconnoissance de l'Egypte. Il s'étoit encore attiré l'animadversion des prêtres, par une discussion astronomique. Ils prétendoient que le soleil s'étoit couché, dans le cours de onze mille ans, deux fois à l'orient, et deux fois à l'occident. Nycias

Digitized by Google

leur prouvoit que, quand même l'écliptique auroit été, comme ils l'assuroient, parallèle à l'équateur, ce parallélisme ne dérangeoit pas la marche du soleil. »

CHAPITRE XXXIII.

MŒURS DES HÉBREUX. DESCRIPTION DE LEUR TEMPLE. VENGEANCE DE LEUR DIEU.

Nous trouvâmes que la Grèce méprisoit justement cette nation qui, infectée d'une basse et ridicule superstition, est encore dégradée par la rusticité de ses mœurs. L'avarice est son vice dominant: orgueilleux dans leur misère, fiers d'une origine fabuleuse, les Hébreux ont l'audace de mépriser les autres peuples qui, avec justice, les regardent comme les ennemis du genre humain. Ils vivent séparés de tous les habitans de la terre, et n'ont rien de commun avec eux, ni la table, ni les libations, ni les prières, ni les sacrifices. Ils dédaignent les arts, les belles-lettres, sur-tout la sculpture. « Les statues, disent-ils, sont les productions de l'oisiveté. » Toute leur industrie se borne à la culture des terres: heureux néanmoins dans

Digitized by Google

leur vie patriarchale, lorsque la superstition, en les avilissant, ne trouble pas leur bonheur. Les femmes pétrissent le pain, préparent à manger, filent la laine, fabriquent les étoffes, et font leurs vêtemens. Leur chère est frugale: il leur est défendu de manger du porc, animal immonde selon eux; du sang, de la graisse, des poissons qui n'ont point d'écailles, des bêtes qui ont le pied rond et partagé en plusieurs doigts.

Leur gouvernement est théocratique, c'est-à-dire leur roi, leur chef suprême, est leur dieu Adonaï: mais comme ce dieu est invisible, ils n'ont ni constitution, ni économie politique; ils sont influencés par des prêtres, qui font parler Adonaï au gré de leurs caprices et de leurs intérêts.

Nous fûmes assez mal accueillis à Jérusalem: les Juifs fuient les étrangers. Nous ne pûmes jamais dîner avec aucun d'eux: ils craignoient que nous n'eussions mangé du cochon, ou touché quelque bête immonde.

Nous logeâmes chez un nommé Jonathas, qui avoit quatre femmes. Si la polygamie flatte les desirs d'un homme voluptueux, le sage n'y voit qu'un fardeau très-pesant; c'étoit continuellement, entre ces femmes, des divisions, des

Digitized by Google

des cabales et des guerres intestines. Un enfant a autant de marâtres que son père a de femmes.

Ce peuple, comme les Grecs, fait grand cas de la force du corps, mais il néglige la culture de l'esprit. Il dédaigne l'étude des langues étrangères. Pour toute bibliothèque, ils ont le livre de leur loi, que tout Hébreu est obligé de méditer chaque jour, sur-tout celui qu'ils nomment *le jour du sabbat*; quelques autres livres, et les écrits de leur roi Salomon, qui contiennent trois mille paraboles, quinze cents cantiques, et des traités sur les plantes et les animaux.

Jonathas me conta que leurs ancêtres s'étoient enfuis de l'Égypte, emportant la vaisselle des Egyptiens; qu'ils avoient erré quarante ans dans de vastes déserts, avant d'arriver à la Palestine, et que par une protection spéciale de leur dieu *Jehovah*, leurs vêtemens et leurs souliers ne s'usèrent point pendant ce laps de temps; les habits des enfans s'alongeoient et s'élargissoient en raison de leur développement: les barbiers leur étoient devenus inutiles; car la barbe, les ongles, les cheveux ne végétèrent plus, et restèrent dans le même état (*a*).

(*a*) Saint Justin, saint Jérôme confirment ce qu'avance ici Jonathas.

Digitized by Google

Leur deuil est très-rigoureux. Notre hôte, pendant notre séjour, perdit son frère : il commença par déchirer ses habits, se frappa la poitrine, mit ses mains sur sa tête, y jeta de la poussière et de la cendre, au lieu des parfums dont il se parfumoit dans les temps d'allégresse ; il se rasa les cheveux et la barbe, ne se lava plus, porta pour habit une espèce de sac sale et déchiré. Il marchoit les pieds et la tête nus, le visage couvert ; quelquefois il s'enveloppoit d'un manteau pour ne plus voir la lumière et cacher ses larmes. Il jeûna près d'un mois, ne mangeant qu'au soleil couché, du pain, des légumes, et buvant de l'eau. Il restoit tout le jour assis à terre, couché sur la cendre : tantôt dans un profond silence, tantôt psalmodiant un cantique lugubre qui, comme le cri du hibou, attristoit tous ceux qui l'entendoient.

Nous assistâmes à une épreuve assez bizarre, et dont l'effet, disent-ils, est infaillible. Une femme, soupçonnée d'adultère par son mari, fut condamnée à boire de l'eau de jalousie. Cette eau, consacrée par le grand-prêtre, est mêlée avec de la cendre. On nous assura que, lorsqu'une femme coupable en boit, elle enfle, et meurt sur-le-champ. Celle-ci n'enfla point, ne mourut pas ; nous n'eûmes pas le bonheur

Digitized by Google

de trouver une femme adultère pour juger l'effet de cette eau. Un autre usage aussi bizarre, c'est qu'un mari peut répudier sa femme lorsqu'elle a laissé trop cuire la viande.

Nous allâmes visiter le temple bâti par leur roi Salomon. Cet édifice, hyperboliquement vanté, est bien loin de l'élégance, du goût et de la magnificence du temple de Diane à Ephèse, de ceux d'Apollon à Delphes et à Milet, du temple de Jupiter Olympien, du Parthénon à Athènes, et de tant d'autres.

Ce fut un nommé Achas, parent de Jonathas, qui nous y conduisit. Cet édifice n'a que cent cinquante pieds de longueur, sur autant de largeur: personne n'y entre, excepté les sacrificateurs de service, aux heures réglées, le soir et le matin, pour allumer les lampes, offrir les pains et les parfums.

Le grand-pontife seul peut entrer dans le sanctuaire où repose l'arche d'alliance, et encore n'est-ce qu'une fois l'année.

Tout le temple est revêtu de bois de cèdre, orné de sculpture et couvert de lames d'or, au-devant s'élève une tour carrée, où est placé l'autel des holocaustes : on y voit dix grands bassins d'airain posés sur des bases roulantes. « Le bassin qui est à droite, porté par douze

Digitized by Google

bœufs, me dit Achas, est nommé *la mer d'airain*; les prêtres sont obligés, sous peine de mort, de s'y laver les pieds et les mains avant les sacrifices.»

Notre guide nous mena ensuite aux salles où étoient les trésors, les vases sacrés d'or et d'argent, les habits des prêtres; il nous fit voir les magasins où l'on garde les offrandes destinées à la nourriture des sacrificateurs, des lévites, des veuves et des orphelins. En d'autres lieux on conserve le vin et l'huile pour les libations, le sel dont toutes les offrandes doivent être assaisonnées, les agneaux pour les sacrifices. «On en offre, me disoit-il, deux le matin et deux le soir; c'est ce que nous appelons le sacrifice perpétuel. Les jours de sabbat et de fête, on les multiplie beaucoup, sans compter les offrandes des particuliers. Notre grand roi Salomon immola un jour dans ce temple vingt-deux mille bœufs gras et cent vingt mille moutons. — Où prit-il, lui demanda Phanor, des vases pour les faire cuire?»

Nous visitâmes les cuisines, les salles à manger des sacrificateurs, les corps-de-gardes des lévites qui gardent le temple nuit et jour, les chambres des lévites-musiciens, et la salle où se tient le conseil souverain des sénateurs.

Digitized by Google

Nous fûmes présens à un sacrifice ; les particuliers égorgèrent les victimes, les préparèrent, les firent cuire ; les prêtres répandirent le sang autour de la victime, allumèrent le feu, et mirent dessus les parties qui doivent être offertes.

Leur grand-pontife est non-seulement le chef de la religion et le juge ordinaire des difficultés relatives au culte, mais encore de tout ce qui regarde la justice civile.

Les Juifs prétendent que leur dieu attache à ce grand-prêtre l'oracle de la vérité, répond à ses demandes, et lui découvre les choses cachées et futures, lorsqu'il est revêtu de ses ornemens.

Ce grand-pontife ne peut porter le deuil de ses proches, pas même de son père et de sa mère, ni entrer dans un lieu où il y auroit un cadavre, de peur d'être souillé.

Il ne peut épouser qu'une vierge. Son habit est beaucoup plus magnifique que celui des autres prêtres : c'est une tunique de lin, dont la tissure est particulière ; sur cette tunique, il porte une longue robe de couleur céleste ou d'hyacinthe, au bas de laquelle est une bordure composée de sonnettes d'or et de pommes de grenades faites de laines de diverses couleurs.

Digitized by Google

Les Hébreux ont un jour par semaine consacré à la dévotion et à l'oisiveté, nommé *jour du sabbat.* Ils portent le respect pour cette fête à un tel point, qu'un de ces jours-là on vint dire à mon hôte que le feu avoit pris à son écurie; il n'osa y porter du secours, et la laissa brûler avec deux ânes, victimes innocentes de la sottise de leur maître.

Jérusalem, à cette époque, étoit en proie aux divisions intestines. Deux hommes très-ambitieux, ennemis l'un de l'autre, allumoient le feu de la discorde : l'un se nommoit Onias; il étoit grand-pontife; l'autre, simple prêtre, appelé Simon. Celui-ci, pour perdre son concurrent, fit dire au roi d'Asie que le temple de Jérusalem étoit rempli de trésors. Le monarque, sur cet avis, envoya Héliodore avec des troupes, pour s'en saisir. Ce général entra dans le temple à la tête de son armée. Phanor et moi suivîmes la foule consternée qui jetoit des cris effroyables; les femmes s'arrachoient les cheveux, déchiroient leurs vêtemens. Le temple alloit être pillé, saccagé; mais son dieu Adonaï, pour le sauver, opéra un miracle. Un homme à cheval descend du ciel, renverse Héliodore qui étoit encore dans le chœur, le foule aux pieds; en même temps deux jeunes gens

Digitized by Google

d'une belle figure, que les Hébreux appellent des anges, l'attaquent vivement, et le chassent du temple à grands coups de verges. Ce qui rend le miracle plus éclatant, c'est que ses soldats restèrent immobiles de frayeur et de respect.

Après cette correction exemplaire, Héliodore sortit de la ville, jurant par Bélus, son dieu, de n'avoir plus rien à démêler avec Adonaï ou Jehovah, dieu des Juifs, dont les émissaires frappoient si vigoureusement.

Nous fûmes bientôt dégoûtés du séjour d'une ville aussi misérable, et je proposai à Phanor, en cas qu'il ne fût pas amoureux de quelque beauté hébraique, de partir pour Babylone : il y consentit, en me disant qu'il aimeroit encore mieux sa Callipige de Rhodes, que la plus belle femme de Hiersalem.

Nous fûmes témoins, avant notre départ, d'un prodige encore plus étonnant que celui de la punition d'Héliodore.

Un matin, mon hôte Jonathas vint m'éveiller brusquement. « Levez-vous, me crioit-il, montez sur les toits, venez voir dans les airs ce phénomène unique. — Quoi! sont-ce des grues, des corbeaux, des sauterelles? — Non, ce sont des armées, des chevaux qui combattent sur

des nuages. — Diable ! il y a du danger : s'ils alloient tomber sur nous ! » Jonathas, à ces mots, fit une grimace qui contracta tous les muscles de son visage. Je vis qu'il ne falloit pas rire hautement des sottises des hommes. Cependant je m'habille à la hâte, et je monte sur les toits faits en terrasse, où étoient déjà toute la famille et les domestiques. Les rues, les places, les toits de toutes les maisons étoient chargés de spectateurs qui, les yeux au ciel, regardoient le choc des deux armées. Ce spectacle causoit en même temps de l'admiration et de l'effroi. Hommes et femmes crioient, hurloient, imploroient à grands cris leur dieu Adonaï. Jonathas, à mes côtés, me disoit : « Voyez-vous ces chevaux, ces cavaliers couverts d'or, qui se pressent, se heurtent? Regardez, ceux-ci sont repoussés, ils fuient; ces fantassins ont l'épée à la main et des boucliers d'or; ils se défendent, reculent; ils reviennent, enfoncent l'ennemi à leur tour. « J'ouvrois de grands yeux et une grande bouche pour voir tout cela, et je ne voyois que des nuages qui flottoient dans les airs et sous différentes formes. Je le dis à Jonathas, qui me répondit qu'apparemment j'avois la vue courte. J'en convins, de peur de malencontre. Mais Phanor,

Digitized by Google

moins prudent ou moins politique que moi, répondit à une vieille femme qui lui demandoit ce qu'il voyoit : *Beaucoup de sots le nez en l'air.* Ce bon mot faillit à nous faire lapider; mais avec quelqu'argent, premier dieu de ce peuple, nous détournâmes l'orage. Cette bataille, qui se donnoit dans les airs, dura deux jours.

Pendant ce temps, les prières, les sacrifices, les hurlemens, les pleurs ne cessèrent pas dans la ville. Enfin, les deux armées se retirèrent, l'air s'épura, et la paix descendit du ciel. Comme mille et mille témoins ont vu et certifié ces deux miracles, je ne m'aviserai point, par un pyrrhonisme déplacé, d'en nier la possibilité ou l'existence : permis à chacun de croire selon son bon plaisir, ou l'étendue de sa vision physique ou morale.

La Palestine est couverte, presque par-tout, de rochers sur lesquels les habitans ont transporté un peu de terre pour y planter des vignes. Cette terre, liée avec les éclats des rochers, est soutenue par de petits murs. D'ailleurs le terrain est fort aride; les pâturages très-rares ne peuvent nourrir que des ânes; les bœufs y sont maigres : les moutons y réussissent mieux. Les oliviers y produisent des fruits d'une bonne qualité. Il y pleut rarement. On a peu de fon-

Digitized by Google

taines ; on y supplée, à grands frais, par des citernes. Nous eûmes la curiosité, avant de partir, d'aller voir, à trois stades de la ville, la sépulture célèbre d'une femme nommée Hélène. La porte de ce tombeau, qui est de marbre comme tout le reste, s'ouvre d'elle-même à certain jour de l'année et à certaine heure, par le moyen d'une machine, et se referme peu de temps après : à toute autre époque, on ne pourroit l'ouvrir sans la rompre.

CHAPITRE XXXIV.

VOYAGE SUR L'EUPHRATE. REPAS PRIS CHEZ DES LABOUREURS. RÉCITS ET AVENTURES DU NESTOR DU VILLAGE.

Nous arrivâmes, vers la fin de gamélion (*a*), sur les bords de l'Euphrate. Ce fleuve profond, grand et rapide, prend sa source dans l'Arménie. Nous le descendîmes jusqu'à Babylone. Le ciel étoit serein, la chaleur tempérée ; les feuillages des arbres offroient différentes teintes : nous découvrions au loin des plaines de bled, dont le vent faisoit ondoyer la surface. Le lin et les féves approchoient de leur maturité ; les

(*a*) Février.

Digitized by Google

arbres étoient parés de fleurs : tel étoit le charmant paysage que les rives de l'Euphrate offroient à nos regards.

Notre bateau, arrondi comme un bouclier, étoit construit avec des saules revêtus de peaux extérieurement. C'est ainsi que sont faits tous les bateaux qui naviguent sur l'Euphrate. On remplit le fond de paille, et on les abandonne au courant de la rivière, chargés de marchandises, et principalement de vin de palmier : deux hommes les gouvernent. On transporte un âne dans chaque bateau : les grands bateaux en ont plusieurs. Ces hommes, arrivés à Babylone, vendent les marchandises, les varangues et la paille, chargent ensuite les peaux sur leurs ânes, et retournent en Arménie, d'où ils sont partis.

Nous étions encore à cent stades de Babylone : il étoit midi : nous aperçûmes un petit bois qui nous parut délicieux; des massifs de saules grands et élevés s'étendoient sur le bord du fleuve; leurs rameaux longs et flexibles se baignoient dans les eaux; des grenadiers, des palmiers, plantés au hasard, formoient des deux côtés de la rivière divers petits bosquets entremêlés d'arbrisseaux couverts de fleurs. A côté du sycomore croissoit le cassier, étalant des

Digitized by Google

faisceaux de fleurs jaunes semblables au cytise. Nous voyions, un peu plus loin, de petits hameaux, assemblage de quelques huttes de terre, de forme arrondie, ombragés par des palmiers. Au côté opposé du fleuve étoient des bourgs entourés de petits bois et de bouquets d'arbres, offrant des tableaux charmans et pittoresques.

C'est dans ce jardin des Hespérides que nous descendîmes pour dîner. La fraîcheur de l'herbe, la variété des arbres, des buissons éparpillés; une multitude de tourterelles et d'autres oiseaux qui se cachoient, se jouoient sous l'épais feuillage et célébroient en chœur la jeunesse de l'année; les troupeaux nombreux que l'on ramenoit du pâturage, tout cet ensemble produisoit une scène riante et animée : le ciel, la terre, les eaux, les ombrages, la verdure, l'aspect des hameaux, tout y paroissoit rassemblé pour les plaisirs des yeux et de l'ame. Phanor et moi, assis à côté l'un de l'autre, nous ne parlions pas, nous jouissions; nous nous écriions seulement de temps en temps : « Que de beautés! quel moment délicieux! » Nous sentions ce charme irréfléchi, ces émotions douces, cette joie pure et tranquille que l'aspect de la belle nature verse dans une ame sensible, en l'inondant, pour ainsi dire, d'une plénitude de vie.

Digitized by Google

Après une rêverie ou une extase d'une demi-heure, nous marchâmes vers les cabanes des laboureurs, pour leur demander du lait et des œufs. Les femmes, assises autour de ces cabanes, travailloient à divers ouvrages : à notre approche, elles se retirèrent, effrayées par nos armes et nos habits étrangers. Les hommes restèrent, inquiets pourtant de notre visite ; mais nous les rassurâmes bientôt.

Les femmes revinrent alors, nous entourèrent, nous considérèrent des pieds jusqu'à la tête. Quelques-unes étoient jolies ; en général, leur teint est fort basané. Toute la troupe nous invita, par de vives instances, à dîner avec eux. Nous acceptâmes avec plaisir. On nous mena vers la plus grande cabane qu'habitoit le chef ou le Nestor du village ; il nous reçut avec ce doux sourire et cette aimable simplicité qui n'appartient qu'aux habitans de la campagne. Un vert gazon, ombragé par de robustes sycomores, nous servit de siége et de table : les femmes âgées s'assirent avec nous : les jeunes nous servoient. Nous vîmes une singulière façon de cuire les œufs : des hommes les prirent dans la main, les agitèrent long-temps, et puis nous invitèrent à les manger. C'étoit leur façon de les cuire lorsqu'ils étoient en voyage,

Digitized by Google

ou qu'ils n'avoient pas de feu : en effet, nous les trouvâmes cuits à leur point.

Pendant le repas, le vieux patriarche nous parla de Sémiramis. « Cette femme célèbre, dit-il, finit de bâtir Babylone, dont Ninus, son époux, avoit conçu le plan ; mais la mort le surprit. La ville fut achevée dans un an : chaque jour on faisoit une stade. Sémiramis présidoit aux travaux. C'étoit une très-belle femme ; son air majestueux et guerrier annonçoit une reine née pour commander. Ses projets étoient vastes et magnifiques : elle marchoit à la tête des troupes, assistoit à tous les conseils ; édifioit des temples, des palais, une ville immense ; donnoit des fêtes superbes ; s'entouroit de tout l'éclat du luxe et de la richesse ; appeloit autour d'elle les plaisirs, les arts, la philosophie. A la mort de Ninus son époux, elle lui fit élever pour tombeau un vaste édifice : il a cinq stades de hauteur et dix de largeur ; il n'est pas loin de la ville : lorsque vous le verrez, vous le prendrez pour une citadelle. « Je lui demandai quelle étoit la grandeur de Babylone. — « Elle a trois cent soixante-cinq stades (*a*) de circuit. Les tours sont au nombre de deux cent cinquante ; leur

(*a*) Huit stades font un mille.

Digitized by Google

hauteur est de soixante coudées ; celle des murs qui sont entre les tours, est de trente sur trente-deux pieds de largeur ; deux chars attelés de quatre chevaux s'y promènent de front très-aisément. Les portes de la ville, au nombre de cent, sont d'airain massif. Les maisons ont trois et quatre étages. Les rues sont droites, coupées par d'autres qui aboutissent au fleuve. Ses terrasses vous étonneront : ce sont des jardins suspendus dans les airs, élevés au niveau des plus hautes tours, sur une plate-forme de seize arpens carrés, soutenue par des arcades et des colonnes magnifiques. Ils sont chargés des arbres les plus hauts, et couverts de fruits et de fleurs.

» Ces voluptueux jardins, qui ont coûté des sommes immenses, furent imaginés par la reine Nitocris, qui aimoit passionnément les bois et la campagne. Cette reine avoit un esprit vaste et capable des plus grandes entreprises. Après la mort de Nabuchodonosor son époux, elle forma le plus beau projet, et de la plus difficile exécution ; ce fut d'élever un pont de pierre sur l'Euphrate, pour joindre la ville que ce fleuve divisoit en deux parties. Sa rapidité et sa profondeur opposoient les plus grands obstacles ; mais rien n'arrêta le courage

Digitized by Google

de Nitocris : dans un an, chose incroyable! ce pont exista. Elle fit creuser un lac immense où le fleuve alla s'engloutir. Au sortir de ce lac, il rentroit dans son lit. Tous les matériaux étoient prêts, on bâtit le pont ; et l'ouvrage achevé, l'Euphrate reprit son cours ordinaire.

» L'eau du fleuve, par un jeu continuel des pompes, arrose ces jardins plusieurs fois le jour, ainsi que les rues. Vous trouverez, dans les places, des fontaines qui versent à grands flots une eau fraîche et pure qui nourrit des arbres touffus, dont l'ombrage très-agréable est nécessaire dans nos climats brûlans. »

Ce vieillard parloit avec tant de noblesse et de goût, que nous supposâmes d'abord que c'étoit un homme de naissance, retiré dans ces solitudes par philosophie ou par un jeu de la fortune. Nous le lui fîmes entendre. — « Vous vous trompez, dit-il ; je suis né, dans ce hameau, laboureur et fils de laboureur : mais à peine je touchois à mon adolescence, qu'un vain desir de curiosité et d'ambition, ou peut-être l'inquiétude de l'âge et de l'esprit humain, et l'espérance trompeuse d'un bonheur fugitif, me firent quitter mon père et mes bois : ces bois chéris qui prêtèrent leur ombre à mon enfance, je les abandonnai pour

le

Digitized by Google

le séjour des rois. On m'employa dans les jardins de la reine. Par mes travaux, mon assiduité, j'en obtins l'intendance : là, je vis les grands de la cour, j'appris à les connoître. Bientôt fatigué de leur hauteur, désabusé de leur fausse politesse, et humilié de leur protection ; agité des soucis qui habitent les palais, en butte à la jalousie de mes inférieurs qui envioient ma place et mon prétendu bonheur, je commençai à regretter l'ombrage fortuné de mes bois, leur doux repos, leur calme heureux, leur aimable simplicité. Cependant je différois toujours à retirer le pied du bourbier où j'étois enfoncé : l'ambition, l'amour des richesses me retenoient encore à ma chaîne. Telle est la foiblesse de l'homme, qu'il voit le bien, et ne peut le suivre ! Enfin, l'amour obtint un triomphe échappé à la raison.

» La fille d'un des officiers du roi vint se promener avec sa mère dans les jardins de la cour ; elle se nommoit Cléora : vous la voyez, elle est devant vos yeux ; elle étoit alors le lis du printemps, la parure et la gloire de nos jardins ; elle est aujourd'hui la proie du temps, flétrie et ridée par la décrépitude ; je ne l'en aime pas moins. Dans sa jeunesse, ses grâces et sa beauté ont versé sur ma vie les plaisirs et

Digitized by Google

les délices; aujourd'hui son attachement, sa douceur, ses soins assidus embellissent encore les jours de ma vieillesse. Si quelqu'un, privé de la vue depuis long-temps, a pu la recouvrer subitement, et revoir le soleil dans tout son éclat, il ne fut pas, sans doute, aussi frappé d'étonnement et d'admiration que je le fus à l'aspect de Cléora. Cependant je fis les honneurs du jardin; je lui montrai ce qu'il y a de plus curieux, de plus agréable; je lui présentai les plus beaux fruits, les plus belles fleurs et j'obtins de sa mère la permission de leur en porter tous les jours. Dès-lors l'amour me donna un nouvel être; mon ame vivoit réunie à celle de Cléora; le feu circuloit dans mes veines. Ses parens soupçonnèrent bientôt le motif de mes présens et de mes visites. La porte me fut fermée: ces esclaves de cour crurent un homme honnête et libre indigne de leur alliance. Je tombai dans le désespoir: je restai quinze jours presque sans nourriture, errant toutes les nuits autour de la maison de Cléora. Les veilles, l'agitation, la douleur, le jeûne m'exténuèrent. La maigreur avoit séché la fleur de ma jeunesse; mon visage s'étoit alongé; j'avois vieilli de trente ans. Ce dépérissement me fut favorable. Après cent projets,

enfantés par le désespoir, je m'arrêtai à celui-ci : Je pris l'habit d'un mage ; j'enveloppai ma tête d'une vaste tiare, sous laquelle mon visage disparoissoit. Ainsi métamorphosé, je me présentai à la mère de Cléora, et m'annonçai de la part du grand archi-mage. « Vous savez, lui dis-je, que nous entretenons le feu sacré dans nos temples. Mithra, ou le soleil, est le feu le plus parfait, c'est le souffle du dieu même ; après le soleil, le feu élémentaire est le symbole, la vive image de la divinité. Le grand Zoroastre nous l'apporta du ciel, d'où il se répandit dans tous nos temples. Nos fonctions, notre devoir sont d'y veiller nuit et jour, et de le nourrir avec un bois sans écorce. Nous rendons nos hommages au soleil, au milieu des campagnes, après nous être purifiés, en longs habits de lin, la mitre sur la tête, et un voile d'un tissu délié devant la bouche, pour que notre souffle ne souille pas ses rayons. Après ce feu sacré, quel plus beau feu que celui de l'amour et de l'hymen? Présent céleste ! c'est à nous, aux successeurs du grand Zoroastre, à le propager sur la terre. Ainsi donc, je viens au nom de notre grand archi-mage, vous proposer un mariage pour votre fille ; faites-la venir, et je m'expliquerai. » Dès qu'elle parut,

Digitized by Google

je lui dis : « Belle Cléora, le dieu Mithra, ame de l'univers, principe de toutes les générations, a les yeux sur vous, comme sur un des ornemens de la nature. Je suis chargé de vous offrir un époux égal par la naissance aux plus grands satrapes, aussi riche qu'aucun d'eux, puisqu'il possède au delà de ce qu'il desire; et, ce qui est bien au dessus de la richesse et de la naissance, il a des mœurs, de la probité, et pour vous l'amour le plus tendre. » Je n'en imposois pas, en disant que j'étois égal aux satrapes par la naissance, puisque notre origine est la même; et je disois la vérité, en déclarant que mes richesses surpassoient mais souhaits. Cependant Cléora me regardoit attentivement; elle croyoit démêler mes traits, mais elle n'osoit en croire ses yeux. Sa mère me demanda le nom de cet époux. « Je ne le puis confier, lui dis-je, qu'à votre fille, et sur la foi du secret; tel est mon ordre. » En même temps, je menai Cléora à l'écart, et lui dis : « Reconnoissez l'amant qui vous adore; recevez ce billet : j'attends votre réponse, pour mourir de désespoir, ou devenir le plus heureux des hommes. » Après ces mots, je saluai la mère, et sortis gravement, promettant de revenir dans deux jours. Tel étoit mon billet. — « Abjurez

Digitized by Google

tous les préjugés de la vanité, je suis l'égal de tous, puisque je suis homme et honnête, et qu'un amour pur, ardent, immortel, m'élève jusqu'à vous. Je vous offre une fortune, non telle que peut l'ambitionner votre mère, mais un asile champêtre, agréable, où nous aurons le repos et le nécessaire, où nous cultiverons à l'ombre de nos berceaux, la vertu, les vrais plaisirs, la nature et l'amour. Si vous daignez me suivre, je viendrai cette nuit, sous vos fenêtres, attendre votre réponse. » — Je ne vous peindrai point ma situation pendant le reste du jour; la fièvre me dévoroit. Enfin, l'obscurité règne : je cours sous les fenêtres de Cléora, j'attends : grands dieux! une lettre tombe à mes pieds; je l'emporte. Je courois tellement, que je renversai un homme qui se fâchoit; mais je courus toujours. Cléora me disoit : « Je confie ma destinée à votre probité et à l'amour : demain, à la troisième heure de la nuit, trouvez-vous devant la maison; j'y viendrai joindre mon époux. » O doux écrit! ô transport d'une félicité ineffable! Le lendemain j'arrive au rendez-vous, dès la première heure de la nuit; elle s'écoule; la troisième commence et finit, et Cléora ne paroissoit pas. L'impatience égaroit ma raison, et brûloit mon sang. Enfin,

Digitized by Google

j'entends marcher : on avance ; j'avance aussi, l'œil fixe, l'oreille attentive, palpitant de frayeur, agité d'espérance. « Est-ce vous, Orétès, me dit une voix douce et craintive ? » Je reconnois mon épouse, je m'élance dans ses bras, je la presse sans pouvoir proférer une parole. Un cheval m'attendoit à la porte de la ville, nous y volons ; nous courons toute la nuit : nous arrivons au jour dans une solitude écartée, chez un de mes parens, où nous fûmes liés pour jamais par les nœuds de l'hymen et du bonheur. Lorsque nous crûmes l'orage passé, nous revînmes sous mes toits paternels, sous ces bois amis que nous habitons et cultivons depuis cinquante ans. »

Nous écoutâmes, avec le plus vif intérêt l'histoire de ce respectable vieillard.

Le repas fini, la jeunesse des deux sexes nous entoura ; les uns portoient des corbeilles de fleurs, les autres des instrumens, nous entendions le son des cymbales, des flûtes, des tambours : c'étoit une fête qu'on nous donnoit. On nous invita à danser ; nous acceptâmes volontiers. Phanor eut en partage la plus jolie danseuse : ses yeux brilloient de plaisir ; sa taille flexible et svelte, ses mouvemens pleins de grâce, ses sauts légers peignoient à nos yeux la déesse de la danse.

Digitized by Google

Phanor étoit enchanté, et j'aurois craint pour son cœur et sa tête, si nous eussions fait un plus long séjour sur cette terre fortunée.

Nous quittâmes ces bonnes gens, après mille tendres adieux, et nous revînmes à notre bateau, pour repartir à la naissance du jour.

CHAPITRE XXXV.

RÉFLEXIONS D'ANTENOR. ARRIVÉE A BABYLONE. MŒURS DE SES HABITANS. LEUR COSMOGONIE. LEURS TEMPLES.

PHANOR, agité de l'impression récente du plaisir qu'il venoit de goûter, me quitta pour se promener dans ces bosquets solitaires, et moi je m'assis au milieu de la barque, pour jouir de la beauté de la nuit.

Dans aucun climat, je n'en avois vu d'aussi belle. Ses ombres ressembloient à un voile transparent qui ne dérobe qu'à demi la vue des objets; à travers l'azur le plus pur on apercevoit l'éclat et la scintillation des étoiles; elles me paroissoient plus grandes que dans les pays que j'avois parcourus. Je ne suis pas surpris que les Chaldéens aient été les premiers

Digitized by Google

astronomes. Des bergers oisifs et paisibles devoient, dans le calme et le silence des belles nuits, attacher leurs regards sur cette voûte magnifique, suivre le cours des astres, observer leurs phases, et par degrés deviner leur théorie.

Je jouissois, dans ce moment, de la fraîcheur de l'air, de la vue et du bruit des flots qui se jouoient autour de ma barque, du brillant spectacle des cieux, et de cette solitude touchante qui, enchaînant tous les sens, nous ramène dans notre cœur, et nous fait exister avec nous-mêmes. Je m'abandonnai à des réflexions tantôt tristes, tantôt consolantes. « Qui a créé cette immensité d'étoiles, de soleils, de planètes? — C'est un dieu. — Quel est-il? — Je ne le comprends pas. A-t-il créé la matière? est-elle éternelle? — Je n'en sais rien. Et l'homme, quel problème étonnant! il souffre. — Pourquoi? est-ce par sa faute? — Non, sans doute; il est né avec des passions; ces passions l'entraînent, le commandent. — Tout est-il bien ici-bas? — Non; puisque l'homme souffre et gémit. — Dans ce moment, je suis heureux, tout est donc bien : mais demain, les jours suivans, sais-je ce qui m'attend : d'ailleurs, que de malheurs m'entourent! — Mais le malheur de l'homme est une suite de

Digitized by Google

l'ordre, de l'impulsion donnée à l'univers! — Quoi! celui qui a pu créer tant de soleils, tant de mondes, n'a pu créer qu'un ouvrage imparfait; il n'a pu établir l'harmonie qu'à mes dépens? Je ne le crois pas. — Nos vices, nos travers, notre orgueil sont la cause de nos souffrances. — Me suis-je donné ces vices, cet orgueil? Ils naissent au fond de mon ame, comme les vipères, les reptiles naissent au sein des marais. L'existence est-elle un bien? Calculons les maux de l'enfance, les passions, les erreurs de la jeunesse, les infirmités, les douleurs de la caducité, les maladies, les soucis, les sollicitudes, les regrets qui nous suivent, nous assiègent dans tous les âges; et puis la mort, dont l'idée seule nous fait frémir. Tel est le cercle fatal que nous devons parcourir en entrant dans la vie. Cependant, à travers ces jours tristes et nébuleux, brillent des momens de joie, des éclairs de plaisir, comme au milieu des frimats, des nuages de l'hiver, on voit briller, parfois, des jours purs et sereins qui consolent la nature affligée. » Ces réflexions enveloppoient mon ame d'un voile sombre : heureusement un doux sommeil vint les terminer; du moins je fus heureux en dormant, si c'est l'être que de ne sentir ni peine ni plaisir.

Digitized by Google

En entrant dans Babylone, nous fûmes frappés d'étonnement. Quel contraste de la chétive et triste Jérusalem avec cette reine des cités!

L'Euphrate la traverse, revêtu de quais magnifiques. Nous marchions sous des tentes de pourpre; nous voyions auprès des fontaines, sous d'épais ombrages, des groupes d'hommes qui respiroient la fraîcheur, et buvoient des liqueurs glacées.

Le repos, la table, les femmes, les spectacles publics occupent les loisirs des Babyloniens, et sont leur unique affaire. Le sexe regarde la fidélité en amour comme un joug insupportable, comme une loi contre nature. L'habillement des Persans est une tunique de lin qui descend jusqu'aux talons, et par-dessus ils en mettent une autre de laine, et ils s'enveloppent d'un petit manteau blanc. Ils laissent croître leurs cheveux, se couvrent la tête d'une mitre, et se frottent tout le corps de parfums. Ils ont chacun un cachet et une canne à la main, sur laquelle est une pomme ou une rose, un lis ou quelqu'autre figure; car il ne leur est pas permis de porter une canne sans ornement caractéristique. Les riches et les grands ont des habits tissus d'or, de pourpre et de soie. Les femmes, sur-tout, étalent un

Digitized by Google

luxe inoui : elles laissent flotter leurs cheveux, entrelacés de fleurs, de pierreries, et parfumés d'essences. On ne les voit jamais à pied dans les rues : elles ne peuvent marcher que sur des tapis ; dans leurs jardins, les allées sont couvertes du sable le plus fin. Les hommes de distinction n'oseroient aller à pied.

J'examinois attentivement tous les passans ; j'en voyois qui, en se saluant, se baisoient à la bouche, d'autres à la joue, d'autres qui se prosternoient devant un homme. Cette différence dans les cérémonies excita ma curiosité. Je sus bientôt que le baiser sur la bouche ne se donnoit qu'entre égaux, celui sur la joue entre les personnes dont l'une avoit un rang au dessus de l'autre, et que la prosternation étoit due de l'inférieur au supérieur.

L'usage qui nous frappa le plus, c'est la foule de malades qu'on transportoit dans les places publiques : ils viennent consulter les passans, qui les examinent et prescrivent des remèdes, chacun selon ses lumières ou ses préjugés. Phanor et moi fûmes appelés par plusieurs malades ; j'ordonnai à l'un d'eux, qui étoit chargé d'humeurs, d'aller boire, pendant un mois, au point du jour, à pied, trois grands verres d'eau, à une fontaine qui étoit à cinquante

Digitized by Google

stades de la ville. Je le revis quinze jours après, plein de santé, frais et vermeil; il me remercia beaucoup du conseil que je lui avois donné, attribuant à la vertu des eaux ce qu'il ne devoit qu'à l'exercice.

Nous nous informâmes de la raison de cet usage. On nous dit qu'à Babylone, il n'existoit point de médecins en titre, et que chacun avoit le droit de guérir ou de tuer un malade, selon son bon plaisir; cependant ce peuple n'a ni une vie plus courte, ni plus d'infirmités que les autres nations. Phanor, qui couroit la ville du soir au matin, fit bientôt connoissance avec un des premiers satrapes, dont le portrait peut donner quelques notions des mœurs des Assyriens.

Il se nommoit Arsame : né avec de l'esprit, il jugeoit mal de tout; entouré de maîtres dès son enfance, il ne savoit rien; doué d'une figure charmante et d'un tempérament robuste, à trente ans sa santé étoit délabrée, son visage flétri et sa tête chauve; héritier d'une fortune immense, il étoit accablé de dettes; jadis passionné pour les femmes, il ne les aimoit plus; avide de plaisirs, il en étoit rassasié; amateur du faste, le faste l'excédoit. La campagne étoit monotone, la ville tumultueuse et fati-

Digitized by Google

gante ; les talens dégénéroient ; dans les ouvrages du jour, on ne trouvoit que des imitations sans esprit, des plagiats mal-adroits, des pensées rebattues ; les spectacles étoient détestables, les hommes ennuyeux, les femmes sans grâces, sans attraits : cependant Arsame avoit cinq à six maîtresses, couroit tous les spectacles, surchargeoit son palais de vases et de tableaux, possédoit de superbes maisons de ville et de campagne ; mais il jouissoit de tout cela avec la même indifférence, ou plutôt la même insensibilité, dont la plupart des hommes jouissent, sous un beau ciel, de l'aspect du soleil.

Il nous pria à souper chez Azéma, l'une de ses maîtresses ; « car, nous dit-il, nous ne sommes pas dans cette ville aussi sauvages que dans le reste de l'Asie. Les femmes vivent au milieu de nous, soupent avec les étrangers. » En entrant chez Azéma, il demanda si elle étoit seule ? On répondit qu'elle étoit avec son maître de musique. Il sourit à cette réponse, et nous dit : « Croiriez-vous que ce musicien haut de quatre pieds, aussi laid qu'un singe, est mon rival, et rival très-heureux ? Leur manège, leur petites ruses m'amusent ; je feins d'être leur dupe, pour n'avoir pas la peine de me plaindre et de faire le jaloux. »

Digitized by Google

Azéma étoit une petite brune, d'une physionomie expressive et animée : ses yeux brilloient du feu de la volupté et pétilloient d'esprit ; elle en avoit, mais elle le savoit et en abusoit ; elle parloit à tort et à travers des ouvrages de l'art et du génie : elle aimoit à conter, et contoit avec agrément, quoiqu'elle n'eût pas toujours le mot propre. Elle nous demanda si nous avions vu le temple de Bélus, la première divinité des Assyriens ? — « Oui, lui dis-je, nous avons admiré l'immensité de ses trésors, la statue colossale de Bélus, qui a quarante pieds de hauteur ; nous avons parcouru l'observatoire placé au milieu du temple. — J'ai ouï parler, dit Arsame, d'un Jupiter fameux dans une ville de la Grèce ; voulez-vous nous en faire la description ? — Il est à Olympie ; c'est l'ouvrage de Phidias, un de nos plus habiles statuaires. Sa hauteur, compris le trône sur lequel il est assis, est de 60 pieds ; il touche presqu'au plancher. — De manière, dit Arsame, que, s'il se levoit, il emporteroit la toiture. — Votre critique est juste. Phidias a placé au haut du trône, sur la tête du dieu, d'un côté les trois Grâces, et de l'autre les Heures, au nombre aussi de trois. Les Heures sont filles de Jupiter, et gardent les portes du

Digitized by Google

ciel. Sur la base, au dessous des pieds de Jupiter, on voit des lions dorés, et le combat de Thésée contre les Amazones. Le piédestal qui soutient toute cette masse, est enrichi de divers ornemens. Ce savant artiste y a gravé sur l'or, d'un côté, le Soleil conduisant son char, de l'autre, Jupiter et Junon. Auprès de Jupiter est une des Grâces; après, vient Mercure, ensuite Vesta. Vénus paroît sortir du sein de la mer; elle est reçue par l'Amour, et couronnée par Pitho, déesse de la persuasion, qui ajoute aux charmes de la beauté. On voit aussi, sur ce bas-relief, Appollon, Diane, Minerve et Hercule.

» On assure que Phidias, après avoir mis la dernière main à son ouvrage, pria Jupiter de lui témoigner son approbation par quelque léger signe, et qu'aussitôt le temple fut frappé de la foudre. Le piédestal est entouré d'un cercle en marbre noir, avec un rebord qui sert à contenir l'huile dont on arrose continuellement le pavé du temple, pour défendre l'ivoire de l'humidité. A Athènes, au contraire, on répand de l'eau dans le temple de Minerve, qui est dans un lieu fort sec et élevé, pour préserver l'ivoire de la sécheresse.

» Ce Jupiter est un chef-d'œuvre et une des merveilles du monde; lorsqu'on le regarde,

Digitized by Google

on est saisi, ému, comme si on voyoit le dieu lui-même. — Je veux vous apprendre, dit Arsame, notre cosmogonie, la belle histoire de ce Bélus, dieu des Chaldéens. On prétend que plusieurs animaux monstrueux avoient pris naissance dans le chaos, et avoient obéi à une femme nommée *Omerça ;* que le dieu Bélus avoit coupé cette femme en deux parties, dont il avoit créé le ciel et la terre ; qu'ensuite tous ces animaux étoient morts ; et que Bélus, après avoir formé le monde et d'autres animaux, s'étoit fait couper la tête. Alors les autres dieux détrempèrent la terre avec le sang de sa blessure ; de là vinrent les hommes doués d'intelligence et ayant une portion de la divinité. — Une chose qui vous étonnera, dit Azéma, c'est que ce dieu Bélus a été mon premier amant ; il a eu ma virginité. » Je répliquai galamment qu'un trésor si précieux étoit fait pour un dieu, et non pour un simple mortel. « Mais, de grâce, comment est fait votre dieu ? quelle forme prend-il pour cueillir une si belle fleur ? Notre Jupiter, pour de telles aubaines, s'est métamorphosé en taureau, en cygne, en aigle, en pluie d'or. — Notre Bélus, dit Azéma, est moins changeant ; il prend, tout uniment, la figure d'un homme : toutes les nuits il honore

une

Digitized by Google

une vierge de sa couche. Heureuse celle, disent les prêtres, qui obtient la préférence ! elle attire sur elle et sur sa famille la rosée céleste et la protection de cette divinité. Ma mère avoit vieilli dans ces préjugés ; dès que j'eus donné les premiers signes de maturité, elle courut au temple m'offrir en sacrifice à ce dieu libertin. Trois vénérables m'ôtèrent mon voile, me regardèrent attentivement, puis allèrent se jeter aux pieds de la statue de Bélus, et vinrent ensuite nous annoncer que mon offrande étoit acceptée. Quel bonheur pour ma mère ! on lui dit de me ramener le troisième jour de la lune, dès que la nuit planeroit sur Babylone. L'heure venue, je pris mes vêtemens de fête; j'ornai ma tête d'une couronne de fleurs, me parfumai d'essences, et me rendis au temple avec ma mère. Un prêtre nous reçut, et nous fit monter dans la chapelle. Ma mère me plaça sur un lit magnifique, et, après quelques instructions, me laissa seule dans les ténèbres, palpitante de frayeur.

» Demi-heure après son départ, la chambre fut inondée d'un parfum délicieux, qui annonçoit la présence de Bélus ; le plafond s'ouvrit : une clarté brillante frappa mes yeux. Bientôt mes rideaux se fermèrent d'eux-mêmes, et

tout-à-coup la clarté disparut. J'entendis alors les pas du dieu : il s'approche, et se place auprès de moi. J'étois interdite et glacée. Hélas ! le pauvre dieu : comme il me tourmenta ! J'ai su depuis que c'étoit le doyen du collége qui avoit joué le rôle de Bélus (52).

» Le lendemain ma mère vint me chercher, et me demanda avec empressement si j'avois été honorée de la visite de Bélus ? Ma réponse la mit au comble de la joie ; elle me félicita de mon bonheur. Depuis cette aventure, j'ai conservé une bien mauvaise idée des dieux, en fait d'amour. » Phanor lui dit que, si les dieux ne devenoient pas des hommes dans ses bras, du moins les hommes y deviendroient des dieux. Ce propos galant fit faire la grimace au petit être harmonique.

Après ce récit, on parla du culte du Soleil, du grand Oromaze, principe du bien; et d'Arimane, cause et auteur des maux de la terre. Le premier est fils de la pure lumière, et l'autre des ténèbres. « Voilà pourquoi, dit Arsame, nous adorons le soleil, la lune, les étoiles et le feu, comme une émanation d'Oromaze. Ces deux principes se combattent sans cesse : de-là le mélange du bien et du mal. Nos sages en tirent la conséquence que chaque homme a deux

Digitized by Google

ames; l'une bonne, émanée d'Oromaze; l'autre mauvaise, qui vient nécessairement du mauvais principe. Quand la bonne ame est la plus forte, elle fait le bien; lorsque l'autre triomphe, nos actions sont vicieuses. Ce système me paroît très-raisonnable; car, combien de fois ne sommes-nous pas agités par des desirs contraires; l'un qui nous porte à une bonne action, l'autre qui nous entraîne vers le crime! »

On nous apprit que la fête de Milyta, ou de Vénus, devoit bientôt se célébrer. Je demandai à Azéma quelques détails sur cette fête. « Elle est célébrée, nous dit-elle, dans un temple nommé *Socoth-Bonoth*. On n'y immole point de victimes; le sang ne coule jamais sur l'autel: la déesse n'y respire que l'odeur de l'encens et des parfums; elle est représentée sur un char conduit par les Amours, et tiré par des cygnes ou des colombes. »

Arsame, alors, nous conta la manière dont se faisoient les mariages avant l'établissement de la fête de Milyta. On assembloit toutes les vierges dans un lieu public; les amateurs ou épouseurs les mettoient aux enchères. Il leur étoit permis de les examiner avec la plus scrupuleuse exactitude; et le crieur préposé les adjugeoit au plus offrant. Les plus belles pas-

Digitized by Google

soient les premières, ensuite les autres, selon le degré de leur beauté. — « Cet usage, lui dis-je, étoit fort avantageux aux jolies personnes; mais que faisiez-vous des laides? Les envoyiez-vous dans quelqu'île déserte? — Nous n'étions pas si barbares; on les marioit aussi. — Vous trouviez des acheteurs? — Non; mais on leur donnoit une dot de l'argent qu'on retiroit de la vente des belles, et le peuple, ou les gens peu aisés, les épousoient pour leur argent. Depuis l'institution de la fête de Milyta, cette coutume est abolie; mais on a imposé aux femmes une nouvelle espèce de tribut. Elles sont obligées d'aller, une fois dans leur vie, au temple de Milyta, pour s'abandonner aux étrangers; elles ne peuvent, sans crime, refuser leurs faveurs et l'argent qu'on leur offre, quelque modique que soit la somme, car elle appartient à la déesse. Après ce sacrifice religieux, elles sont obligées de passer le reste de leurs jours dans la continence. — Cette dernière loi, dit Phanor, gâte tout, et me paroît ce qu'il y a de plus difficile à observer dans ce dévouement pieux. — Vous vous trompez, reprit Arsame; demandez à Azéma qui a passé par cette épreuve, si l'observance de cette loi coûte beaucoup? elle n'y a pas dérogé une

Digitized by Google

seule fois. » Le Thersite musicien voulut repousser cette ironie, et défendre l'honneur d'Azéma. — « Mon cher Orphée, lui répliqua Arsame, j'ose douter quelquefois de la vertu des femmes; mais je croirai imperturbablement à la vertu de celles qui auront pu vous résister. A propos de vertu, Azéma a un conte favori dont il faut qu'elle régale nos convives : la scène s'est passée à la cour du roi Antiochus. Vous verrez que l'héroïsme de la vertu ne peut aller plus loin. » Azéma, qui ne demandoit pas mieux que d'occuper la scène et de se faire écouter, nous fit le récit suivant.

FIN DU TOME SECOND.

Digitized by Google

NOTES.

(1) Les tablettes des Grecs étoient des tables de bois minces et déliées, et enduites de cire. On y écrivoit avec un petit stylet de cuivre, de fer ou d'or, pointu d'un côté et plat de l'autre : ce dernier bout servoit à effacer. Les Grecs portoient à la ceinture un étui nommé *graphiarium*, où étoient renfermés le stylet et ces tablettes.

(2) Le gynécée étoit, chez les Grecs, l'appartement des femmes : il étoit très-reculé, et placé derrière la maison.

(3) Les Athéniens étoient très-superstitieux, et croyoient à tous ces présages, aux prodiges, aux sortiléges, aux devins, qu'ils consultoient dans toutes leurs affaires.

(4) Le Barathre étoit un gouffre où l'on précipitoit les criminels.

(5) Ce vers a été traduit par Rotrou, et se trouve dans *Venceslas*.

(6) L'abbé de Chaulieu, âgé de quatre-vingts ans, aima mademoiselle de Launai, qui fut depuis la célèbre madame de Staal, et en fut écouté. Il lui disoit dans une épître charmante :

Je ne voulus jamais devenir ton vainqueur ;
Et ne comptant pour rien, dans l'ardeur de te plaire,

Digitized by Google

Du plaisir d'être aimé la douceur étrangère,
Au seul plaisir d'aimer j'abandonne mon cœur.

. . . . . .

Heureux à qui le ciel donne une ame assez tendre
Pour pouvoir aisément comprendre
D'un amour malheureux quel étoit le bonheur,
Tel que je crois qu'il devoit rendre
Le plus heureux amant jaloux de mon erreur !

. . . . . .

(7) Cette ataraxie des philosophes sceptiques ressemble un peu au quiétisme de Molinos. Ce prêtre espagnol prétend que par la pensée nous nous identifions avec Dieu, l'objet de notre méditation; qu'alors l'ame ne reçoit plus aucune impression des objets matériels, de façon que, toutes les facultés étant absorbées par la contemplation, elle ne doit plus s'occuper de ce qui se passe dans le corps : peu importe qu'il se livre aux plus grands excès, pourvu que l'esprit reste concentré dans la divinité. Madame Guyon et Fénélon ont adopté quelques idées de ce quiétisme mystique, mais non pas les plus révoltantes.

(8) Les fonctions d'un paranymphe, chez les Grecs, consistoient à faire les honneurs de la noce, à donner les ordres nécessaires pour l'économie du repas et des autres réjouissances de la fête; il gardoit aussi la porte où étoit le lit nuptial.

(9) Ce couplet, qui se trouve, je crois, dans

Digitized by Google

l'anthologie grecque, est parvenu jusqu'à nous, et a été heureusement traduit par Danchet :

Que l'amant qui devient heureux,
En devienne encor plus fidèle ;
Que toujours dans les mêmes nœuds
Il trouve une douceur nouvelle ;
Que les soupirs et les langueurs
Puissent seuls fléchir les rigueurs
De la beauté la plus sévère ;
Que l'amant comblé de faveurs,
Sache les goûter et se taire.

. . . . . .

(10) L'empereur Adrien, sur le point de rendre l'ame, fit les vers suivans :

Animula, vagula, blandula, hospes, comesque
Corporis, quæ nunc habibis in loca? pallidula,
Rigida, nudula? nec ut soles, dabis jocos.

(11) Civilis, sénateur romain, qui vivoit sous Trajan, quitta ses emplois, et se retira à la campagne, âgé de soixante-neuf ans. Il en vécut encore sept ; et il fit mettre sur sa tombe : *J'ai demeuré soixante-seize ans sur la terre, et n'en ai vécu que sept.* Le chancelier de l'Hôpital écrivoit dans sa retraite : « J'ignorois que la vie et les plaisirs champêtres eussent autant de charmes ; j'ai vu blanchir mes cheveux avant de connoître l'état dans lequel je pouvois rencontrer le bonheur. En vain la nature m'avoit fait aimer le repos et l'oisiveté, si le

Digitized by Google

ciel, me regardant d'un œil de pitié, ne m'eût débarrassé des fers que peut-être sans lui je n'aurois pu briser. Que si quelqu'un s'imagine que je me croyois heureux dans ce temps où la fortune sembloit s'être fixée pour moi, et qu'à présent je me crois malheureux d'avoir perdu ces brillans avantages, ah! que cet homme ignore bien le fond de mon cœur!

(12) Dans les commencemens, la Pythie ne prophétisoit qu'une fois l'année, le septième jour du premier mois du printemps; dans la suite Apollon inspira la prêtresse une fois le mois, mais certains jours choisis: tous n'y étoient pas propres.

(13) Phanor prophétisa; le temple fut pillé quelque temps après, et la fonte de l'or et de l'argent monta à cinquante millions. Sylla enleva aussi ces trésors pour payer ses troupes, en disant qu'il ne pouvoit douter de la victoire, puisque les dieux payoient son armée.

(14) On n'admettoit les Pythies qu'à l'âge de cinquante ans, et au nombre de trois; elles servoient à tour de rôle. On les choisissoit dans la classe du peuple, pauvres et sans éducation, mais vierges et de bonnes mœurs; elles étoient vêtues très-simplement, et ne pouvoient user d'aucune essence. On les vouloit aussi nées en légitime mariage. On avoit d'abord choisi de jeunes filles pour rendre les oracles; mais une d'elles ayant été enlevée par un dévot, on ne prit plus que des vieilles.

(15) Le rôle de Pythonisse étoit très-dangereux.

Digitized by Google

Plusieurs mouroient de cette épreuve; d'autres en étoient bien malades.

(16) On partageoit la victime entre les dieux, les prêtres et ceux qui l'avoient présentée. La portion des dieux étoit consumée par les flammes, celle des prêtres faisoit partie de leur revenu, et la troisième partie appartenoit à celui qui avoit donné la victime. Il la mangeoit religieusement avec ses amis, ou leur en envoyoit une portion. Les Grecs même croyoient faire un acte de religion d'en prendre un morceau à ceux qui en emportoient chez eux.

(17) Antenor a négligé quelques détails sur l'oracle de Delphes. Aucune femme, de quelque condition qu'elle fût, n'entroit dans le sanctuaire. Il y avoit une quantité de ministres préposés au culte d'Apollon; des prophètes qui accompagnoient la Pythie au sanctuaire et sur le trépied, qui ajustoient les paroles aux demandes, qui recevoient ces demandes ou consultations: ils avoient un chef. Des poètes, attachés au temple, mettoient en vers les oracles de la Pythie, arrangés par les prophètes.

Les sacrificateurs étoient au nombre de cinq; ils présidoient aux sacrifices.

Des devins examinoient le chant et le vol des oiseaux, et les entrailles des victimes, pour prédire l'avenir.

Des prêtresses, choisies parmi les veuves, entretenoient le feu sacré qui brûloit nuit et jour; on l'alimentoit avec du bois, non avec de l'huile.

Digitized by Google

Il y avoit des sacrificateurs et ministres subalternes, destinés aux fonctions inférieures du culte et des sacrifices.

Enfin, des joueurs d'instrumens et des hérauts qui annonçoient les festins publics; des chœurs de garçons et de jeunes filles qui chantoient et dansoient dans les fêtes d'Apollon.

(18) On trouve, dans le cloître de l'abbaye de Saint-Victor à Paris, une épitaphe faite par un chanoine nommé Adam, pour lui-même, en deux vers d'une précision bien philosophique.

« *Undè superbit homo! cujus conceptio culpa (vel casus),*
» *Nasci pœna, labor vita, necesse mori.* »

(19) Les Athéniens conservoient encore le nom et le fantôme de roi; c'étoit le second archonte qui s'appeloit ainsi : il n'avoit guère d'autres fonctions que de sacrifier suivant l'ancien rit, et de maintenir les cérémonies de la religion. Il falloit que sa femme fût citoyenne d'Athènes, et vierge en l'épousant. Le premier archonte se nommoit *éponyme*, parce que son nom servoit à désigner l'année; le troisième, *polémarque;* et les six autres, *thesmothètes.*

(20) Une aventure à peu près semblable est arrivée au dix septième siècle, au célèbre Leibnitz. En allant de Venise à Mazola dans le Ferrarois, le vaisseau fut assailli d'une tempête : les matelots, sachant Leibnitz allemand et hérétique, complotèrent en italien de le

Digitized by Google

jeter dans la mer pour appaiser la divinité. Ce philosophe, qui entendoit leur langue, s'arma, sans dire mot, d'un chapelet, et se mit à le réciter. Cet expédient le sauva. Le jour fameux et atroce de la Saint-Barthélemi, le célèbre Sully étoit âgé de douze ans; sur les trois heures après minuit, le son de toutes les cloches et les cris confus de la populace le réveillèrent. Instruit de la cause du tumulte, il résolut de se réfugier au collége de Bourgogne où il étudioit. Il prend sa robe d'écolier, et un gros livre d'église sous le bras, à l'usage des catholiques, il voit les rues inondées de sang; des troupes de furieux couroient de toutes parts, enfonçoient les maisons, criant: *Tue; tue les huguenots!* Ce spectacle, ces cris augmentent sa frayeur; il précipite ses pas: trois fois il est arrêté; chaque fois son livre d'heures le sauve. Le portier du collége lui refuse l'entrée. Le principal, homme de bien, lui fit ouvrir les portes, et le mena dans son appartement, où, sans ses efforts, deux prêtres barbares l'auroient égorgé.

(21) La devise de Descartes, d'après Ovide et Epicure, étoit, *Bene qui latuit bene vixit.* Il disoit aussi: « Qu'il étoit malheureux de mourir trop connu, sans s'être connu soi-même. »

(22) Misitra dans la Morée, ou son faubourg, est l'ancienne Sparte; il ne reste que quelques ruines de cette ville célèbre. Dans le Plataniste et le Dromos, on voit quelques amas de pierres bouleversées. A l'égard du Plataniste, la nature y produit encore des

Digitized by Google

platanes. Les Juifs ont à Misitra trois synagogues, et les caloyères, où les filles consacrées à la Panagia, possèdent un beau monastère. Enfin, cette ville n'est plus recommandable que par ses filles grecques qui sont jolies, et ses chiens qui sont excellens.

(23) Une femme d'Athènes et une Lacédémonienne s'étant trouvées vis-à-vis l'une de l'autre, toutes les deux à l'instant détournèrent la tête; l'Athénienne, parce qu'elle ne pouvoit souffrir l'odeur du beurre qu'exhaloit la Spartiate; et celle-ci, parce qu'elle craignoit l'odeur des parfums de l'Athénienne.

(24) Lorsqu'on proposoit un convive, tous ceux de la même table prenoient une petite boule de son ou de mie de pain, et la jetoient dans un bassin que portoit un domestique, sur la tête, autour de la table; celui qui vouloit refuser le préposé, aplatissoit la boule: c'étoit le signe d'exclusion.

(25) Le brouet noir se faisoit avec du jus exprimé d'une pièce de porc, assaisonnée avec du sel et du vinaigre. Plutarque dit qu'on en faisoit avec des anguilles, qu'on appeloit le potage blanc.

(26) Le luxe s'introduisit bientôt dans ces festins; on n'y servoit plus que les mets les plus recherchés. Les tapis et les coussins des lits garnis du duvet des cygnes d'Amiclès, étoient chargés de tant de broderie et de richesses, que les étrangers craignoient de s'y reposer, de peur de les gâter.

(27) Até, déesse malfaisante. Jupiter la prit un jour

Digitized by Google

par les cheveux, et la précipita du ciel sur la terre. Ne pouvant plus brouiller les immortels, elle mit la discorde parmi les hommes. Elle parcourut la terre avec une vîtesse incroyable, et les prières boiteuses la suivirent de loin, tâchant de réparer les maux qu'elle faisoit. Cette fable allégorique est tirée d'Homère.

(28) Quand les Spartiates partoient pour la guerre, les mères, en leur remettant le bouclier, leur disoient : *Aut hunc, aut in hoc*, c'est-à-dire : « Reviens avec lui, ou sur lui ; » parce que ceux qui périssoient dans un combat, étoient rapportés sur leurs boucliers.

(29) Henri IV, à sa naissance, fut traité à peu près comme un Spartiate. Son père, Antoine de Bourbon, après l'avoir reçu des mains de la nourrice, lui fit sucer une gousse d'ail, et lui mit du vin dans la bouche. Dans son enfance, il étoit habillé et nourri comme les enfans du pays ; on l'accoutumoit à courir et à monter sur des rochers. Sa nourriture ordinaire étoit du pain bis, du fromage et du bœuf : souvent on le faisoit marcher pieds et tête nus.

(30) Les Chinois sont encore plus cruels pour leurs enfans, que les Lacédémoniens ; ils en sacrifient beaucoup. Ils ont trois manières de s'en défaire. Les accoucheuses les étouffent dans un bassin d'eau chaude, et se font payer pour cette exécution. D'autres les jettent dans la rivière, après leur avoir lié au dos une courge vide, de sorte qu'ils flottent encore long-temps avant d'expirer : leurs vagissemens feroient frémir d'horreur ;

Digitized by Google

mais les Chinois y sont habitués. La troisième manière de s'en délivrer, est de les exposer dans les rues, où passent, tous les matins, et sur-tout à Péking, des tombereaux pour les ramasser : on va les jeter dans une fosse, qu'on ne recouvre point, dans l'espérance que les mahométans en retireront quelques-uns ; mais, il arrive souvent qu'avant l'arrivée des tombereaux, les chiens, et sur-tout les cochons qui remplissent les rues, mangent ces enfans tout vivans.

(31) Cicéron fut témoin à Sparte d'une pareille flagellation, et il l'approuve. Il dit à ce sujet, en parlant des Romains : *Nos umbris deliciis, otio, languore, desidiis animum infecimus.* Tuscul.... Les Egyptiens se flagelloient, hommes et femmes, dans la fête d'Isis. Saint-Dominique, dit l'Encuirassé, parce qu'il portoit une chemise de mailles de fer, se flagelloit, non-seulement pour son compte, mais pour expier les iniquités des autres. On croyoit dans ce temps-là (le onzième siècle) que trois mille coups, en disant vingt pseautiers, équivaloient à cent ans de pénitence. Dominique gagnoit ce siècle en six jours ; aussi sa peau devint noire comme celle d'un nègre.

En 1260, on forma en Italie la secte des Flagellans ; ils couroient le monde, le corps nu depuis la tête jusqu'à la ceinture, tenant à la main un fouet de cordes armé d'épines : ils s'en frappoient avec tant de vigueur, qu'ils ensanglantoient leurs épaules. Cette barbarie religieuse se répandit dans toute l'Italie, en Espagne, dans la Provence et le Comtat.

(32) Lycurgue traitoit de sottise et d'inconséquence

Digitized by Google

les lois rigoureuses des autres peuples sur le mariage. « Ils font, disoit-il, couvrir leurs chiennes, leurs jumens, par de beaux chiens, par les meilleurs étalons; et quelques foibles, malades ou âgés qu'ils soient, ils sont jaloux de leurs femmes, les enferment, comme s'ils craignoient de voir leur pays peuplé de beaux hommes. »

(33) Quoique l'adultère fût un crime à Sparte, un mari cédoit parfois son lit nuptial à un homme de bonne mine, pour en avoir des enfans robustes et bien faits. Ils croyoient que la répugnance, ou l'adhésion du mari, faisoit ou détruisoit le crime. Un Lacédémonien ne demandoit point à sa femme des voluptés, mais des enfans.

(34) Il étoit chef de la secte Cyrénaïque.

(35) En 1483, lorsque le tyran Louis XI mourut, loin d'avoir le courage philosophique d'Aristippe, il se jetoit aux pieds de saint François-de-Paule, pour le supplier de demander à Dieu la prolongation de ses jours. Le saint lui dit qu'il alloit prier pour son ame. « Ne parlez que du corps, répondit le prince; il ne faut pas demander tant de choses à la fois. » Aristippe se fit apporter du vin; Louis XI crut ranimer sa vie en s'abreuvant du sang qu'on tiroit des petits enfans.

(36) Les Chinois opulens ont, sur les montagnes, des chercheurs de sépultures qui se font bien payer. Ces personnages riches veulent, comme Aristippe, pour tombeaux, des sites frais et agréables.

(37) Trois

Digitized by Google

(37) Trois mylords, des plus spirituels de l'Angleterre, s'étoient donné rendez-vous pour passer une après-dînée ensemble. Ces lords s'avisèrent de demander des cartes. Locke eut la patience, pendant quelque temps, de les regarder jouer; ayant ensuite tiré ses tablettes, il se mit à écrire avec beaucoup d'attention. Un de ces seigneurs lui demanda ce qu'il écrivoit? « Mylord, je tâche de profiter lorsque je suis dans la compagnie de gens tels que vous; et je ne puis mieux faire pour cela, que de transcrire votre conversation; et voici ce que vous avez dit depuis une heure. » La lecture qu'il fit de ce dialogue, en fit bientôt sentir le vide et le ridicule.

(38) La magnifique ville de Thèbes aux cent portes, éclipsa d'abord toutes les autres villes de l'Egypte; mais l'armée victorieuse de Nabuchodonosor la ravagea, et détruisit sa splendeur. Memphis prit sa place et se maintint jusqu'au règne d'Alexandre, qui fit bâtir Alexandrie: cette ville s'éleva sur toutes les autres, et les Ptolémée y firent leur résidence. L'empereur Auguste, les Sarrasins, les Mamelucks et les Turcs s'en rendirent maîtres tour à tour; et sous la domination de ces derniers, le Caire devint la capitale. Elle est située à une demi-lieue du Nil, vis-à-vis les ruines de l'ancienne Memphis.

(39) Sylla, faisant le siége d'Athènes, envoya un nommé Caphis, qui étoit de la Phocide, pour enlever les trésors du temple de Delphes. Caphis y vint; mais il n'osoit, par respect, toucher à ces dons sacrés, et se mit à pleurer, en présence des amphictyons, sur la

Digitized by Google

nécessité qui lui étoit imposée. L'un des assistans dit alors qu'il entendoit dans le sanctuaire le son de la lyre d'Apollon. Caphis le crut, ou feignit de le croire. Il fit part à Sylla de ce prétendu prodige. Ce Romain, se moquant de sa simplicité, lui répondit : « Qu'il s'étonnoit qu'il n'eût pas compris que le chant étoit un signe de joie, et nullement une marque de colère et d'indignation. » Il finissoit par lui ordonner l'enlèvement des trésors; ce qui fut exécuté.

(40) Il y avoit aussi des tables votives en Grèce, dans le temple d'Esculape: elles étoient d'airain ou de marbre; on y exposoit la maladie qu'on y avoit eue, et les remèdes dont on avoit usé pour la guérir.

(41) Le byblus est le papyrus. Cette plante croît dans les lieux marécageux. Sa racine, grosse comme le poignet d'un homme, est longue de dix coudées, et s'élève au dessus de la terre; sa tige est de quatre coudées; sa chevelure est foible, d'aucune utilité. Cette plante ne porte aucun fruit. Sa racine est un bois d'un très-grand usage; il sert à brûler. On en construit des barques et des vases. Du liber, ou de la pellicule qui est sous l'écorce, on fait des voiles, des nattes, des vêtemens, des couvertures de lit. On mâche la partie inférieure de la tige, crue ou cuite, mais on n'en avale que le suc.

(42) La lune met vingt-sept jours sept heures quarante-trois minutes douze secondes, pour se trouver au point d'où elle étoit partie; et, pour

Digitized by Google

rattraper le soleil, vingt-neuf jours douze heures quarante-quatre minutes trois secondes.

(43) Le plus haut degré de beauté pour les Egyptiennes, consistoit dans un embonpoint monstrueux. Elles mangeoient des pâtes et des drogues pour engraisser.

(44) Les autres officiers du second ordre, enfans de ceux-là, ont la liberté, non de changer d'état, ce qui n'est permis à aucun Egyptien, mais de servir à leur tour dans les temples supérieurs, et même de parler à tout le monde, comme les prêtres, parce qu'on les lioit par un serment, qu'on ne daignoit pas exiger de ceux qui, ayant succombé à leurs épreuves, avoient manqué de parole à eux-mêmes.

(45) Orphée, en effet, institua les mystères de Cérès à Eleusis, sur le modèle de ceux d'Isis; il les divisa en grands et petits mystères, comme on distinguoit en Egypte la grande et la petite initiation : la première pour les naturels du pays, et l'autre pour les étrangers. Les initiés de ces deux pays, liés par leur serment, payoient de leur vie la moindre indiscrétion, ou par un jugement s'ils étoient pris, ou par toute autre voie, quelque part qu'ils fussent; et l'on changeoit alors quelque chose de la pratique révélée. Il n'y avoit rien de plus sacré, de plus grand en Grèce, que ces mystères. Atticus, Auguste même s'y firent initier.

(46) Comme on venoit de toutes parts pour deman-

Digitized by Google

der au collége des prêtres des prophéties et des prédictions, ils faisoient ou faisoient faire, par leurs officiers du second ordre, des perquisitions, des recherches de ce qui se passoit dans le monde, sur-tout des particularités de la vie des gens un peu marquans.

(47) C'étoient là ces fameux mystères d'Isis, que le secret rendoit si respectables dans les beaux siècles de l'Egypte, et qui ont servi d'exemple ou de prétexte aux dissolutions qui ont depuis inondé les temples de la Grèce et de l'Italie. Mais les prêtres et les assistans du Panthéon n'abusèrent jamais de cette fête.

(48) L'Egypte est célèbre par son art pour les embaumemens. Les uns vidoient la cervelle par les narines avec un ferrement fait pour cela; d'autres vidoient les entrailles et les intestins, en faisant au côté une ouverture avec une pierre tranchante; puis ils remplissoient les vides de parfums et de diverses drogues odoriférantes. Quand l'opération étoit finie, ceux qui y avoient travaillé prenoient la fuite, poursuivis à coups de pierre par les assistans.

Au contraire, on traitoit honorablement ceux qui embaumoient le corps; ils le remplissoient de cannelle et de toutes sortes d'aromates. Après un certain temps, ils l'enveloppoient de bandelettes de lin très-fines, qu'ils colloient ensemble avec une espèce de gomme très-déliée, et qu'ils enduisoient encore des parfums les plus exquis. On prétend que, par ce moyen, la figure entière, les traits du visage, et jusqu'aux poils des paupières et des sourcils, se conservoient parfaitement.

Digitized by Google

Le corps ainsi embaumé, les parens l'enfermoient dans une espèce d'armoire ouverte, faite sur la mesure du mort; ils le plaçoient debout, adossé contre la muraille, soit dans leur maison, soit dans des tombeaux. Il nous arrive encore tous les jours de ces momies qu'on découvre en Egypte.

(49) C'est d'après cet usage que les Grecs, instruits par Orphée, qui avoit voyagé en Egypte, inventèrent la fable de la barque de Caron.

(50) Il falloit que les Spartiates fussent bien ignorans en astronomie, pour prendre la subite explosion d'un léger météore de feu, pour la fuite d'une étoile.

(51) Cette célèbre statue fut renversée par un tremblement de terre, au bout de cinquante-six ans; mais, abattue, elle étonnoit encore l'imagination : ses flancs entr'ouverts offroient de vastes cavernes. Un roi d'Egypte, qui s'empara de Rhodes, chargea neuf cents chameaux de ses débris, qu'il fit transporter à Alexandrie.

(52) Dans le pays de Jagrenate, aux Indes, cette coutume existe encore. On y célèbre tous les ans une fête qui dure huit jours, et le nombre des pélerins passe souvent celui de deux cent mille. Une superbe machine de bois, posée sur six roues, est présentée à la vénération des dévots : c'est sur ce char triomphal, orné des figures les plus ridicules, et tiré par soixante hommes, qu'est placée la statue du dieu, qu'on transporte d'une pagode à l'autre. Pendant cette procession,

Digitized by Google

il périt toujours beaucoup de monde : les uns sont étouffés par la foule ; les autres se précipitent volontairement sous les roues du char, pour en être écrasés; ce qu'ils regardent comme un grand bonheur, parce qu'après leur mort, leurs ames auront une heureuse transmigration. Pendant cette fête, les bramines choisissent une jeune et belle fille pour être l'épouse du dieu ; elle est menée en triomphe dans le temple, pour y passer la nuit et consommer son mariage. Le lendemain des noces, la nouvelle mariée est conduite en procession de la pagode nuptiale à une autre, à côté du dieu son époux.

FIN DES NOTES DU SECOND VOLUME.

Digitized by Google

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Second Volume.

CHAPITRE Ier. *PROMENADE sur le Lac. Péche. Conversation* Page 1

Idylle. Achille et Déïdamie. 6

CHAP. II. *Description de l'île de l'Amitié, de la Salle à manger, des trois Statues qui y sont.* 9

CHAP. III. *Histoire d'Anacréon.* 13

CHAP. IV. *Histoire d'Ibicus.* 17

CHAP. V. *Histoire d'Apollonides.* 23

CHAP. VI. *Conversation de deux Amis. Partie de Chasse.* 36

CHAP. VII. *Succès des Amours de Phanor avec Théophanie.* 39

Ode à Théophanie. ibid.

CHAP. VIII. *Le Déjeûner. Philosophie. Petit Voyage.* 44

CHAP. IX. *Rencontre de Théophanie et d'Antenor, au bout de quarante ans.* 50

Digitized by Google

CHAP. X. *De l'Oracle de Delphes. Description de la Ville et du Temple. Prodiges. Histoire.* Page 56

CHAP. XI. *Lettre de Lasthénie.* 70

CHAP. XII. *Phanor et Antenor partent pour Lacédémone. Ils passent par Daulis, Corinthe. Fête de Diane. Ils s'embarquent avec Diagoras, arrivent à Épidaure, entrent dans la Laconie.* 80

CHAP. XIII. *Ils se reposent chez une bonne Femme. Ses Mœurs, sa Vie. Histoire d'Alcandre.* 98

CHAP. XIV. *Description de la ville de Sparte. Habillemens, Mœurs, Gymnase, Repas public. Vol fait à Phanor.* 108

CHAP. XV. *Accident dans le Temple de Diane. Exercices des jeunes gens. Accouchement. Fameux Sauts. Anecdotes.* 122

CHAP. XVI. *Voyage dans la Laconie. Rencontre qu'ils font. Statue de la Pudeur.* 129

CHAP. XVII. *Trahison et Mort de Pausanias. Fête de Diane. Flagellation des Enfans. Bonne fortune d'Antenor. Vains efforts de Phanor pour en avoir.* 137

CHAP. XVIII. *Lettre de Lasthénie. Maladie d'Aristippe. Cantate de Narcisse.* 151

CHAP. XIX. *Visite de deux Philosophes.*

Digitized by Google

Culte des Dieux de l'Égypte. Mœurs des Égyptiens. Page 158

CHAP. XX. *Anecdote galante d'Aristippe. Députation du Lycée.* 163

CHAP. XXI. *Entretien d'Aristippe avec Lasthénie. Des Psylles. Pélerinage de Bubaste. Du Chât qu'on y révère. Mort d'Aristippe.* 173

CHAP. XXII. *Culte des Dieux de l'Égypte. Mœurs des Égyptiens. Histoire de Nycias. De l'Anneau de Polycrate.* 184

Première Soirée. ibid.

CHAP. XXIII. *Suite de l'Histoire de Nycias. De l'Initiation en Égypte. Histoire d'Orphée.* 210

Deuxième Soirée. ibid.

CHAP. XXIV. *Suite de l'Initiation. Mort et Jugement de Bocchoris.* 226

Troisième et dernière Soirée. ibid.

CHAP. XXV. *Danse de la Gymnopédie. Massacre des Ilotes. Cérémonie nocturne. Tour d'adresse et Vengeance de Phanor. Leur Départ de Sparte.* 254

CHAP. XXVI. *Voyage à Argos. Détails sur Mycènes. Entretien avec Chrysippe le Stoïcien. Séjour à Délos. Histoire de Latone. Ils passent devant Chio et Samos.* 269

Digitized by Google

CHAP. XXVII. *Arrivée à Éphèse. Description du Temple de Diane. Traits divers d'Héraclite.* Page 284

CHAP. XXVIII. *Description de Milet. Amour de Phanor. Danger qu'il y court. Leur Départ. Aventure de Philiste.* 298

CHAP. XXIX. *Aventure de Phanor.* 304

CHAP. XXX. *Plan de Retraite de Phanor. Leur arrivée à Rhodes.* 311

CHAP. XXXI. *Description de Rhodes et du Colosse. Mœurs des Habitans. Nouvelles amours de Phanor. Départ précipité. Tempête. Leur arrivée à Sidon. Description du Mont Liban.* 315

CHAP. XXXII. *Fin de l'Histoire de Nycias.* 327

CHAP. XXXIII. *Mœurs des Hébreux. Description de leur Temple. Vengeance de leur Dieu.* 335

CHAP. XXXIV. *Voyage sur l'Euphrate. Repas pris chez des Laboureurs. Récits et aventure du Nestor du village.* 346

CHAP. XXXV. *Réflexion d'Antenor. Arrivée à Babylone. Mœurs de ses Habitans. Leur Cosmogonie. Leurs Temples.* 359

NOTES. 374

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

JUL 1 7 1945

Digitized by Google